SEP 17 1923

30e Année. N° 17. 1er Septembre 1923.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
nri de Régnier.	*Baudelaire à Honfleur*	5
e Metternich.	*Souvenirs d'enfance et de jeunesse.* — I.	12
Aulard	*Le forçat Gargaz et la Société des Nations*	45
éonor Gizycka	*André en Amérique.* — I.	56
lonel Monteil	*Contribution d'un Vétéran à l'histoire coloniale*	97
ustave Simon	*Sarah Bernhardt* (fin)	132
mille Marbo	*Les Cahiers de Francine* (fin)	168
mile Borel	La Vie scientifique : *Le Hasard et les Joueurs*	208
lbert Flament	La Quinzaine : *Tableaux d'après l'Angleterre*	216
ndré Chaumeix	La Politique : *La note anglaise et la note française.*	232

Copyright 1923 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **4** FR. **50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION. ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1923

La REVUE DE PARIS publiera prochainement :

des Lettres inédites de J.-J. ROUSSEAU
recueillies par Th. DUFOUR

Caprice de prince
par le Comte PRIMOLI

Les Vrais dieux
par G. de PORTO-RICHE
de l'Académie française.

Le Jour naissant
par Gilbert de VOISINS

Le Comédien Fonseca
par V. BLASCO-IBAÑEZ

Peau d'Ange
par J.-L. VAUDOYER

La Mort de Paul Ier
par Dmitry de MEREJKOWSKY

et une étude historique sur Marie Kalergis, née Nesselrode,
par Constantin PHOTIADÈS

CHRONOLOGIE DU MOIS

22 *juillet.* — Réunion à Paris de 28 000 gymnastes de la Fédération des Patronages. — Mort de M. Charles Dupuy, ancien Président du Conseil.
23. — A Lausanne, la Pologne signe un pacte d'amitié avec la Turquie.
24. — Signature du traité de Lausanne.
25. — A Bristol, violent discours de M. Lloyd George contre la politique française.
26. — Démission de M. Devèze, ministre de la Guerre belge. — Les inculpés communistes belges sont acquittés par le jury de Bruxelles.
27. — La Chambre belge adopte le projet, voté par le Sénat, de réorganisation de l'Université de Gand.
28. — Le Gouvernement italien insiste pour le règlement du statut de ses nationaux résidant en Tunisie.
29. — A Coblence, manifestation de séparatistes. — A Bordeaux, important discours politique de M. Chaumet.
30. — Remise des réponses française et belge aux propositions britanniques. — Maladie du président Harding.
31. — Clôture des conférences de la Petite Entente à Binaïa.

1er *août.* — Accord franco-italien sur le régime douanier des soies et soieries. — Le Sénat belge fixe à 12 mois la durée du service militaire et à 2 mois la prolongation nécessitée par l'occupation de la Ruhr.
2. — Verdict de la 11e chambre correctionnelle dans l'affaire de la Banque industrielle de Chine. — Le Gouvernement britannique lit au Parlement sa déclaration relative aux réponses de la France et de la Belgique.
3. — Mort du Président Harding. — Les Gouvernements français et belge publient des documents relatifs à leurs négociations avec l'Angleterre. — Remaniement du Gouvernement yougoslave.
4. — M. Calvin Coolidge, nouveau Président des États-Unis, entre officiellement en fonctions.
5. — Manifestations à Dusseldorf de séparatistes rhénans. — Inauguration à Rio de Janeiro d'un Institut français.
6. — Réponse italienne aux propositions anglaises. — M. Teixeira Gomez est élu Président de la Républi portugaise. — Nouvelle interdiction de circulati entre les territoires occupés et le reste de l'Allemag
7. — La Commission de désarmement de la S. D. N. adop un projet de garantie réciproque.
8. — Obsèques solennelles du président Harding Washington. — Rentrée du Reichstag. Discou de M. Cuno.
9. — Discussion au Reichstag de la déclaration gouv nementale.
10. — Rentrée en France de M. Malvy.
11. — Réunion de l'Assemblée nationale d'Angora. Importante note britannique à la France et à la Bi gique. — A Berlin, premier anniversaire de la Cons tution de Weimar. — Agitation communiste en Al magne.
12. — M. Cuno étant démissionnaire, M. Stresemann e chargé de former un nouveau ministère. — Discou de M. Poincaré à Stenay.
13. — La livre monte à Paris à 82 fr. 32. — En Al magne, tentative de grève générale. — Au Maroc, jon tion des deux groupes mobiles opérant dans la poc de Taza.
14. — A Brest, lancement du croiseur *Duguay-Trouin.* Au Reichstag, premier discours du nouveau chancelie M. Stresemann.
15. — Arrestation à Eunis (Irlande) de M. de Valera.
16. — Le prix du pain est ramené à 1 fr. 15 le kilo.
17. — A Washington ratification par les cinq puissanc intéressées du traité naval et du traité du Pacifique.
18. — Echec espagnol au Maroc.
19. — Discours de M. Poincaré à Charleville : il exhorte l Alliés à l'Union. — Arrivée à Londres de M. Radit chef du parti républicain croate, qui s'était enfui Zagreb.
20. — Ouverture de la session d'été des Conseils généra
21. — Remise à Londres de la réponse française à la no britannique du 11 août.

Gen.
Terg.

BAUDELAIRE A HONFLEUR[1]

à Madame Lucie Delarue-Mardrus.

J'ai pu, peut-être, aux jours de ma lointaine enfance,
A la Côte de Grâce ou sur le quai d'Honfleur
Où le bassin mire en son flot la Lieutenance,
Rencontrer ce divin et sombre promeneur,

Car vous veniez parfois, ô Charles Baudelaire,
Las du cornet sans dés et du jeu sans atout,
Respirer le grand vent marin de l'Estuaire
Et chercher le repos dans la « maison-joujou ».

***

Là votre mère, auprès du panier à ouvrage
Où gît le canevas avec le peloton,
Vous attendait sévère, en son double veuvage,
Ou s'appuyant du coude au bord du guéridon.

Souvenirs de raouts, de bals et d'ambassades,
Querelles de famille et demandes d'argent,
Toilettes d'apparat, étiquettes maussades,
Dîners officiels, protocole exigeant,

1. Baudelaire était à Honfleur le 8 juillet 1865. Lettre à Poulet Malassis.

1er Septembre 1923.

Tout son passé de femme, de mère, et d'épouse
Mêlait son autrefois aux soucis d'aujourd'hui :
Le fils avide à l'âme secrète et jalouse,
Le beau-père voulant qu'on pliât devant lui,

La jeune fille pauvre en sa pauvre jeunesse
Qui montait à l'autel au bras d'un homme âgé,
Puis le bel officier qui sur son cœur la presse
Et porte à son dolman plus d'un ordre étranger,

La modeste maison de la rue Hautefeuille
Constantinople, son kawas et son drogman;
Puis, de nouveau, le sort à jamais qui s'endeuille
Et cette solitude en ce logis normand!...

O tristes jours d'hiver, ô vastes soirs d'automne,
Et toujours la même âme et le même horizon
Et l'approche de chaque été, et monotone
Tout ce qu'apporte avec elle chaque saison,

Et, dans l'étroit salon qui sent le coquillage,
Un peu la pharmacie et le parquet ciré,
L'insipide journal dont on tourne la page
Et la visite du notaire et du curé!...

***

C'est là que vous veniez, ô Charles Baudelaire,
Tenant entre vos doigts crispés la sombre fleur,
Ployer votre aile d'ange au vent de l'Estuaire,
O frère de la Mort et fils de la Douleur!

Vous arriviez avec sur votre face pâle
Le reflet d'un enfer ennuyeux et glacé,
Comme si, des marais de Lerne au lac Stymphale,
Quelque poisson fangeux vous eût éclaboussé;

Vous arriviez après avoir quitté la ville
Où sur le pavé gras gémissent les essieux,
Et « le remords qu'on cueille en la fête servile »
Creusait son âpre ride entre vos sombres yeux;

Vous arriviez, gonflé de rancune, farouche,
Le cœur rongé vivant par le spleen, et hautain,
Vous remâchiez, amère au fond de votre bouche,
La feuille de laurier dont toute gloire a faim;

Vous arriviez, la chair dolente et l'esprit morne,
L'âme en détresse, le cœur vil d'avoir goûté,
O noire Vénus de la savane et du morne,
Ton amour, et plus triste encor ta volupté!

Vous arriviez sachant combien irrite et blesse
L'article venimeux ou l'éloge banal
Quand on est l'amant de la Muse vengeresse
Et le poète ayant écrit *les Fleurs du mal;*

Vous arriviez, la bouche âcre encor d'un blasphème,
Les mains saignant encor des clous de votre croix
Et vous portiez au front le signe d'anathème
Dont vous avaient marqué le Destin et les Lois.

Vous montiez lentement sous sa verdure haute
La pente qui se prête au pas du pèlerin
Et le conduit ainsi au sommet de la Côte
Où la Vierge de Grâce a son autel marin,

Mais au lieu de marcher jusques au sanctuaire
Où l'on courbe la tête en ployant le genou,
Fils de madame Aupick, ô Charles Baudelaire,
Vous arrêtiez vos pas à la « maison-joujou ».

La sonnette retentissait. Une servante
Venait dans l'ombre ouvrir à l'hôte inattendu,
Sans voir qu'une douleur cruellement savante
Avait brûlé ce cœur, par elle « mis à nu »,

Et que ce noir passant aux yeux de mauvais ange,
Si beau dans sa détresse et dans sa pauvreté,
Apportait avec lui, par un prestige étrange,
Comme une odeur de gloire et d'immortalité...

***

Une table, un fauteuil, un lit; au mur, peut-être,
Un maigre Christ percé d'épines en sa chair,
Quelques livres, un encrier, et la fenêtre
Ouvrant sur tout le ciel et sur toute la mer...

***

Vous aviez autrefois, sous d'autres latitudes,
Connu des ciels plus beaux et d'autres horizons
Et bercé longuement vos longues solitudes
Au bruit des paquets d'eau s'écroulant aux cloisons;

Vous aviez entendu craquer dans sa membrure
Le vaisseau ballotté par l'écume et le vent,
Lorsque la lourde vague en courbant sa voussure
Le recouvrait parfois de l'arrière à l'avant;

Vous aviez vu surgir du fond des chaudes ondes
La brusque ascension des soleils tropicaux
Et descendre le fil mystérieux des sondes
Que leur plomb entraînait aux gouffres inégaux,

Mais, voyageur lassé de l'escale sordide,
De l'écueil dangereux et du piège où l'on choit,
De l'étoile incertaine et de la mer perfide,
O voyageur lassé de tout ce qui fut toi!

Cette petite chambre et ces meubles quelconques,
Son silence, vous reposaient de ce vain bruit
Que fait la Renommée en soufflant dans ses conques
Le nom vite effacé du héros d'aujourd'hui.

Ici vous retrouviez le carnet et l'estampe,
La note marginale, un vers longtemps cherché,
Puis, distrait tout à coup et le doigt à la tempe,
Le goût et la rancœur de quelque vieux péché;

Taciturne vous regardiez, à la marée,
Vers le Havre, filer barques et paquebots,
Chacune, pour la course ou la pêche gréée,
Eux crachant la fumée et la suie à noirs flots,

Mais vous, en relisant les strophes du « Voyage »
Vous ne souhaitiez plus ces départs qu'on attend,
Et votre cœur, désespéré sans être sage,
Ne battait plus au bruit du câble au cabestan!

Seul, quand le soir tombait enfin, quand la fenêtre
S'emplissait toute d'ombre et n'offrait à vos yeux,
Comme si plus jamais rien ne devait renaître,
Que la masse à la fois de la mer et des cieux,

Alors vous redisiez les vers plus tard célèbres
Que rediront toujours les divins étrangers...
« Nous nous embarquerons sur la mer des Ténèbres
Avec le cœur joyeux d'un jeune passager »

Chanteront-ils toujours ceux que la vieille terre
Ne sut pas asservir à son joug clandestin
Et dont la destinée à jamais solitaire
Est un exil terrestre en un songe divin.

***

Parfois vous descendiez vers la ville marine
Et vos pas hésitaient de la jetée au port,
Et, de Saint-Léonard à Sainte-Catherine,
Vous erriez en goûtant le charme du décor.

Vous aimiez le vieux quai où, fumant son cigare,
Sans hâte l'on rejoint le pas du douanier,
Tandis qu'avec un bruit de sirène s'amarre
Ou « La Ville du Havre » ou « Le François premier »;

Avec leurs hauts « tambours » où s'abritent les roues,
Pavillons à la corne et canots aux palans,
Leurs quilles remuant les vases et les boues,
Ils accostent devant « l'Hôtel du Cheval-Blanc ».

Puis c'était le bassin où le cargo s'allège
De tout ce que contient sa cale en bel amas :
Les charbons d'Angleterre et les bois de Norvège,
Ou quelque haut profil de brick ou de trois-mâts.

Et parfois, au hasard, par les petites rues,
Vous marchiez en croisant, fichu clair ou tricot,
Des visages en fleur et des faces bourrues,
Quelque fille en bordée au bras d'un matelot;

Puis soudain sombre, et las de la figure humaine,
L'œil farouche, et le front barré d'un mauvais pli,
Vous preniez pour rentrer le chemin qui ramène
Par la Côte de Grâce ou par le Mont-Joli.

***

Peut-être fût-ce en l'un de ces jours où la vie
Impose au souvenir le goût de tous ses fiels
Que vous avez croisé sur la route choisie
Cet enfant blond porté dans les bras maternels,

Et peut-être avez-vous, passant que nul n'arrête,
Qui sait? laissé votre regard tomber sur lui
Ainsi faisant éclore un destin de poète
En l'enfant de jadis qui vous parle aujourd'hui.

***

Car le voici. Les jours tour à tour durs ou fourbes.
Ont couronné son front d'un avare laurier
Et sa plume parfois a rencontré des bourbes
En puisant l'encre amère au fond de l'encrier.

Il a péniblement, de fontaine en fontaine,
Cherché l'onde magique où Pégase avait bu
Et bien longtemps il a fatigué son haleine
Sur la flûte où le Dieu se rit de l'art ardu.

Cependant, d'un cœur pur et d'un esprit sans fraude,
Il a construit son œuvre et l'a fait de son mieux,
Et la fièvre souvent qui brûlait sa peau chaude,
A séché de son feu les larmes de ses yeux.

Aussi plus d'une fois, le long de l'âpre route,
Vous avez soutenu son pas, ô sombre aîné,
Et de vous il apprit à savoir ce que coûte
Le vers capricieux à se fuir obstiné.

Votre philtre subtil, de son subtil breuvage,
Lui rendit bien souvent l'espérance et la voix,
Durant le long effort et l'âpre apprentissage
Qui font un homme enfin de l'enfant d'autrefois,

Et souvent en songeant à vous, ô Baudelaire,
Il me semble vous voir franchir le seuil fleuri
De la « maison-joujou » d'où l'on voit l'Estuaire,
En mon Honfleur natal, et qui fut votre abri,

Et cet enfant qu'on porte et qui fut moi, qui passe,
Cet enfant, s'il fut poète c'est pour avoir,
Entre le Mont-Joli et la Côte de Grâce,
Croisé ce pas divin qui montait vers le soir.

HENRI DE RÉGNIER

30 juillet 1923.

SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE[1]

(1845-1863)

GRAND-PAPA[2]

Mon grand-père, — le chancelier d'État, prince Metternich, — un matin qu'il voyait jouer à ses pieds ma fille Sophie âgée alors d'un an et demi, s'écria : « Ma vraie vocation était d'être bonne d'enfant. »

Je pense qu'aucun des biographes du chancelier n'a fait ni pu faire mention des dispositions qu'il possédait dans ce domaine.

Cette exclamation de grand-père à la vue de sa petite-fille, qui était en même temps son arrière-petite-fille me servira de fil conducteur dans la tâche difficile que j'assume ici. Je ne m'occuperai pas du chancelier, non, je ne l'ai pas connu.

1. Les Souvenirs que nous publions aujourd'hui avaient été écrits en allemand par la Princesse et réunis sous le titre de *Geschehenes, Geschenes, Erlebtes*. Ils complètent en somme la partie française des *Mémoires de la Princesse Metternich* dont nous avons l'an dernier fait connaître les chapitres les plus importants, voir les numéros des 15 octobre et 1er novembre 1922.

N. D. L. R.

2. Le prince Clément Metternich.

Je ne me souviens que de grand-père, du cher et bon grand-papa. Dans toutes mes notes, j'ai tenu à parler des hommes et des événements tels que je les ai connus et tels qu'ils sont restés dans ma mémoire. Rien de plus. Que d'autres jugent le chancelier, le ministre, l'homme d'État; pour moi, je ne m'occuperai que de grand-papa, de l'homme privé, de sa vie, de ses occupations, de son activité, de son influence dans le cercle de la famille et des amis. Je parlerai aussi des personnes que j'ai vues auprès de lui et de celles dont on s'entretenait souvent. Bref, j'introduirai le lecteur dans la vie quotidienne de ce père excellent et de cet incomparable grand-père. Je rapporterai simplement ce que j'ai vécu, vu et entendu auprès de lui.

Qu'il me soit permis, à propos de grand-papa, de raconter quelques souvenirs de ma jeunesse qui nous conduiront jusqu'au jour de sa mort, le 11 juin 1859.

L'exclamation de grand-père à la vue de sa petite-fille caractérise très bien ce qu'il était à notre égard : bon, doux, aimant, tendre, paternel. Nous l'aimions infiniment et le considérions tout à la fois comme le meilleur des pères et le chef de famille le plus respecté.

La seule idée de lui déplaire ou de lui désobéir nous apparaissait comme un crime inimaginable. Nous lui étions tous dociles, non pas crainte mais par amour et parce que nous sentions que ses désirs et ses ordres n'avaient en vue que notre bien. Il n'y avait rien de mesquin en lui et je ne sache personne qui fût plus facile ou plus agréable à vivre. Mieux que quiconque, il savait causer avec les enfants, la jeunesse et les gens simples.

Son esprit était communicatif. Souvent, au grand étonnement de l'entourage, il arrivait que des personnes bêtes semblaient devenir intelligentes auprès de lui, posaient des questions, donnaient des réponses judicieuses. La prudence dont usait grand-père pour juger les facultés intellectuelles, les actions, les caractères, était vraiment sans limites. Il poussait cette prudence à l'extrême non seulement à l'égard de ses adversaires mais encore de ses ennemis déclarés. L'idée d'une rancune personnelle lui était absolument étrangère. Tous ceux qui l'ont connu seront d'accord avec moi

pour affirmer que sa grandeur d'âme était plus admirable encore que ses dons intellectuels. Il est rare qu'on soit loyal et impartial envers ses ennemis au point où lui-même l'était et où il s'était fait une règle de l'être. Certes, il haïssait résolument toutes les tentatives du mouvement révolutionnaire auquel il avait ouvertement déclaré la guerre, mais pour ceux qui professaient des opinions différentes des siennes et qui avaient été entraînés par conviction dans une mauvaise et fausse voie, grand-père était un juge clément et ne nourrissait contre eux aucune rancune.

Peut-être la profondeur de ses sentiments religieux a-t-elle beaucoup contribué à adoucir son jugement. Il s'avançait vers le terme de sa vie, les regards fixés en haut et se réformant sans cesse. On peut lui rendre ce témoignage qu'il est allé s'améliorant chaque jour.

Dans mon enfance, et ceci appartient à mes plus lointains souvenirs, les veillées de Noël chez grand-père étaient les plus grandes parmi les nombreuses joies qui nous étaient offertes. A 7 heures, après le dîner familial, qui, d'après la coutume d'alors, avait lieu à 5 heures, on ouvrait la grande salle de la chancellerie au milieu de laquelle se dressait un gigantesque et splendide arbre de Noël. En poussant des cris de joie, nous nous précipitions sur les nombreux et beaux jouets qui remplissaient la salle. Les plus magnifiques provenaient du vieux baron Salomon Rothschild, qui dans sa fidèle et respectueuse amitié pour le prince Metternich savait bien qu'il ne pouvait lui faire de plus grande joie qu'en réservant semblables surprises à ses enfants et petits-enfants. Je me souviens entre autres d'une grande maison dans laquelle on pouvait entrer, avec salon et cuisine, tous deux entièrement aménagés. Une autre fois, ce fut un magasin de denrées coloniales et enfin des montagnes russes... c'était merveilleux! Le bon grand-père, qui de toutes ces fêtes s'en allait toujours les mains vides, se réjouissait de notre joie et, pour sa part, comblait généreusement petits et grands. Tels sont mes souvenirs de la chancellerie. Il faut avouer qu'ils sont puérils.

Au printemps, autour du 10 ou 12 mai, mes grands-parents s'installaient dans la villa du Rennweg et c'est là que, le 15,

on fêtait l'anniversaire de naissance de grand-père. Ce jour-là, il y avait un grand dîner, après lequel j'étais autorisée à paraître, bien que j'eusse dès le matin offert mes souhaits à grand-papa. Quand il faisait beau, je trouvais toute la société assise sur la terrasse et buvant le café. Si le lilas était fleuri, — ce qui chez nous à Vienne n'est pas toujours le cas à cette saison, — grand-père était heureux de conduire ses hôtes faire un tour de jardin et admirer les parterres et les corbeilles. Il était un amateur enthousiaste de la nature et des fleurs et pouvait, comme peu de personnes en sont capables, se répandre en louanges extasiées sur la gloire du printemps. Le parc s'étendait du Rennweg jusqu'au jardin Modenesis et entourait tout l'ensemble de maisons autrefois désigné sous le nom de propriété Metternich (Metternich-Grunde).

Mes grands-parents restaient à Vienne jusqu'à la fin de juin; alors, si les affaires d'État le permettaient, on se rendait en Bohême ou sur le Rhin dans le Johannisberg.

A la Villa comme à la Chancellerie, on invitait presque tous les jours du monde à dîner. Chaque soir, il y avait réception. Je vis un jour à notre table Fanny Elssler [1] que mes grands-parents aimaient beaucoup; ils admiraient non seulement son art incomparable mais encore la distinction de son allure, de sa personne et surtout le charme et l'élégance extrêmes de ses manières. Je la vois encore assise au salon, à côté de grand-père, en robe de soie jaune, une rose dans les cheveux. Ce qui me frappa alors c'est la manière exquise dont elle tenait les pieds croisés. Grand-père m'appela et me demanda : « Sais-tu qui est cette dame? — Non, grand-père », répondis-je tout en contemplant la noble dame assise là avec tant de distinction.

Quelle forme de tête! Quel profil finement découpé! Combien Fanny Elssler a dû être belle pour faire sur une enfant une impression aussi ineffaçable! « Eh bien, reprit grand-papa, c'est la célèbre Fanny Elssler. Fais-lui une belle révé-

1. Fanny Elssler (1810-1884), danseuse autrichienne, fille de Jean Elssler, le factotum de Haydn. Elle étudia la danse à Naples avec sa sœur aînée Théresa qui devint en 1851 la femme morganatique du prince Albert de Prusse (*note du traducteur*).

rence, comme ton maître de danse te l'a enseigné. » Je fis ma plus belle révérence. « J'en sais encore bien plus! m'écriai-je alors. — Allons, dit-elle, faites la révérence en cinq temps ». Aussitôt dit, aussitôt fait. Et grand-père se tournant vers Fanny Elssler : « Jusqu'à présent ma petite-fille ne vous a pas encore éclipsée. »

Ma mère, grande admiratrice elle aussi de l'incomparable ballerine, désirait que je la visse danser afin que je pusse apprendre ce que sont la grandeur et la vraie grâce. Il fut donc décidé qu'on me conduirait à la prochaine représentation du ballet de Gisèle ou de Willis. L'impression fut indescriptible et ineffaçable. Aujourd'hui encore je vois Fanny Elssler et me souviens fort bien des larmes qui furent versées quand l'idéale et touchante Willis, les bras levés au-dessus de la tête, disparut dans la tombe. C'était la mort de la poésie.

Grand-père, à qui sans doute j'avais conté avec grand enthousiasme mes naïves impressions, décida ma mère à me laisser voir Fanny Elssler dans d'autres ballets. Il avait cette idée juste qu'il faut offrir à la jeunesse, dès l'âge le plus tendre, le spectacle du beau et du noble. Je puis assurer que c'est incontestablement Fanny Elssler qui a éveillé en moi l'amour et l'enthousiasme pour l'art.

En été 1846, nous allâmes voir grand-père à Johannisberg. Deux des personnalités importantes que j'y rencontrai sont restées gravées dans ma mémoire : Alexandre de Humboldt et Radowitz [1]. Du premier, je sais seulement qu'il était petit et qu'il avait une chevelure abondante et blanche comme neige. Du dernier, qu'il était terriblement bavard. En me présentant à Alexandre de Humboldt, grand-père me dit : « Voici un grand savant, auprès duquel nous ne sommes tous que des ignorants. » Pour en revenir à Radowitz, je ne puis que répéter qu'il avait une faconde légendaire. Il parlait sans s'arrêter. Une véritable cascade. Ses lèvres

1. Radowitz (1797-1853), homme d'État prussien, d'une famille hongroise. Il accepta différents postes diplomatiques à Carlsruhe, Darmstadt, Nassau; confident et conseiller du roi Frédéric-Guillaume IV. Après la révolution de 1848, il soutint les efforts que fit la Prusse pour donner une constitution à l'Allemagne (*note du traducteur*).

déversaient un flot de paroles. Je ne comprenais naturellement pas ce qu'il disait, mais cela devait être bien intéressant, puisque les « grands », — comme je les appelais, — l'écoutaient avec attention et semblaient ravis.

Alors arriva l'année fatale 1848. Un jour, le 13 mars, on nous dit : « Grand-papa doit partir en voyage. »

Ma mère pleurait amèrement du matin au soir. Des bandes circulaient à travers les rues, brisaient les vitres à coup de pierre, défilaient devant les soldats de garde, leur tirant la langue et les insultant grossièrement. Je vis aussi un grenadier, la tête couverte d'un grand et magnifique bonnet à poils, qui avait son poste près de notre demeure, à l'entrée des casemates du bastion. On avait beau l'abreuver des plus ignominieux outrages, il gardait une immobilité de statue, tandis que son visage devenait de plus en plus pâle. Quelle terrible lutte intérieure a dû soutenir le malheureux pour ne pas faire usage de ses armes contre cette bande éhontée? Je me retournai vers ma gouvernante et, dans mon indignation, m'écriai : « *Les imbéciles! — Non seulement des imbéciles, mais des misérables!* — corrigea-t-elle. — Je ne *parle pas d'eux* — répliquai-je hors de moi, — *mais du gouvernement* [1]. » Elle sourit. J'ignorais pourquoi. Elle me raconta plus tard que ce jugement dans la bouche d'une enfant lui avait paru tout à la fois pédant et comique.

Ma mère me rapporta tout en larmes et avec une indicible indignation que plusieurs personnes de l'aristocratie s'étaient ralliées au mouvement révolutionnaire et que, le 13 mars au matin, elles avaient fait irruption chez grand-père accompagnées d'une députation qui lui avait enjoint avec la plus extrême brutalité de donner sa démission. Le comte B. et le comte F., entrés avec la députation, avaient conservé leurs chapeaux sur la tête.

Ce qu'a pensé plus tard le comte B. de son attitude, je l'ignore. Quant au comte F. il en éprouva un profond regret et vint faire ses excuses à grand-père, l'année où celui-ci rentra à Vienne, c'est-à-dire en 1852. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le bon grand-père n'en a jamais voulu à ces

1. Les passages en italiques sont en français dans le texte (*note du traducteur*.

deux personnages d'avoir agi ainsi à son endroit. Il ne fit même jamais allusion à ces événements.

Ma mère vécut dans une inexprimable inquiétude au sujet de son père et de sa belle-mère [1], qu'elle aimait et respectait profondément, jusqu'à ce qu'elle apprît qu'après beaucoup de tribulations et d'adversité ils avaient enfin réussi à gagner la Hollande puis l'Angleterre. Le tzar de Russie Nicolas I, en raison de la fidèle amitié qui le liait au Prince Metternich et en reconnaissance de ce que celui-ci avait fait pour l'Europe, lui fit parvenir, dès son arrivée en Angleterre, la somme de 100 000 roubles. Comme les affaires sur le continent allaient fort mal et que grand-père avait été obligé de quitter Vienne en toute hâte, le tzar pensait qu'il lui serait peut-être agréable de pouvoir disposer de cet argent liquide. Cette offre généreuse fut acceptée avec reconnaissance mais seulement à la condition que grand-père payerait cinq pour cent d'intérêts pour cette somme jusqu'à ce qu'il fût en mesure de la rembourser. Le tzar Nicolas eut assez de délicatesse pour souscrire à cette condition et comprendre qu'il était impossible de faire à grand-père un cadeau d'argent.

En 1849, au mois de mai, si mes souvenirs sont exacts, nous partîmes pour l'Angleterre. Après avoir passé l'hiver, à Brighton, mes grands-parents louèrent aux environs de Londres, à Richmond, la villa « Old Palace » merveilleusement située sur les bords de la Tamise. A quoi bon décrire la joie du revoir? Nous avions donc enfin retrouvé le cher grand-papa et devions rester auprès de lui jusqu'au milieu d'octobre. Je passais toute la journée chez une certaine Mrs Jenkins, où venaient aussi d'autres fillettes. Tandis que Mrs Jenkins se réservait la haute surveillance, elle laissait à ses filles le soin de nous instruire. J'étais déjà très avancée en anglais, pourtant ce n'est qu'alors à la « boarding school » [2] de Mrs Jenkins, où l'on ne prononçait et ne comprenait pas un mot qui ne fût anglais, que j'appris la langue dans toutes ses finesses et que j'acquis un bon accent.

De toutes parts, les amis affluaient à « Old Palace ». Bien

1. Mélanie, née comtesse Zichy-Ferraris, troisième femme du Chancelier (*note de l'auteur*).

2. En anglais dans le texte.

que le souvenir que j'en ai conservé soit assez superficiel, je ne laisse pas que de me rappeler certaines personnalités.

Tout d'abord le duc et la duchesse de Cambridge qui habitaient dans le voisinage, à Kiew, une petite villa royale. Ils venaient nous voir plusieurs fois par semaine, et, en qualité de sincères amis de l'Autriche, ils étaient particulièrement bien venus. Ils amenaient avec eux leurs deux filles : la grande-duchesse héritière de Mecklembourg-Strelitz et la princesse Marie, mère de l'actuelle reine d'Angleterre[1] (qui épousa plus tard le duc de Teck), leur fils, le prince Georges de Cambridge et enfin leur gendre le grand-duc héritier de Mecklembourg-Strelitz. Toutes ces personnes témoignaient à grand-père un respect d'autant plus passionné qu'elles étaient des adversaires résolus de Lord Palmerston, alors au pouvoir et qui sacrifiait aux idées révolutionnaires. Elles avaient peu de sympathie pour le Prince-Consort, dont l'orientation politique était aussi peu en faveur auprès d'elles qu'auprès de grand-père. La reine Victoria ne fit aucun cas du Prince Metternich. Elle n'ignorait pas que les faits et gestes de son beau-frère, le duc régnant Ernst de Saxe-Cobourg-Gotha lui avaient toujours déplu autant que ses enthousiasmes utopiques et ses opinions nationalo-libérales.

Nous vîmes aussi souvent la princesse de Liéven[2] autrefois si célèbre. Elle semblait une aïeule descendue de son portrait. Toujours vêtue de noir, elle portait un immense chapeau, avec un garde-vue vert. Elle tenait constamment à la main un gigantesque éventail. Imposante et solennelle, elle passait, sans daigner jeter sur nous, pauvres vers de terre, le moindre regard.

Contrastant avec cette vieille dame si parfaitement digne, cet arbitre de la grande politique européenne, on vit arriver en trottinant la princesse Bagration[3], dont la beauté avait été si fêtée au temps du congrès.

1. La reine Victoria (*note du traducteur*).

2. Femme du général prince de Liéven, ambassadeur de Russie à Berlin d'abord en 1809 et à Londres ensuite de 1812 à 1834, réputée pour son charme, son esprit et son intelligence politique. De 1818 à 1823 une étroite liaison l'avait unie au Prince de Metternuich (*note du traducteur*).

3. Princesse Bagration, femme du prince Pierre Bagration, général russe, d'origine géorgienne. Il commanda, en qualité de lieutenant-général, l'avant-

Qui ne l'a pas vue n'a vraiment rien vu de remarquable. Notre temps qui ramène tout à la même coupe et à la même mesure doit renoncer d'emblée à la joie ou à la terreur, — de voir jamais un être semblable. Elle avait oublié de vieillir et se croyait toujours au beau temps où Isabey l'avait peinte couronnée de roses, enveloppée de voiles et entourée de nuages. Voiles et roses restaient seuls. Les nuages s'étaient envolés avec la beauté. La masse de cheveux bouclés se réduisait à cinq ou six cheveux jaunes.... La peau avait pris la couleur du citron, le corps, oui le corps, car on le voyait, n'était plus qu'un squelette cliquetant.

La pauvre princesse se couvrait chichement d'une chemise de la plus fine batiste nouée de deux rubans roses ou bleus clairs et c'était tout. On restait sans voix et on priait le ciel avec angoisse que ces deux légers rubans ne se dénouassent point. La petite tête vétuste s'ornait d'un chapeau qu'une bergère de dix-huit ans aurait hésité à mettre. C'est ainsi vêtue, si l'on peut appeler cela vêtue, qu'elle arrivait en visite chez grand-père. La pauvre faisait à ce dernier toutes sortes d'agaceries et lui lançait des œillades émues. C'était un spectacle impayable de voir grand-père si parfaitement digne et distingué traîner à son bras cette momie pour la conduire à table. Elle se penchait contre lui et le regardait de ses fades yeux bleus d'un air si rêveur que jeunes et vieux devaient se donner toute la peine du monde pour ne pas éclater de rire.

La duchesse de Sagan, née princesse de Courlande, autrefois célèbre par sa beauté (connue dans sa jeunesse sous le nom de duchesse de Dino et nièce du prince de Talleyrand), venait aussi souvent à Richmond puis à Vienne rendre visite à grand-père. D'une distinction infinie, elle s'habillait de la manière qui convient à son âge et avec une suprême élégance. Ce qui m'a surtout frappée en elle c'est qu'elle parlait le plus bel allemand que j'aie jamais entendu. Son organe était très riche. Aujourd'hui encore, il me semble ouïr les sons mélodieux de sa voix magnifique.

C'est à Richmond aussi que je rencontrai Benjamin Disraeli. Il ne m'appartient pas de rien dire de lui, sinon que je

garde autrichienne à Austerlitz, participa aux batailles d'Eylau et de Frieldland et fut blessé mortellement à Borodino en 1812 (*note du traducteur*).

le vis souvent, très souvent. A ce moment j'étais sensible à l'impression que pouvaient produire les princesses Liéven ou Bagration ou encore la duchesse de Sagan, mais un homme comme Disraeli, quelqu'éloquent qu'il fût, me laissait bien froide. C'est précisément parce que je n'étais alors qu'une enfant que je ne pouvais avoir, je le répète, que des impressions d'enfant. Quant aux choses sérieuses, ce n'est que progressivement, que je pus les « pêcher », si je puis m'exprimer ainsi. Je veux parler, par exemple de l'attitude hostile de la reine d'Angleterre, de l'éloignement de Lord Palmerston et de l'aversion contre tout ce qui était Cobourg et Orléans.

Trente ans après, quand je rencontrai Disraeli à Londres, il se mit aussitôt à me parler de grand-père. Je rapporte ici ses propres expressions : « Si j'avais pu oublier le prince Metternich, les événements se seraient bien chargés de me le rappeler. Toutes ses prédictions se sont réalisées, il était vraiment doué d'une sagesse prophétique. »

En octobre 1849, ma mère revint à Vienne avec moi et en automne 1850, nous allâmes de nouveau voir grand-père, — à Bruxelles cette fois, — dans l'intention de passer l'hiver auprès de lui. A la longue, la vie en Angleterre était devenue trop chère, il fallait réduire les dépenses. Des millions que le prince Metternich avait soi-disant sauvés pour les déposer dans des banques anglaises, — ainsi que l'affirmèrent en 1848 tous les journaux révolutionnaires, — je n'ai jamais entendu parler. Je n'en vis pas davantage trace plus tard quand j'épousai mon oncle devenu alors l'héritier de toute la fortune.

A Bruxelles, nous trouvâmes mes grands-parents installés boulevard de l'Observatoire, dans l'hôtel Berriot, propriété du célèbre violoniste et virtuose Berriot, mari de la cantatrice Malibran. Ma mère loua une petite maison dans le plus proche voisinage. Mais grand-père était allé ensuite habiter place du Grand-Sablon une vieille demeure appartenant au duc d'Arenberg, nous allâmes nous loger rue de Mariennes, une ruelle étroite et sombre, tout ce qu'on peut imaginer de plus triste. Le séjour à Bruxelles ne m'a pas laissé une impression agréable, sans doute parce que j'y ai souffert pendant trois mois d'un tenace et violent catarrhe intestinal.

L'affluence des visiteurs fut plus grande encore à Bruxelles qu'à Richmond. On peut dire que la moitié de l'Europe vint rendre visite à grand-père.

Un jour le socialiste Louis Blanc se fit annoncer à la grande indignation de grand'mère qui s'écria que c'était de l'insolence de la part d'un coquin tel que lui d'oser franchir le seuil de notre maison. Elle eut beau protester, grand-père expliqua que cela l'intéresserait beaucoup d'entendre Louis Blanc développer devant lui ses théories. On le pria d'entrer.

Le représentant des principes ultra-conservateurs et le chef du plus extrême radicalisme s'entretinrent longuement sans parvenir à se convaincre l'un l'autre. Pourtant, après cette entrevue, Louis Blanc aurait déclaré « qu'il lui avait paru difficile de réfuter les arguments du Prince Metternich ». Quoi qu'il en soit, il avait été, paraît-il, tout à fait ravi du vieux Chancelier dont la bonté, le calme dans la discussion avaient fait sur lui une impression d'autant plus profonde qu'il l'avait trouvé en réalité très différent de ce qu'il s'était imaginé. Grand-père lui aussi s'exprima en termes pleins d'estime au sujet de Louis Blanc, ce qui arracha à grand-mère ce cri indigné : « Et il le loue encore par-dessus le marché. »

L'historien Thiers vint aussi chez grand-père avec qui il eut de longs entretiens. Il écrivait alors *Le Consulat et l'Empire* et désirait avoir différentes explications sur l'époque napoléonienne.

L'année suivante, il vint à Johannisberg pour apprendre comment s'était passé l'entretien de Dresde entre l'empereur et grand-père.

Le roi Léopold de Belgique appartenait aux visiteurs les plus assidus et venait volontiers chercher conseil auprès du prince Metternich. On sait qu'il était considéré comme le médiateur de tous les cabinets. Grand-père affirmait qu'il était un des meilleurs diplomates qu'il eût rencontrés. Très circonspect, très prudent et rusé à l'extrême.

En été 1851, grand-père se rendit à Johannisberg. La révolution s'était apaisée et son ennemi le plus exécré pouvait désormais rentrer en Allemagne. L'empereur François-Joseph fit immédiatement savoir à grand-père qu'il pouvait sans retard, et sans mettre le gouvernement dans l'embarras,

rentrer en Autriche. Ce dernier s'embarqua, donc à Linz sur un vapeur et revint à Vienne avec tous les siens en octobre de la même année. Il y fut accueilli avec enthousiasme par tous ses amis et ses fidèles.

Nous étions donc enfin tous réunis dans la patrie! Aucun obstacle ne s'opposait plus à la reprise de la vie familiale. Trois fois par semaine environ, nous dînions chez grand-papa et passions presque toujours la soirée dans sa villa au Renweg, le lieu de réunion de tous les diplomates et de toute la société viennoise. Parmi les hôtes les plus fidèles, on comptait: le feld-maréchal prince Windischgrätz, le poète baron de Zedlitz, l'ambassadeur anglais Lord Westmoreland et sa femme infiniment spirituelle, l'ambassadeur français, baron Bourqueney, dont le plus jeune fils avait été tenu par grand-père sur les fonts baptismaux.

Si mes parents allaient au théâtre ou si ma mère avait quelque autre projet, je restais seule après dîner avec mes grands-parents, bavardais cordialement avec eux, demandais à grand-père mille explications, le priais de me parler de ses souvenirs ou des personnes qu'il avait connues.

Aussitôt après dîner, il faisait un petit somme qui ne durait pas plus d'un quart d'heure. Ensuite, il lisait les journaux du soir. Quand il était fatigué de lire, il causait avec nous. Si j'avais été plus âgée, j'aurais tiré meilleur profit de cette vie en commun et aurais eu Dieu sait quelle magnifique occasion de recueillir les plus intéressants renseignements sur l'époque de son activité. Au lieu de cela, je n'ai conservé que quelques maigres souvenirs et aujourd'hui, je pleurerais volontiers des larmes de sang sur ma bêtise qui me coûte si cher.

Je me rappelle une anecdote qui nous faisait toujours beaucoup rire. Le 28 octobre 1813, jour où grand-père fut élevé à la dignité princière, son valet de chambre, Giroux, lui demanda : « *Votre Altesse mettra-t-elle l'habit que son Excellence portait hier?* »[1].

Grand-papa parlait volontiers du grand Napoléon dont il n'était aucunement l'ennemi au sens ordinaire de ce mot. Il

1. Le passage en italiques est en français dans le texte (*note du traducteur*).

était hostile seulement à sa passion de conquête et le considérait comme un des fléaux de l'Europe. Dans ce cas comme dans tous les autres, il faisait preuve de la plus grande équité, déplorant seulement que cet homme génial n'eût pas su se maîtriser et qu'après avoir triomphé de la révolution française, il ne se fût pas borné à maintenir l'ordre dans son pays. Combien de fois grand-père a-t-il répété qu'il ne connaissait personne dont la conversation eût plus de charme et de séduction! L'empereur Napoléon savait donner à toute causerie un tour intéressant aussi n'était-on jamais las de s'entretenir avec lui. Il considérait la fille de Joséphine, la reine Hortense, comme la femme la mieux élevée qu'il eût connue, incomparable, disait-il, en ce qui concerne l'amabilité, la prévenance et l'élégance des manières. La princesse Pauline Borghèse était selon lui la plus belle femme qu'il eût vue de sa vie. Mais elle était si enivrée de sa propre beauté qu'elle en parlait comme s'il se fût agi d'une personne étrangère dont elle aurait vanté les perfections.

Grand-père ne parlait pas volontiers de l'impératrice Marie-Louise, pourtant on sentait qu'il n'avait pas pour elle de sympathie particulière. Lorsqu'après son mariage par procuration qui avait eu lieu en Autriche, celle-ci vint de Vienne à Paris, accompagnée de ma grand'mère, la première femme du Chancelier, Éléonore Kaunitz, elle versa des larmes en quittant sa patrie. Comme sa compagne s'efforçait de la consoler, la jeune impératrice lui répondit : « Que voulez-vous, chère Princesse, c'est bien là le sort des princesses! » La femme du grand Napoléon aurait peut-être pu répondre autre chose. Si l'empereur Napoléon était un brillant causeur, il pouvait être aussi d'une impolitesse sans pareille. Chaque fois qu'il rencontrait ma grand-mère, alors souffrante et rien moins que vaniteuse, dont, — soit dit en passant, — il prisait fort l'intelligence, il ne manquait jamais de lui adresser quelque remarque plaisante sur sa mauvaise mine, ou sa maigreur : « *Princesse Laure, nous vieillissons, nous maigrissons, nous enlaidissons*! » L'habitude qu'elle avait de rire à ces propos lui plaisait et il ajoutait : « *Décidément vous avez plus d'esprit que toutes ces grues qui vous entourent.* »

Quand grand-papa parlait des fêtes et des bals qui avaient

eu lieu à Paris sous le premier empire, j'étais tout yeux tout oreilles. Comparant la danse d'autrefois et d'aujourd'hui, il nous conta qu'alors les pirouettes et les entrechats étaient de mode dans les quadrilles. A tel point que, dans une de ces fêtes, comme il voulait s'approcher pour voir un danseur, celui-ci l'invita à s'éloigner un peu, car il aurait pu facilement blesser les voisins. En voyant aujourd'hui l'allure somnolente et disgracieuse des danseurs, on ne peut vraiment pas se représenter ce qu'était la danse, il y a cent ans.

Grand-papa dans ses conversations se souvenait toujours avec beaucoup d'affection du roi Frédéric-Guillaume III de Prusse et de sa femme, la reine Louise, dont il ne pouvait louer assez la beauté, le charme, la grâce, la bonté. Le roi Frédéric-Guillaume III avait fait promettre à grand-père de rester pour ses fils un conseiller fidèle et de ne leur jamais dissimuler la vérité quand il jugerait nécessaire de les avertir. La promesse fut fidèlement tenue.

Pour en revenir aux récits de grand-papa, je ne manquerais pas de mentionner les souvenirs relatifs à l'excellent empereur Franz pour qui il avait un amour et un respect indicibles. Il décrivait en riant les quatuors dans lesquels le bon empereur faisait la partie du violoncelle et lui celle du piano. Le jeu était souvent bien boiteux. Heureusement personne n'assistait à ces soirées!

L'empereur Franz demanda un jour à grand-père s'il avait jamais lu volontiers des romans. Sur la réponse négative de celui-ci, le premier ajouta qu'il n'avait jamais lu un seul roman, mais qu'à titre d'essai, cela l'amuserait de voir s'il pourrait y trouver quelque intérêt. « Procurez-moi donc un roman bien intéressant, lisons-le chacun de notre côté, peut-être y trouverons-nous quelque agrément. » Quelques jours plus tard, grand-père envoya à l'empereur un roman qui faisait fureur à cette époque. Chacun se mit à l'œuvre. Quand l'empereur et le Chancelier se rencontrèrent de nouveau, le premier demanda : « Eh bien, notre roman vous intéresse-t-il? — Je dois avouer à Votre Majesté que je n'ai pas pu aller au delà de la douzième page. — Alors, vous êtes plus brave que moi, répliqua l'empereur Franz, j'y ai renoncé dès la huitième. »

Les maigres souvenirs que j'ai conservés de ces conversations à bâtons rompus me font honte quand je songe que j'aurais eu là matière à remplir des volumes. Peut-être ma jeunesse me servira-t-elle d'excuse. Lorsque l'attention n'est pas retenue par un maître, on n'écoute que d'une oreille et si l'entretien devient long et grave, on pense à tout autre chose.

Chaque soir, après le théâtre, il venait des visiteurs dans le salon de grand-père. Souvent le nombre en était si grand qu'on trouvait à peine la place de s'asseoir. Grand-père devenu très sourd ne pouvait s'entretenir qu'avec une seule personne à la fois. Celle-ci devait crier très fort. D'aucuns, timides de nature, étaient mis par là dans un embarras cruel.

Ma belle sœur, à ce moment encore tante Mélanie, se fiança avec un cousin éloigné, le comte Joseph Zichy : le mariage fut célébré un soir, en 1855, dans la chapelle privée de grand-père. La cérémonie terminée, tout Vienne vint faire ses félicitations. Quand les hôtes s'éloignèrent, ma grand'mère — ou plutôt ma belle grand'mère — qui avait été superbe et était très belle encore (une forme de tête classique et des yeux magnifiques dont l'un était vert et l'autre bleu), ma grand'mère demanda à l'ambassadeur français, M. Bourqueney, laquelle parmi les femmes présentes, il avait trouvée la plus belle. Celui-ci répondit : « *C'était incontestablement vous, Princesse.* » Au lieu d'affecter une fausse modestie, elle répliqua : « *Ma foi, vous avez raison*[1]. »

L'année suivante 1854, ma bonne et délicieuse grand-mère succomba à un mal douloureux et chronique dont, depuis la naissance de son dernier enfant Lothaire, elle souffrait sans se plaindre, bien que d'une manière atroce. Cette perte vraiment cruelle pour le pauvre grand-père l'affecta profondément; néanmoins sa force d'âme ne l'abandonna pas un instant, il se soumit tout entier, simplement, je pourrais presque dire comme un enfant, à la volonté divine, sans laisser échapper la moindre plainte, ni vouloir se faire plaindre comme quelqu'un de trop durement éprouvé. Quand le bon Dieu avait parlé, il ne connaissait que le silence.

Ainsi passait la vie. Il venait des gens de toutes sortes,

1. En français dans le texte (*note du traducteur*).

certains agréables, d'autres terriblement ennuyeux. Parmi ces derniers, nous rangions le professeur Zahn qui avait fait des études sur l'art mauresque. Il décrivait et expliquait l'une après l'autre chacune des arabesques de l'Alhambra, ce qui nous mettait au désespoir, nous, les jeunes surtout, puis le professeur Sydow, un explorateur de l'Himalaya, qui, en tapant d'un doigt sur le piano, essayait de faire comprendre à grand-papa ce qu'était le son des chalumeaux des pâtres hindous. C'était effroyable. Le roi des ampoulés et des ennuyeux était sans aucun doute l'orientaliste, baron de Hammer-Purgstall. Il commençait ainsi : « Les Arabes ont une langue plus imagée, — pour un objet, pour une chose, ils ont mille désignations. — Prenons le chameau. Rien que pour lui, l'Arabe a quatre mille dénominations. Je commence par la première, le vaisseau du désert... » Lentement, nous nous glissions hors du salon, laissant le pauvre grand-papa seul avec son savant. Au bout d'une heure, nous regardions à la dérobée. Quel n'était pas notre étonnement quand nous voyions notre savant conférencier encore et grand-papa l'écouter avec une attention soutenue...

Un jour, à la grande joie du bon grand-papa, apparut le comte Belgiojoso, considéré comme un des meilleurs ténors au moment où Rossini était à l'apogée de sa gloire. Comme tel, il était resté inoubliable pour grand-père. Après les premières salutations, celui-ci demanda au visiteur s'il chantait encore. « Oui, bien sûr », répondit le prince en se rengorgeant. — Oh! alors, faites-nous le plaisir de vous faire entendre », demanda grand-père ravi. On convint du jour et de l'heure et toute la famille fut convoquée pour admirer l'incomparable chanteur, et se délecter à entendre sa voix si harmonieuse. Tout le monde était dans la plus grande impatience. Le prince apparaît avec un accompagnateur. D'un air triomphant et conscient de sa valeur, il s'approche du piano en toussotant. « Qu'allez-vous nous chanter, cher Prince? demande grand-papa. — Votre romance préférée : *Mira la bianca luna.* » Calme, plongé dans ses pensées, les yeux à terre, anxieux du plaisir qui allait lui être offert, grand-père, assis à côté du piano, songeait à Rossini et était suspendu aux lèvres de ce ténor princier. L'accompagnateur frappe un

accord, le chanteur ouvre la bouche, mais on n'entend que le piano et de temps à autre des sons si faibles, si creux qu'ils semblaient venir de très loin; en réalité ce n'était qu'un chant mimé — terrible! Nous étions assis sur des charbons ardents. Grand-papa, très dur d'oreille, — je l'ai déjà dit, — semblait toujours attendre dans le recueillement. Le chanteur sans voix venait d'exhaler ses dernières notes absentes, lorsque grand-papa se tournant vers nous, demanda : « Quand va-t-il commencer? » A ces mots, mon oncle Lothaire et moi — nous étions du même âge, — éclatâmes d'un tel rire que nous nous effondrâmes et disparûmes sous le piano. On nous fit sortir et, tant que le prince Belgiojoso resta à la maison, nous ne fûmes pas autorisés à reparaître.

Mon oncle Richard qui avait un incontestable talent musical et moi devions souvent jouer à quatre mains les ouvertures des opéras de Rossini pour faire plaisir à grand-papa. Celui-ci écoutait pieusement notre tintamare. Bien que Richard fût un excellent improvisateur, il n'en déchiffrait pas moins très mal et comme j'étais une virtuose très médiocre, le plaisir musical que nous pouvions offrir ne pouvait contenter que les oreilles d'un père ou d'un grand-père.

Je n'oublierai jamais certaine visite que reçut le prince Metternich : celle de l'impératrice Anna, épouse de l'empereur Ferdinand. Cette visite eut lieu dans la villa. L'impératrice, revenant d'Italie, s'arrêta un ou deux jours à Vienne et voulut voir grand-père. Sachant que celui-ci n'acceptait plus d'audiences et n'avait même pas pu rendre ses devoirs à l'empereur, elle ne jugea pas convenable de le laisser venir et se fit annoncer. Comment imaginer une apparition d'une noblesse plus parfaite! Elle était la majesté incarnée. Lorsqu'elle arriva sur le seuil de la maison, grand-père s'inclina profondément devant elle. Elle le regarda avec affabilité, ôta lentement et avec calme son gant de la main droite qu'elle tendit à grand-père pour qu'il la baisât. Tout cela avec une dignité qui dépasse tout ce qu'on peut se représenter. Grand-père baisa la main de l'impératrice avec un profond respect et une si parfaite distinction que cette rencontre a laissé dans mon âme un souvenir ineffaçable.

En 1856, mon oncle Richard, secrétaire d'ambassade à

Paris, vint en congé à Vienne pour y passer les mois de janvier et de février. Musique et sympathie avaient rapproché l'oncle et la nièce et, le 7 février, il demanda ma main. Grand-père était enchanté de la décision de son fils, mes parents aussi. Pourtant ma mère fut tout d'abord surprise à la pensée que je pusse épouser son beau-frère [1]. Elle ne tarda pas à se faire à cette idée. Je me souviens avec une profonde émotion de l'accueil qui me fut réservé au Rennweg quand j'y revins fiancée. Grand-papa m'embrassant tendrement me dit : « Je reste pour toi grand-papa. Tu ne dois pas m'appeler beau-père. Comme grand-père, je te suis plus proche. »

Il resta donc pour moi grand-papa, ce qui, à l'étranger, désorientait fort beaucoup de personnes ignorant le secret de notre proche parenté. Longtemps ma bonne mère ne put s'habituer à m'entendre appeler « la princesse Metternich ». Six mois environ après notre mariage, quelqu'un lui ayant demandé : « Comment va la princesse Metternich? », ma bonne mère répondit : « Mais elle est morte. — Comment, morte... et depuis quand? — Mais depuis trois ans. » Alors la confusion s'expliquait.

Cependant Richard avait été nommé ambassadeur à Dresde et grand-papa s'occupait activement d'installer notre futur *home*. Se proposant de partager avec nous son argenterie, il s'en fit remettre le compte, demandant qu'à côté de l'inventaire on écrivît sur une feuille volante ce qui devait constituer notre part. Lorsqu'on lui remit l'une et l'autre liste, il lut ce qui suit : Dans l'inventaire, pinces à asperges, 2; sur la feuille volante, pour le jeune ménage, 2. Reste pour son Altesse zéro. « Ah, ah, s'écria-t-il en plaisantant, il me semble qu'on s'y entend bien chez moi à appliquer les principes socialistes. »

Le 30 juin 1856, notre mariage fut célébré par le Nonce, Monseigneur Viale Prela, étroitement lié avec la famille. La mère de ma belle-mère, la vieille comtesse Molly Zichy-Ferraris, devait y venir; mais, ayant appris la veille la mort de son beau-frère, le comte Ferdinand Zichy, elle expliqua qu'à son grand regret, elle ne pouvait assister officiellement à notre

1. Né d'un second mariage du Chancelier avec Antoinette, baronne de Leykam (*note de l'auteur*).

mariage; elle promit de se cacher derrière l'autel, ce qui lui fut d'ailleurs impossible, comme on le vit par la suite. Quand tout le monde fut réuni à la chapelle, que le nonce eut revêtu les habits sacerdotaux, grand-père regarda l'autel si étroitement accolé au mur qu'il était impossible de glisser derrière même une feuille de papier, et demanda très haut, — en raison de sa surdité, il ne pouvait plus maîtriser sa voix, — « *où diable Molly a-t-elle bien pu se fourrer*[1]? ». Aujourd'hui encore, je ne m'explique pas comment, en dépit de la gravité de la cérémonie, Richard et moi avons pu ne pas éclater de rire.

Après une légère collation à la villa du Rennweg, nous partîmes l'après-midi par train spécial pour Mâhren, propriété de ma mère, et quinze jours après, de là pour Dresde. Au mois d'août, grand-père nous invita à Kōnigswart où il se fit une fête de nous recevoir. Dans toute la simplicité de son cœur, il continuait à se réjouir de tout, à prendre part à tout dans la mesure où son âge avancé le lui permettait. A quatre-vingt-trois ans, possédant encore toute sa fraîcheur d'esprit, il était content comme un enfant de nous voir gais et pouvait rire jusqu'aux larmes de nos plaisanteries. Sa vie à la campagne était si régulièrement divisée, si ordonnée, si bien remplie, qu'il ne lui restait pas un instant pour s'ennuyer. Il se levait à huit heures, s'habillait tout de suite, — des visiteurs pouvaient venir. — déjeunait d'une tasse de thé et s'asseyait à son bureau pour lire des journaux ou écrire des lettres. Jusqu'à un âge très avancé, son écriture resta excellente. D'ailleurs, il avait conservé intactes toutes ses facultés intellectuelles, il lisait avec la même ardeur et la même constance que dans ses jeunes années. Il dévorait littéralement tous les livres intéressants qui paraissaient et pouvait passer des heures et des heures à lire. En feuilletant le *Charivari* qu'on lui expédiait de Paris chaque samedi et les dessins de l'incomparable caricaturiste Cham, il riait de si bon cœur que nous ne pouvions nous empêcher de rire avec lui, sans savoir ce qui provoquait son hilarité. Chaque après-midi, il faisait sa petite promenade dans le parc et se

1. En français dans le texte.

réjouissait, avec une sensibilité et une faculté d'enthousiasme rares, des beautés de la nature. Les dimanches et jours de fête, il assistait régulièrement à la messe et lisait pieusement les épîtres de saint Paul pour lesquelles il avait une grande admiration.

Un plaisir que nous aimions, et que lui ne pouvait comprendre, c'était la chasse! Il l'avait en horreur! Quand le gibier abattu était apporté dans la cour du château, et qu'il la traversait par hasard, il avait toujours un regard compatissant et ne pouvait retenir quelque exclamation de pitié. « Pauvres bêtes! » s'écriait-il, en nous reprochant notre cruauté. Son amour pour les animaux était si grand qu'il s'étendait jusqu'aux odieuses mouches. S'il en apercevait une sur les vitres, il ne craignait pas de venir ouvrir la fenêtre pour la rendre à la liberté. Un jour, à Königswart, nous l'avons attrapé en train de détourner un piège à souris et de mettre à la place, près du trou, un morceau de sucre. Nous lui dîmes avec indignation « que c'était trop fort d'apprivoiser les souris ». Il nous avoua qu'il en venait chaque jour dans son bureau une particulièrement intelligente et qu'il serait vraiment dommage de lui faire du mal. Et il ajouta : « Elle vient chaque jour chercher son sucre et elle en a même déjà amené une autre avec elle. »

A la campagne, le soir, grand-papa jouait au whist. Mais en jouant, il pensait toujours à autre chose. Aussi Richard avait-il coutume de dire de lui que, comme partenaire, « il laissait à désirer ». Si on le grondait, il se mettait à rire.

L'année de notre mariage, en octobre, grand-père rentrant de Königswart à Vienne vint nous voir à Dresde. Il parut enchanté de notre *home*.

Nous allâmes une fois encore le voir à Johannisberg en 1858. Ce fut son dernier séjour à la campagne. L'année suivante, au printemps 1859, les nuages de guerre amoncelés à l'horizon devinrent menaçants. Grand-père avait le cœur serré en voyant les dangers qu'entraînerait une déclaration de guerre entre l'Autriche et l'Italie. L'empereur François-Joseph vint un jour chercher conseil auprès de lui, dans ce moment de complications politiques. « Surtout, pour

l'amour de Dieu, pas d'ultimatum à l'Italie! lui dit grand-père. — Il est parti hier soir », répondit l'empereur.

L'agitation causée par la certitude qu'une telle guerre entraînerait pour nous les plus lourdes conséquences mina la santé de grand-père restée jusqu'alors excellente. Avec une tristesse et une douleur infinies, nous comprîmes que désormais ses jours étaient comptés. Il voyait encore souvent l'actuel ministre des Affaires étrangères, le comte Buol-Schauenstein et, plus tard, il eut encore l'honneur de recevoir son empereur chez lui. Ces rendez-vous et ces conversations le troublaient si violemment qu'après nous le trouvions toujours dans un complet épuisement. La guerre fut déclarée, Richard reçut l'ordre de se rendre avec l'empereur au grand quartier général de Vérone, en qualité d'*adlatus* diplomatique, afin de soumettre à Sa Majesté les rapports du ministère des Affaires étrangères et de transmettre à Vienne les décisions impériales. Paul prit part à la campagne avec son régiment de dragons savoyards. Richard et lui ne devaient plus revoir leur père ici-bas.

Grand-papa suivait les événements de la guerre avec un intérêt qui ne se relâchait en rien. Les mauvaises nouvelles provoquaient en lui une souffrance et une inquiétude infinies. Ses facultés intellectuelles n'étant aucunement diminuées, on ne put rien lui cacher. Il lisait quotidiennement les journaux et se rendait parfaitement compte de la situation qu'à la veille encore de sa mort il jugeait désespérée.

Le 11 juin au matin, il voulut se lever comme d'habitude, — il n'avait pas gardé le lit un seul jour, — mais ses pieds refusèrent de lui obéir. Il dit à son valet de chambre qu'il se sentait trop faible pour rester debout et qu'il était obligé de se recoucher. Très ému, le vieux domestique courut nous prévenir et fit appeler le médecin de la famille, le professeur Jäger.

En entrant dans sa chambre, nous vîmes que l'heure terrible était arrivée, l'heure des adieux éternels. Le père franciscain qui disait chaque jour la messe à la chapelle de la maison, venait précisément d'arriver. Le professeur Jäger voyant que la fin était proche demanda au moribond s'il ne voulait pas voir le père. Le malade répondit affirmative-

ment avec joie et reconnaissance. Après que grand-papa eût reçu l'extrême-onction, nous nous agenouillâmes tous autour de son lit. Il avait encore toute sa connaissance. Ayant remarqué que Lothaire sanglotait, il l'invita d'un geste à ne pas pleurer.

Jusqu'à son dernier soupir, il resta le même, prévenant et calme. Quand, après le départ du prêtre, le professeur Jäger s'approcha du lit pour tâter le pouls de grand-père, celui-ci sourit et lui fit doucement un signe de la main qui voulait dire : c'est à peine s'il bat encore.

Telle fut la fin du système Metternich si souvent condamné. Inviolablement fidèle à son empereur et à la monarchie, pardonnant à ses ennemis, bénissant les siens, ami immuable de ses amis, croyant fermement en l'infinie miséricorde de son Dieu, c'est dans ces dispositions que peu après, il rendit l'âme.

RICHARD WAGNER (1859-1860-1861)

En rentrant de Bohême à Paris, nous passâmes par Vienne où nous fîmes la connaissance de Richard Wagner.

Admiratrice enthousiaste du *Tannhäuser*, je désirais ardemment en connaître l'auteur. Mon vœu fut exaucé grâce à l'entremise de Liszt. Un après-midi, ce dernier qui se trouvait à Vienne, nous amena Wagner à la villa du Rennweg alors encore entourée d'un grand parc (les lieux dits actuellement « Metternich-Gründe [1] »).

Il nous présenta son ami en ces termes : « *Richard Wagner, le musicien de l'avenir, comme on l'appelle.* » Liszt, on le sait, parlait surtout français. Les présentations terminées, il se mit à parler allemand et l'entretien devint aussitôt très animé. Nul mieux que Liszt ne s'entendait à diriger une conversation.

Wagner semblait assez gêné; en tout cas, il se tenait sur la plus entière réserve, ayant l'air plutôt d'un solliciteur que de ce qu'il était en réalité, un colosse dans le domaine

1. Aujourd'hui l'ambassade italienne (*note de l'auteur*).

de la musique. A voir cet homme petit, faible, p[illegible] timidement assis, on n'aurait jamais pu soupçonner en lui le Titan.

Son embarras sembla enfin disparaître et il se mêla à la conversation. Comme je lui demandais s'il jouait de quelque instrument, il me répondit : « Je peux me faire comprendre sur le piano, mais en réalité, je ne joue que de l'orchestre. — *C'est bien cela, tout à fait cela*, s'écria Liszt en riant, ton talent de pianiste ne vaut pas la corde pour te pendre. » Cette déclaration fut assez peu du goût de Wagner. « Oh! tout de même, répliqua-t-il irrité, je ne joue pas si mal que ça! »

Lorsque ces deux messieurs prirent congé de nous, Liszt nous demanda la permission de venir un soir avec son ami Wagner pour nous faire entendre quelques fragments de la trilogie des *Niebelungen*. Wagner nous expliquerait certaines parties, chanterait même à l'occasion. Cette offre fut acceptée avec joie et reconnaissance. On convint immédiatement du jour de leur venue.

Nous invitâmes quelques amis amateurs de musique et, peu de jours après cette première rencontre, nous étions assis autour du piano, dans notre grand salon, attendant avec impatience ce qui allait arriver.

Liszt s'assit au piano à queue. Bientôt s'élevèrent des sons enchanteurs; on se serait cru transporté dans des sphères sublimes. Soudain Wagner éleva la voix et, tel un corbeau croassant, se mit à crier la chanson du printemps de Siegmund dans la *Walkyrie*. Tout le monde en était abasourdi. Ensuite, il pria Liszt de lui accompagner les adieux de Wotan qu'il hurla et immédiatement après le chant de Brünnhilde. Il continua ainsi à travers tous les rôles, tous les tons, tous les registres.

Comme chant c'était vraiment affreux. Mais la subtile et profonde intelligence de l'interprétation était incomparable! On vivait avec lui tous ses poèmes. Bien que sa voix fût la plus horrible qu'on pût imaginer, il savait pourtant conférer à sa musique un caractère sacré. Jamais plus sans doute on ne parviendra à une conception et à une exécution aussi grandioses.

C'est ainsi qu'il joua, cria, rugit comme un lion le Chant des Géants dans *l'Or du Rhin*. Ce petit homme livide, chétif,

que quelques jours auparavant nous avions vu timidement assis sur le bord de sa chaise comme un solliciteur, croissait sous nos yeux, physiquement aussi, jusqu'à atteindre des proportions surhumaines. Il devenait réellement un géant. Depuis que j'ai entendu Wagner jouer l'Entrée des Géants, je n'ai jamais pu m'habituer à la représentation de cette scène. Wagner était un colosse, les autres restent des hommes de stature moyenne.

Mon admiration, mon enthousiasme, mon ravissement ne connaissaient plus de bornes. Wagner semblait content que je fusse entrée ainsi dans l'esprit de sa musique. « Des œuvres semblables, lui dis-je, ne sont pas créées seulement pour les Allemands ou pour les peuples de langue allemande, elles appartiennent au monde entier! Elles doivent être jouées en France, en Angleterre, en Italie, partout! — C'est ce que je ne verrai jamais, ni vous non plus. — Venez à Paris, m'écriai-je, et nous verrons bien si nous ne pouvons pas commencer par le *Tannhäuser*. » Il me regarda en hochant la tête, il pensait que sa musique n'était pas pour les Parisiens.

Lorsque la société, encore sous l'influence de cette prodigieuse création se sépara, Wagner me prit à part pour me demander s'il me serait agréable qu'il vînt me chercher le lendemain matin pour assister à la première répétition de *Tristan* qu'il devait diriger au Théâtre royal. J'acceptai naturellement et le lendemain matin, à 10 heures, installée dans la loge du rez-de-chaussée, numéro 2 à droite, j'étais tout yeux, tout oreille.

Quand le Maître vint au pupitre, il fut acclamé avec frénésie par les musiciens. Il salua peu, remercia moins encore, mais fit aussitôt signe de commencer. L'orchestre attaqua. Nos magnifiques musiciens déchiffraient leurs parties comme si elles eussent été un jeu d'enfant. Si je n'avais pas su qu'aucun d'entre eux n'avait vu la musique auparavant, j'aurais juré qu'ils avaient déjà répété plusieurs fois. Soudain, au milieu de cette splendide exécution, Wagner s'arrêta. Le maître descendit sur la scène, et, un crayon à la main, alla de pupitre en pupitre pour faire des changements. La silence le plus absolu régnait. Cela dura vingt minutes environ, jusqu'à ce que Wagner vînt reprendre sa place. Il leva la

baguette et l'exécution recommença. Quand il arriva à la phrase qu'il venait de modifier, tout le monde tendit l'oreille dans l'attente de ce qui allait arriver. La phrase était en effet plus puissante et plus merveilleuse qu'auparavant. Nous étions stupéfaits et profondément saisis par la puissance de ce génie qui, en quelques coups de crayon, pouvait accomplir l'incroyable. Wagner jouait en effet de l'orchestre, et comme il en jouait!...

Faire des phrases n'a jamais été mon fait. Je n'ai jamais brûlé d'encens en l'honneur de Wagner. Pourtant, quand je le quittai, je m'approchai de lui et lui dis avec enthousiasme : « Venez à Paris, croyez moi », et je le remerciai de tout cœur pour les indescriptibles joies qu'il m'avait données. Il me tendit la main et me dit avec gravité : « Alors, au revoir. — A Paris? demandai-je. — A Paris », telle fut sa brève et laconique réponse. Deux jours après, nous partîmes pour la France, Wagner et Liszt ne tardèrent pas à quitter Vienne eux aussi. On était environ à la mi-octobre.

Vers le 20 novembre, nous nous rendîmes à Compiègne, villégiature d'automne de l'empereur. Je racontai là que j'avais fait la connaissance de Richard Wagner et que j'étais encore sous l'influence de son puissant génie. On se moqua de moi et on m'assura par tout ce qu'il y a de plus sacré que cette « effroyable musique de l'avenir » n'aurait jamais ses entrées en France. « La France, disait-on, aime la mélodie rien que la mélodie. D'ailleurs l'harmonie est également inconnue de ce « musicien de l'avenir » si incroyablement fêté, si ridiculement porté aux nues en Allemagne. Wagner ne sait que faire du bruit avec des timbales et des trompettes; chacun de ses accords sonne faux. Il n'est qu'un faux talent gonflé de charlatanisme. »

Et quelqu'un ajouta d'une voix furieuse : « Aussi faux que tous ses accords et tous ses passages violant toutes les règles de l'harmonie. »

Discuter avec des gens capables de proférer des jugements aussi dénués de sens est chose impossible. Pourtant je me jurai à moi-même de me venger d'eux. Et aujourd'hui, je suis vengée au delà de mes espérances, car, bien que je puisse me considérer comme une adepte fervente de la musique wagnérienne,

mon enthousiasme ne laisse pas que d'être dépassé par celui de la majorité des Français. Néanmoins, après que tant de personnes m'eurent catégoriquement déclaré que la musique de Wagner ne pourrait jamais, au grand jamais, être introduite en France, — surtout pas à Paris, — je n'osai entreprendre aucune démarche en vue de faire représenter le *Tannhäuser*. Provisoirement, je laissai dormir cette affaire.

Mais je n'abandonnais pas mon projet. Un jour, d'une manière tout à fait inattendue, l'occasion s'offrit à moi de le mettre à exécution.

Ce fut à un bal aux Tuileries. L'empereur Napoléon s'entretint longuement avec moi. Quand la conversation tomba sur les spectacles de l'Opéra, je ne pus me retenir d'expliquer à l'empereur en toute franchise qu'il était infiniment regrettable que le répertoire en fût aussi peu varié et limité seulement à *Guillaume Tell*, aux *Huguenots* et à *la Favorite*. « Pourquoi cela? demandai-je, n'est-il donc pas possible de donner ici comme sur les scènes d'Autriche et d'Allemagne, des œuvres nouvelles qui ont déjà rallié ailleurs de nombreux succès? » Et à part moi je pensais : voici le moment où jamais de parler de Wagner et du *Tannhäuser*. Aussitôt pensé, aussitôt fait. « J'aurais une grande prière, un désir à exprimer à Votre Majesté », ajoutai-je. Étonné mais souriant Napoléon demanda : « Une prière concernant l'Opéra? — Oui, concernant un opéra que, sur ma vie, je voudrais voir jouer ici.

— Et de qui est cette œuvre magnifique? — s'informa l'empereur.

— De Richard Wagner, un des plus grands compositeurs de notre temps. Elle s'appelle le *Tannhäuser*. On le joue à Vienne et bien qu'il n'ait pas rallié l'unanimité des suffrages, néanmoins tous les musiciens le considèrent comme un chef-d'œuvre.

— Le *Tannhäuser*, Richard Wagner, — répéta l'empereur comme s'il se parlait à lui-même tout en caressant sa moustache selon son habitude, — je n'ai jamais entendu parler ni de l'opéra ni de l'auteur. Et vous affirmez que l'œuvre est belle? »

Comme je confirmais mon dire, Napoléon se tourna vers son grand chambellan, le comte Baciocchi, alors auprès de

lui et à qui étaient soumis tous les théâtres impériaux. Avec la simplicité qui lui était propre, l'empereur proposa :

— Écoutez, Baciocchi, la princesse Metternich s'intéresse à un opéra, le *Tannhäuser*, d'un certain Richard Wagner et elle désirerait le voir représenter ici; faites-le jouer.

C'est ainsi que le *Tannhäuser* vit le jour à Paris. Baciocchi s'inclina et répondit :

— Aux ordres de Votre Majesté. Seulement cela demandera quelque temps, on ne peut pas monter du jour au lendemain un grand opéra comme celui-là.

J'étais au comble de la surprise et de la joie. Comment mon souhait avait-il pu être exaucé avec une aussi prodigieuse facilité? Il ne fallait donc qu'un mot et ce mot j'avais hésité à le prononcer? C'est ainsi, de la façon la plus naturelle, sans la moindre intrigue, que l'opéra de Wagner fut introduit à Paris. Il serait difficile d'imaginer un procédé plus simple.

Le *Tannhäuser* ne devait être donné que l'année suivante. Wagner en fut informé. La reconnaissance n'ayant jamais été son fait, il accepta la nouvelle sans la moindre gratitude.

C'est à la fin de septembre, je crois, que les répétitions commencèrent et l'opéra ne devait être joué qu'en mars. On sait que le Grand Opéra de Paris est le théâtre du monde où l'on répète le plus longtemps et où on traîne le plus, avant qu'une œuvre voie la lumière du jour. Au cours de l'hiver 1863, Richard Wagner vint à Paris pour assister aux répétitions. Quand il disait de lui-même qu'il jouait de l'orchestre, il aurait pu ajouter qu'il ne jouait pas avec les musiciens de l'orchestre à qui il infligeait de mortels tourments. Il était insupportable et, si l'ordre de représenter le *Tannhäuser* n'avait pas été donné par Napoléon lui-même, cette œuvre aurait pu difficilement paraître sur la scène. Musiciens, chanteurs, choristes, costumiers, et je crois même jusqu'aux machinistes, tous étaient littéralement furieux et refusèrent maintes fois d'obéir aux caprices du Maître.

Conformément au désir formel de Wagner, on n'appela personne d'Allemagne pour chanter le *Tannhäuser*. La date de la représentation approchait. De jour en jour, l'auteur devenait plus insupportable.

Liszt qui venait d'arriver à Paris ne réussit pas à calmer son ami. Un beau matin, il arriva chez nous avec lui. Quand on en vint à parler de la prochaine représentation, Wagner s'emporta comme de coutume, se précipita sur le piano, l'ouvrit brusquement pour nous montrer comment la marche devait être jouée. Il la « hacha » d'une manière affreuse. Liszt, à bout de patience, bondit de son siège, envoya promener Wagner, s'assit au piano et se mit à jouer. La somptueuse marche retentit. On aurait cru voir en esprit le cortège des invités qui défilaient dans toute leur pompe et leur magnificence.

Liszt avait le don de donner à son jeu un caractère dramatique. Il surpassait en cela tous les artistes que j'ai connus, même Rubinstein.

En se levant, Liszt dit à Wagner : « Je joue tout de même mieux que toi? » Le Maître, se tournant vers moi, riposta d'un ton vexé que Liszt cherchait toujours à diminuer ses capacités musicales. Nous ne pûmes nous empêcher de sourire de cette réplique niaise et puérile. Ce n'était pas les dons musicaux de Wagner mais sa technique de pianiste manifestement insuffisante que Liszt avait blâmée. Mais la vanité de Wagner était si exorbitante qu'il ne supportait pas la moindre critique, fût-elle dirigée contre ses œuvres, son goût, sa personne ou tout autre chose le concernant. J'ai osé lui dire, et je m'en flatte, que je n'avais aucun plaisir à écouter Mime, que le sermon de Fricka avait paru beaucoup trop long, que la scène sur le Venusberg n'était pas assez ramassée et qu'en général, je pensais que ses scènes traînaient trop en longueur. Je ne saurais dire si, dans son for intérieur, il sut apprécier ma sincérité. Mais je crois qu'il me tint pour extrêmement bête, — j'en eus ultérieurement la preuve.

Si les amis de Wagner, compétents en musique, l'avaient critiqué de temps à autre et ne lui avaient rien caché de la vérité, le Maître eût sans doute modifié ses œuvres, surtout il en eût retouché certaines parties et cela pour le plus grand bien de l'ensemble. Tandis qu'en l'encensant, ils n'ont réussi qu'à exaspérer en lui le sentiment de son infaillibilité et de sa divinité.

Le jour de la représentation approchait. Dans la plupart des

cercles, on la voyait venir sans bienveillance. On disait en général qu'on allait protester contre cette affreuse « musique de l'avenir ». On s'attendait à ce que des scènes tumultueuses eussent lieu à l'Opéra. Dans tous les clubs, les messieurs étaient très irrités de ce que Wagner, à l'exception de quelques danses de bacchantes sur le Venusberg, ne voulût pas de ballet. Les abonnés des loges des clubs sont en effet habitués à ce qu'à 9 heures 1/2 précises (c'était du moins la coutume alors) l'orchestre attaque un ballet. Comment aurait-on pu fourrer un ballet au beau milieu du *Tannhäuser*? C'est ce qu'aucun de nous ne pouvait comprendre. Wagner déclara qu'il ne céderait pas au désir desdits abonnés, parce qu'il ne le pouvait pas. Il avait parfaitement raison. Mais ce refus devait lui coûter cher.

Le soir du 13 mars 1861, je me rendis avec mon mari à l'Opéra situé alors rue Lepelletier. Comme tous les soirs d'élégantes premières, une barricade de voitures étaient arrêtées devant l'entrée. Nous gravîmes le grand escalier en compagnie de nombreux amis. Il y avait foule. Je fus assaillie de mille questions : « *Eh bien, votre Wagner aura-t-il du succès? — On le dit assommant. — Princesse, préparez-vous à entendre siffler votre protégé.* » Ou encore : « *Pourquoi voulez-vous nous imposer ce Monsieur qui fait la guerre à toute mélodie?* », etc., etc...

Quand j'entrai dans la grande loge — dite loge entre les colonnes, — en face de la scène, toute la salle se tourna de mon côté. On me dévisagea, sans doute pour voir si j'étais inquiète ou non.

Je me tins bravement. Calme en apparence, j'avais l'âme très agitée; je pressentais que les choses iraient mal, car, avant même qu'on eût joué une note, on entendit quelques personnes qui s'exerçaient à siffler dans des clefs. Bref, l'atmosphère était hostile, on paraissait résolu d'avance à donner le coup de grâce au *Tannhäuser*. Cela ne souffrait aucun doute.

Alors apparut au pupitre le plus ennuyeux des chefs d'orchestre, — Haindl, — un bonnet de nuit. Un coup de sifflet strident traversa la salle. Haindl, qui appartenait à la catégorie des « batteurs de mesure », leva

en l'air son long et piteux archet. En France, en effet, la baguette de chef d'orchestre semble faire partie des objets les moins connus et les plus inutiles. Les musiciens attaquèrent la magnifique ouverture. Quand elle fut terminée et qu'elle eut obtenu un succès relatif, un monsieur dit très haut, dans la loge à côté de moi : « *C'est moins mauvais que je ne pensais* » On assure qu'il est aujourd'hui un des plus fervents pèlerins de Bayreuth. Les choses allèrent à peu près bien. On supporta d'assez méchante humeur le Venusberg, mais la chanson du pâtre, au premier acte, fut accueillie par un rire général. Des galeries, on criait : « As-tu bientôt fini, crétin, avec ton air de mirliton? » Aussitôt d'affreux coups de sifflet se mêlèrent aux clameurs. A partir de ce moment jusqu'à la marche, alternèrent les sifflets, les rires, les cris, les silences méprisants. La belle entrée d'Élisabeth : « Je te salue de nouveau, chère demeure », ne réussit pas à réchauffer le public. Seule la marche souleva de chaleureux, d'enthousiastes applaudissements. Quand elle fut achevée, une grande partie du public se tourna vers la loge où je me trouvais et applaudit avec une véritable *furia francese*, comme si c'était moi l'auteur.

Mais c'en était fait désormais de tout succès! Aucune main ne s'agita plus pour applaudir, mais seulement pour porter à la bouche un sifflet ou une clef. Ce fut un fiasco de premier ordre. Je ne saurais dire si Niémann a été bon ou mauvais, — plutôt mauvais je crois, — si Marie Sasse a elle-même chanté ou si quelqu'un a chanté pour elle dans les coulisses, — bref, j'étais si consternée de cet échec que j'avais perdu toute faculté de juger. Le célèbre critique dramatique, Jules Janin, écrivit le jour suivant un charmant article qu'il intitula l'*Éventail* et qui fit sensation. Il y exprimait ses regrets de ma mésaventure et afin de rendre la chose plus intéressante, il écrivait que, baignée de larmes, j'avais brisé en mille morceaux mon bel et précieux éventail. L'article commençait : « *Il est cassé le bel éventail* [1]... » pourtant le bel éventail n'était pas brisé. Dans cette jolie histoire, il n'y avait pas un mot de vrai. J'étais au supplice, mais je me

1. En français dans le texte (*note du traducteur*).

suis bien tenue jusqu'à la fin du spectacle. En rentrant, assise en voiture à côté de mon mari, je lui dis : « Wagner a raison, sa musique n'est pas pour les Parisiens. »

On essaya plusieurs fois encore de donner le *Tannhäuser*, mais toutes les représentations se heurtèrent à la même résistance. Impossible de mettre un terme aux sifflets et aux cris! Ces messieurs des loges se comportaient comme des fous furieux. Avant même que le rideau fût levé, on commençait déjà à faire du bruit dans la maison. Alors Wagner se décida à retirer son opéra, ce à quoi la direction consentit volontiers. Après une courte mais douloureuse épreuve, le *Tannhäuser* reconçait à la lutte!

Wagner devait connaître des temps encore plus amers. Il avait compté sur le bénéfice des représentations pour couvrir les frais de son séjour à Paris, aussi l'argent vint-il à lui manquer. Avec l'insouciance coutumière aux artistes, il avait mené grand train et dépensé bien au delà de ce que ses moyens lui permettaient. Des dettes de toute sorte allaient croissant comme des champignons dans tous les coins, si bien que le malheureux ne savait plus comment se débrouiller. Un ami nous fit part confidentiellement de la situation désespérée où se trouvait l'artiste et nous résolûmes d'organiser une souscription auprès des personnes qui le connaissaient et de celles plus rares qui l'admiraient. Mon mari souscrivit le premier pour une somme de 5 000 francs. Nous fîmes circuler la feuille et, en vingt-quatre heures, nous recueillîmes 25 000 francs. Les dettes furent payées, Wagner conserva quelques milliers de francs pour le voyage. Profondément humilié, il quitta Paris.

Je ne le revis que deux ou trois fois à Vienne. Il a publié ses impressions sur son malheureux séjour à Paris dans un ouvrage dont je ne me rappelle plus le titre. Dans cet écrit, il parle aussi de ses relations avec nous et s'exprime à peu près ainsi : « A Paris, j'allais souvent chez l'ambassadeur autrichien, le prince Metternich. Ce dernier, qui écrivait de la musique à ses heures de loisir, me montra une fois ses compositions étalées sur le piano et, à mon grand déplaisir, me demanda de les parcourir. La princesse, une femme jeune et enjouée, me dit un jour en passant qu'elle

avait une grande prédilection pour les fugues de Bach... Ce qu'elle a voulu exprimer par là, vraiment je ne saurais le dire! »

En ce qui concerne la prétendue demande de mon mari, les choses se sont passées assez différemment. Un soir, après dîner, Wagner, s'étant approché du piano, aperçut de la musique manuscrite qui se trouvait là et demanda : « Qui a composé ceci? » Il prit un cahier et le feuilleta. Mon mari, bien qu'il fût un dilettante extrêmement bien doué, n'en était pas moins fort modeste et ne présumait en rien de son talent. S'étant vivement approché, il s'écria : « Oh! je vous en prie, ne regardez pas ces misérables compositions, je ne suis qu'un bousilleur et n'écris que de la musique de danse pour mon propre plaisir. » Mais Wagner, sans lâcher le cahier, s'assit au piano, le parcourut et dit : « Il n'y a pas de forte, seulement à la fin, je ferais cet accord, ce serait plus original. » Et il frappa l'accord. Mon mari fut naturellement très reconnaissant au Maître et lui dit : « Vous avez fait beaucoup d'honneur à cette modeste valse. » Ce fut tout l'ennui que nous lui causâmes!

En ce qui concerne la sotte déclaration de la femme jeune et enjouée, qui, de la manière dont Wagner la rapporte, paraît en effet étrange, celle-ci se rattachait à une conversation sur les fugues de Bach. Après que Liszt en eût joué quelques-unes magnifiquement, je me permis de remarquer que beaucoup de personnes les trouvaient sèches et ennuyeuses à l'extrême, tandis que moi j'avais toujours eu pour elles, dès mon âge le plus tendre, une prédilection particulière, ce que je m'expliquais difficilement parce que je n'avais pas la moindre idée du contre-point.

Wagner n'a conservé de nous que ces deux souvenirs. L'un a trait à l'indiscrétion de mon mari, l'autre à ma bêtise.

Pourtant, dans ses lettres, Wagner m'avait témoigné beaucoup plus d'égards. Pour les merveilleuses joies musicales qu'il m'a procurées et me procure encore, je lui serai toujours reconnaissante! Reconnaissante! surtout parce qu'à Paris tout au moins, mon nom est toujours associé à celui du *Tannhäuser*. C'est le legs de reconnaissance que m'a fait Wagner. Aujourd'hui, les immortels chefs-d'œuvre du

Maître sont populaires à Paris. On m'a dit souvent que, parmi les nombreux pèlerins de Bayreuth, les Français sont le plus largement représentés et quand on donne un des opéras de Wagner à « l'Académie nationale de musique », le théâtre fait salle comble.

Tempora mutantur!

PRINCESSE PAULINE DE METTERNICH

(Traduction H. PERNOT.)

(*A suivre.*)

LE FORÇAT GARGAZ

FRANKLIN ET LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

On sait que Franklin, pendant son séjour en France, quand il habitait à Passy, eut une presse privée, où il imprima quelques ouvrages. Les exemplaires de ces impressions sont rares. Un Américain lettré, M. Georges Simpson Eddy, s'est donc réjoui de trouver, dans une collection de brochures provenant de la bibliothèque de Franklin, et que possède la Société historique de Pennsylvanie, deux exemplaires d'une de ces impressions, datée de 1782, et intitulée : *Conciliateur de toutes les nations d'Europe ou Projet de paix perpétuelle entre tous les souverains de l'Europe et leurs voisins.* Le nom de l'auteur n'est indiqué que par les initiales P. A. G. Voilà un livre qui, à première vue, ne semble pas bien intéressant. Mais, quand M. Eddy eut découvert, dans les papiers de Franklin que conserve l'American Philosophical Society, la qualité de l'auteur et les circonstances de l'impression, il estima au contraire que c'était fort curieux, et il vient de réimprimer cet opuscule, et il a raconté sa découverte en un récit auquel j'ajouterai moi-même quelques détails.

***

Je dirai tout de suite, et c'est là le piquant de la chose, que P. A. G., c'est Pierre-André Gargaz, forçat à Toulon sous le numéro 1336.

Il y a en effet, dans les papiers de Franklin, une lettre de ce forçat, datée de Toulon le 14 février 1779, où il lui annonçait l'envoi de deux manuscrits, qu'il lui demandait de « faire imprimer, annoncer et répandre dans le public », et qui, disait-il, feraient un très bon effet « pour établir une paix perpétuelle entre les États-Unis de l'Amérique, les Anglais et les Français, et même entre tous les souverains de l'Europe et leurs voisins ».

Franklin écrivit au dos de la lettre : *Project of universal Peace by a gallery-slave* (projet de paix universelle par un galérien). Il répondit sans doute. Car voici une seconde lettre du galérien, celle-là sans date, et qu'il signe : « Gargaz, surnommé Francèz », où il n'est plus question de deux ouvrages, mais d'un seul, au sujet duquel Gargaz dit : « Votre Excellence le jugea digne d'être imprimé. Monseigneur le comte de Vergennes a été du même avis. » Il semble résulter de cela que Franklin avait montré le manuscrit à Vergennes, qui l'avait trouvé intéressant, et qu'il avait fait part de cette bonne disposition de Vergennes au forçat. Le forçat ajoutait : « J'espère qu'on m'accordera la permission de le mettre sous presse au premier jour. Je vous demande la grâce, Monseigneur, de vouloir bien en accepter la dédicace. »

Franklin n'était pas le premier personnage illustre à qui Gargaz s'adressait. M. Eddy ne sera pas fâché de savoir que ce forçat philanthrope, le 24 juillet 1776, sur la galère *Duchesse*, à Toulon, avait écrit « à monsieur de Voltaire, à Ferney », ce court billet : « Monsieur, je vous prie de m'écrire votre façon de penser sur mon Projet de Paix perpétuelle, ci-joint. Pierre-André Gargaz. » Dans un opuscule qu'il publia en l'an V, il assure que Voltaire lui répondit par les vers suivants, où je corrige seulement une grosse faute d'impression, qui défigure le premier vers :

Ferney, 22 septembre 1776.

A Pierre-André Gargaz, sur la galère Duchesse, *à Toulon.*

Je hais tous conquérants, depuis le grand Cyrus
Jusqu'à ce roi brigand appelé Romulus.
On a beau les vanter, leur conduite est blâmable;
Je les abhorre tous, et je les donne au diable.

Finalement je fais de grands souhaits
Que leur métier affreux ne s'exerce jamais,
Et qu'enfin l'équité nous amène à grands pas
La bellissime paix de Pierre-André Gargaz.

VOLTAIRE

Si ces vers sont vraiment de Voltaire, ils n'ajoutent rien à sa gloire. Mais je n'ai pas l'impression que Gargaz les ait inventés, en 1797, quand il les publia. Dans la correspondance du grand homme, il y a beaucoup de vers d'un tour aussi facile, aussi prosaïque, Il voulut faire plaisir à ce forçat sympathique et étonnant : il laissa courir sa plume ou il dicta sans trop s'appliquer. Le dernier vers est assez dans la manière de son badinage courant.

***

Mais revenons à Franklin.

Trois années s'étaient écoulées, et sans doute qu'il ne pensait lui-même plus guère à Gargaz, quand il reçut, dans l'été de 1782, la visite de cet homme, qui avait achevé son temps de bagne.

Franklin a raconté deux fois cette surprenante visite.

Le 10 juillet 1782, il écrivit à son ami Hartley : « Il y a, me semble-t-il, un point que l'on a trop peu considéré dans les traités : c'est le moyen de les rendre durables. Un honnête paysan des montagnes de Provence m'a apporté, l'autre jour, un manuscrit qu'il a écrit sur ce sujet, et pour lequel il ne pouvait obtenir un permis d'imprimer. Cela m'a paru plein de bon sens, et c'est pourquoi je lui ai fait imprimer quelques exemplaires pour les distribuer où bon lui semblera. Je vous en envoie un, ci-inclus. Cet homme n'attend aucun profit de sa brochure ni de son projet. Il ne demande rien, n'attend rien, et ne désire même pas être connu. Il a acquis, à ce qu'il me dit, une fortune de près de cent cinquante couronnes par an (environ dix-huit livres sterling), dont il se contente. Cela ne permettrait pas, vous l'imaginez, la dépense d'un voyage en poste à Paris. Par conséquent, il est venu à pied, tant son zèle pour la paix est grand, ainsi que son espoir de la favoriser et de l'obtenir en communiquant ses idées

aux grands hommes d'ici. Son apparence rustique et pauvre l'a empêché d'avoir accès auprès d'eux ou de mériter leur attention. J'ai beaucoup de considération pour le caractère de ce véritable philosophe. »

Il résulte de cette lettre que ce Jean Valjean avant la lettre voulut rester anonyme ou méconnaissable, afin que son passé de forçat ne fît pas tort à ses idées, et c'est sans doute pour cela que Franklin, dans sa lettre, ne fait pas allusion à ce passé.

Le second récit que Franklin fit de cette visite, ce fut de vive voix, en septembre 1783, à un jeune Anglais, John Baynes, qui l'a relaté dans son journal : « Dans le courant de l'année dernière, lui dit Franklin, un homme très chétivement vêtu — son vêtement entier ne valait pas plus de cinq shillings — se présenta et exprima le désir de me voir. Je l'ai reçu, et, comme je lui demandais ce qui l'amenait, il me dit qu'il était venu à pied, de l'une des provinces de France les plus éloignées, dans le but de me voir et de me montrer un projet de paix universelle et perpétuelle qu'il a conçu. Je pris ce projet, le lus et trouvai qu'il avait beaucoup de bon sens. Je souhaitai qu'il l'imprimât. Il me dit qu'il n'avait pas d'argent, ce qui fit que je l'imprimai pour lui. Il prit autant d'exemplaires qu'il voulut et en distribua plusieurs, mais on n'y prêta aucune attention quelconque. »

Ce petit livre du forçat, que Franklin imprima et qu'on vient de réimprimer en Amérique, méritait cependant et mérite encore, aujourd'hui, ne fût-ce qu'à titre d'*anticipation*, quelques instants d'attention.

Car c'est déjà une Société des nations dont Gargaz proposait à Louis XVI de prendre l'initiative, en invoquant le nom d'Henri IV.

Il demande qu'il soit établi « dans la ville de Lyon, ou dans tel autre endroit qu'on jugera le plus convenable, un Congrès perpétuel, composé d'un médiateur de chaque souverain d'Europe et de tous leurs voisins à qui il plaira d'entrer dans l'union universelle ». Dès qu'ils seront réunis au nombre de dix, à l'endroit désigné, ces médiateurs, « pourvu qu'il y en ait au moins cinq des souverains héréditaires, ils y délibéreront, à la pluralité des voix, sur tous les différends de

leurs maîtres ». En cas de partage des voix, la voix du président sera prépondérante, et ce président sera toujours le médiateur du souverain le plus âgé. Ce Congrès, dit Gargaz, « tempérera infailliblement, par ses délibérations justes et impartiales, tous les Conseils des Cours, qui sont la plupart trop attachés à des intérêts et honneurs imaginaires de leurs patries au préjudice des étrangères ».

On renoncera aux conquêtes : « Chaque souverain se contentera des pays dont il se trouvera en possession lors de la première délibération du Congrès, sauf ceux qui se trouveront être le sujet de quelque contestation, lesquels, par ladite première délibération, seront adjugés et unis aux souverainetés que les médiateurs jugeront à propos. Il ne pourra y avoir de nouveaux agrandissements de territoire, « même à titre d'apanage, ni de dot ni de douaire ». Pourquoi? Parce que « cela a occasionné et occasionnerait encore une infinité de guerres ».

Si un souverain, membre de l'union, veut faire des conquêtes quand même, s'il porte ses armes dans un pays étranger, avant d'en avoir obtenu la permission du Congrès, le Congrès élira un autre souverain à sa place, sans avoir aucun égard pour les parents dudit souverain remplacé. De même, si un souverain meurt sans héritier présomptif, c'est le Congrès qui élira son successeur.

Chaque souverain conservera ses forces militaires, ainsi que ses forteresses, pourvu que celles-ci « soient à deux mille cinq cents pas géographiques des confins ». Mais il aura le même nombre d'officiers en temps de paix qu'en temps de guerre, afin que les officiers n'aient pas d'intérêt à prolonger la guerre pour ne pas être réformés. La Noblesse pourra se livrer, sans déroger, à plusieurs arts et métiers, ainsi qu'au commerce, ce qui lui donnera intérêt à protéger la paix.

Puis, dans des réponses aux objections des partisans de la guerre, qui parlent de gloire, Gargaz montre que la vraie gloire d'un souverain est dans les grands travaux d'utilité publique. Entre autres travaux, ce forçat, qui a sans doute lu l'abbé Raynal, signale le percement de l'isthme de Panama et de l'isthme de Suez.

A l'objection tirée du fait qu'il y a toujours eu des guerres,

d'où on conclut qu'il y en aura toujours, Gargaz répond judicieusement que jadis les souverains d'Allemagne terminaient presque tous leurs différends par la voie de la guerre, et qu'on voit cependant qu'ils ont renoncé à cet usage, ainsi que les seigneurs de France ou de Pologne, en convenant « de terminer tous leurs différends d'une manière amicale et humaine, par les jugements de divers congrès, tels que sont les Diètes en Allemagne et en Pologne, et les Parlements et Conseils supérieurs en France ». Pourquoi cette paix, qui s'est établie dans l'intérieur des divers pays, ne s'établirait-elle pas entre les pays eux-mêmes, par la bienfaisance « des souverains »?

Tel est, dans ses grandes lignes, ce projet de Société des nations inventé et rédigé par le forçat Gargaz, au bagne de Toulon, à la fin du règne de Louis XV ou au commencement du règne de Louis XVI.

***

En effet, Gargaz fut au bagne sous ces deux règnes : il avait été condamné à vingt ans de galères le 11 mars 1761, et il eut son congé le 11 mars 1781.

On est curieux de savoir qui était ce forçat et pourquoi il fut condamné.

Il nous apprend lui-même, dans une de ses lettres à Franklin, qu'il était du lieu de Thèze, en Dauphiné (aujourd'hui département des Basses-Alpes, arrondissement de Sisteron), et « régent d'école audit lieu ». Il dit aussi qu'il fut condamné pour assassinat, et il proteste de son innocence. Il est bien vrai, comme l'indique un document authentique aux Archives nationales, qu'il fut condamné au fouet, à la marque et à vingt ans de galère. Mais qu'avait-il fait?

Un obligeant érudit d'Aix a bien voulu consulter pour moi, à ce sujet, les archives du parlement de Provence. Au registre des arrêts criminels pour l'année 1761, il y a bien la condamnation, à la date du 11 mars. On y voit que Gargaz était « fils à feu Jean, marchand, de Thèze ». La victime était Jean Parat, de Luzes (?) en Dauphiné. Les complices étaient Anne Girard, veuve de Parrat, originaire de Laps en Dauphiné et habitant Sisteron; Jean Nevière, huissier audiencier en

la sénéchaussée de cette ville. Il faut noter que cet arrêt fut rendu sur appel d'une sentence du lieutenant criminel de Sisteron, en date du 2 mars 1759.

C'est tout ce que nous savons, et c'est peu de chose. Cependant le fait que la veuve de la victime fut poursuivie comme complice ne semble-t-il pas indiquer un crime passionnel? S'il en est ainsi, il est moins surprenant que ce forçat ait pu avoir, au bagne, une activité cérébrale et des idées élevées, l'imagination d'un philanthrope.

On voudrait pourtant en savoir davantage. Où est la procédure? Il est infiniment probable que, quand il en fut appelé au Parlement, la procédure fut envoyée de Sisteron à Aix. Elle n'est pas ou n'est plus aux archives du greffe de ce parlement. Ce n'est pas étonnant : en 1842, on pilonna mille kilos de procédure, sous prétexte que c'étaient des affaires terminées! Est-il resté quelque chose aux Archives départementales des Basses-Alpes? Je n'ai pas eu occasion d'y faire faire des recherches.

Quoi qu'il en soit, voilà Gargaz au bagne, à Toulon. On sait ce qu'était le bagne sous l'ancien régime : un enfer. Il est déjà surprenant que Gargaz ait pu subir son supplice pendant vingt ans sans y succomber. Il est plus surprenant qu'il ait pu y écrire un livre, des livres. On a vu qu'il envoya à Franklin, non pas un, mais deux manuscrits[1]. S'il eut le moyen et le loisir d'écrire ainsi au bagne, c'est évidemment qu'il sut gagner la sympathie de ses gardiens et en particulier du commandant de la frégate la *Duchesse*, qui était peut-être un gentilhomme lettré et sensible. L'enfer s'adoucit pour lui. On l'employa, j'imagine, comme secrétaire ou comme comptable, ce régent d'école galérien. Il est bien possible que le commandant de la frégate (ou quelque officier) ait été le confident de son plan de Société des nations. Ses lettres à Voltaire, à Franklin, parvinrent à leur adresse : preuve évidente qu'il obtenait de ses maîtres des facilités, des faveurs.

Peut-être les avait-il convaincus de son innocence.

1. Son *Conciliateur* ne parut qu'après sa sortie du bagne. Mais il avait aussi l'idée de réformer l'orthographe et, étant au bagne, il publia à Marseille son plan à ce sujet, en 1773, sous ce titre : *Alfabet consiliateur de l'ortographe avec la prononsiasion fransèze, pour donner des principes invariables e trèz fasilez.*

Sorti du bagne, il n'eut que deux soucis : se faire imprimer et obtenir des lettres de réhabilitation.

Certes, il est réhabilité à nos yeux par cette ardeur civique, qui le poussa à faire ce long voyage à pied, rien que pour obtenir un moyen de répandre son plan de paix, et par l'estime mêlée d'admiration que Franklin, bon connaisseur d'hommes, lui témoigna. Mais le pauvre diable aurait voulu sa réhabilitation immédiate et légale.

On a de lui une très belle lettre, sans date, à Franklin (fin de 1781 ou commencement de 1782), où il le supplie de lui obtenir cette faveur. Noté d'infamie, « il ne peut trouver de l'emploi que dans son pays natal, où sa probité est parfaitement connue, et où il n'y a pas de quoi gagner assez pour vivre ». Des certificats de bonne vie et mœurs, qu'il joint à sa lettre, et dont l'un émane de la direction de son école, prouveront à Franklin que ses compatriotes le tiennent pour honnête homme, malgré sa condamnation, et inclineront peut-être Franklin lui-même à croire à son innocence. Loin de maudire ses juges, il avoue ingénument et finement qu'ils « n'eurent aucun tort de le condamner, quoique innocent, parce qu'ils ne pouvaient pas connaître la fausseté de quelques dépositions sur lesquelles ils furent obligés de le juger, et parce qu'appuyant trop sur son innocence, et ne connaissant pas alors le respect que tout accusé doit à ses juges, il leur écrivait trop souvent et même trop sèchement, de lui rendre la justice qui lui était due, sans leur faire aucune supplication, ni leur produire aucun certificat de la bonne vie et mœurs, ni donner aucun mot de défense par écrit ».

Ainsi l'infortuné aurait été condamné parce qu'il se sentait trop sûr de son innocence!

Il revint à la charge, toujours de Thèze, le 2 mars 1783, à propos des préliminaires qui venaient d'être signés à Londres et à Versailles et où il voyait une occasion pour réaliser son projet de paix perpétuelle. Il pria Franklin de demander sa réhabilitation au comte de Vergennes. Et, à ce propos, il nous apprend qu'il avait été présenté à ce ministre l'année précédente, sans doute par Franklin lui-même, et qu'il lui avait remis un exemplaire de son livre.

Franklin fit-il la démarche? C'est probable, mais il ne réussit pas.

Dans un registre criminel, conservé aux Archives nationales, sous la cote V[1] 655, on lit, à la date du 19 août 1782, que Gargaz a demandé sa réhabilitation, et en marge : *Néant*, c'est-à-dire qu'on refusait.

Gargaz revint-il à Paris pour faire des démarches orales? On le dirait. Car il y a, dans les papiers de Franklin, une sorte de lettre recommandation circulaire, en brouillon, adressée « à toute personne qui la présente lira », où la requête de Gargaz est recommandée dans des termes honorables : « Il me fait l'effet, dit Franklin, d'un homme honnête, sensé et digne d'un meilleur sort. » Ces démarches personnelles de Gargaz, si elles eurent lieu vraiment, furent vaines. Il y a, au même registre, aux dates du 16 janvier et du 29 mai 1783, deux autres mentions de la requête de l'ex-forçat. A la première il est répondu : *Cela ne se peut*, et à la seconde : *Néant*. Autre requête de Gargaz, le 15 mai 1787, avec la mention R. A. F. (rien à faire). Même année 1787, à la date du 25 juillet, mémoire du même Gargaz, qui réclame la somme de 89 livres qui lui a été prise par les cavaliers de la maréchaussée de Carpentras : R. A. F. Puis, plus rien.

***

Que devint Gargaz par la suite, quand Franklin eut quitté la France?

On sait peu de choses.

En 1785 et en 1786, il est à Salon, où il demeure chez une dame Dastre. C'est de là qu'il écrit, le 15 décembre 1785 et le 14 janvier 1786, deux lettres à Jefferson, l'ambassadeur des États-Unis à Paris, pour lui recommander son projet de paix perpétuelle. Mais Jefferson ne semble pas y avoir pris garde.

Puis je perds la trace de Gargaz.

Je le retrouve sous le Directoire, à Toulon, sans savoir au juste ce qu'il y faisait. Mais il continuait à s'occuper de la Société des nations. Il reprit son projet, l'adapta aux circonstances, le publia, dans cette même ville de Toulon, sous

ce titre : *Contrat social, surnommé Union franc-maçonne entre tous les bons citoyens de la République française et entre la même République et toutes les nations de la terre ou Projet de décret.* Il en donna, la même année, an V, une seconde édition, où il publia sa correspondance avec Voltaire.

Sa Société des nations, il l'appelle donc, maintenant, Union franc-maçonne. Il veut établir « un Congrès supérieur et perpétuel, sous la dénomination Union franc-maçonne, composée de cinq arbitres de chaque nation qui voudra se joindre à l'Union, chargée de terminer à l'amiable tous les différends entre les nations unies et entre celles-ci et les non-unies, et, de plus, chargée de faire tenir toutes les nations unies sur une défensive perpétuelle et à toute outrance contre toutes sortes de malfaiteurs, du pays et de l'étranger ».

Le siège de cette Union ne sera plus à Lyon, comme dans le premier projet, mais à Toulon. Les représentants des gouvernements à l'Union ne s'appelleront plus médiateurs, mais arbitres et francs-maçons. Le gouvernement français en nommera cinq, âgés de plus de quarante ans. En même temps, il invitera « toutes les principales nations qu'il connaît à y en envoyer aussi cinq chacune, nplus ni moins, afin d'établir une parfaite égalité à l'Union franc-maçonne entre toutes les nations unies, et entre celles-ci et les non unies, et pour entre toutes y établir à perpétuité un Congrès supérieur, sous la dénomination d'Union franc-maçonne ».

Les nations qui se refuseraient à l'arbitrage seront mises en état d'interdit dans la personne de leurs négociants et de leurs employés. L'Union « ordonnera de n'avoir jamais aucune communication avec personne de ces deux classes de citoyens, et de ne leur permettre jamais, individuellement ni collectivement, d'entrer dans aucune terre de la République, pas même d'en approcher à la portée du canon, ni par terre ni par mer, qu'après qu'elles auront consenti aux arbitrages des Francs-Maçons ».

Les nations réfractaires à l'arbitrage pourront être contraintes par la force, mais non envahies : elles seront surtout soumises à une sorte d'étroit blocus moral : « Ladite Union franc-maçonne ordonnera à toutes les nations unies de n'aller cependant jamais attaquer ni molester, sous peine de vie,

aucunes des nations refusantes à l'arbitrage, dans aucune de leurs propriétés, ni sur terre ni sur mer, qu'avec des canons placés sur les frontières de terre et sur les côtes de mer, et de ne leur jamais rien donner ni demander, pas même aucun secours dans aucun malheur de famine, ni de naufrage, ni d'incendies, tout comme si elles n'existaient pas au monde. »

On le voit : Gargaz avait singulièrement perfectionné son projet par l'expérience de la Révolution française. Ce projet est même en avance, pour plus d'un point, sur l'actuelle Société des nations.

***

Comment se fait-il que Gargaz fût revenu dans cette ville de Toulon, qui l'avait vu forçat, et où il rédigea, publia son second projet? Y exerçait-il des fonctions publiques? Y avait-il fait partie, sous la Terreur ou avant, du club local des Jacobins? Y avait-il été membre du Comité révolutionnaire? Peut-être qu'un érudit toulonnais pourra nous le dire. En attendant, il m'a paru qu'elle n'était pas sans intérêt, l'étrange figure de ce condamné pour assassinat, qui, sur la galère du roi, ne songea qu'à des réformes d'intérêt général : d'abord la réforme de l'orthographe, puis, et surtout, l'établissement d'une paix perpétuelle par une Union de nations, analogue à la Société des nations que l'on voit aujourd'hui. Un galérien réformateur de l'humanité! cette singularité ne déplut pas à Franklin, et j'imagine qu'elle n'aurait pas déplu, s'il l'avait connue, à l'auteur des *Misérables*.

A. AULARD

ANDRÉ EN AMÉRIQUE

I

Au cours de l'hiver 1922-23, ce fut la mode, à Washington, de s'occuper de politique, de politique générale et plus particulièrement du Sénat américain. Alors que l'univers avait les yeux fixés sur cette grave Assemblée, les « reservationnists », les partisans de Lodge, les Wilsoniens entêtés et les intransigeants disciples de Monroë luttaient et combattaient autour du Sénat et se harcelaient même dans son enceinte. Les maîtresses de maison les plus résolues étaient parties à la chasse, sur un terrain qui ne leur était pas habituel; les sénateurs les moins en vue, et leurs épouses quelque peu indignées, recevaient des avalanches d'invitations de personnes dont le nom leur était à peine connu. Des politiciens, qui avaient peut-être passé une dizaines d'années à Washington, étroitement enfermés dans leur propre petit cercle, étaient attaqués et poursuivis comme des personnages royaux en visite officielle. Jeunes ou vieilles femmes, débutantes ayant dansé jusqu'à six heures du matin, assiégeaient journellement le Sénat et se tassaient comme des sardines dans les galeries; elles y demeuraient jusqu'aux heures les plus avancées, résignées à subir de fastidieux débats sans rapport avec ce qui les intéressait, à s'empoisonner au contact d'un air vicié, de crainte de manquer le « moment historique ».

Dès les premiers mois de 1923, après une période de calme relatif, le Sénat capta de nouveau l'attention générale, car la

question de l'intervention américaine dans les affaires européennes fut une fois de plus à l'ordre du jour. Les troupes américaines qui occupaient Coblence avaient été rappelées. Un mouvement renouvelé de l'ancien, poussant les États-Unis à se libérer complètement de toute participation aux règlements des problèmes européens, devenait chaque jour plus fort. Le sénateur Bob Miller, un des irréconciliables de la première heure, avait fait une étonnante volte-face et réclamé une conférence internationale dont les États-Unis devraient bien entendu, prendre la direction. Le Président et ses conseillers, bien qu'évidemment ennuyés par l'apparente indépendance d'action du Sénat, n'avaient aucun autre plan à lui opposer et semblaient incapables d'en échafauder un.

La salle du Sénat, sobre et harmonieuse, semblable à la salle de travail d'une de nos bibliothèques métropolitaines, était bondée cet après-midi-là. Dans l'hémicycle, des groupes s'agitaient. Les portes donnant accès aux salles réservées aux Sénateurs s'ouvraient et se fermaient fiévreusement. Quelques rares personnes élégantes étaient disséminées dans la masse compacte du public américain; des femmes en blouses ayant leur jaquette sur leurs genoux, se serraient sans façon contre de sincères et attentifs business-men; par-ci, par-là, on pouvait remarquer un matelot, un soldat ou un gentleman vieux jeu de la Nouvelle-Orléans, et, occasionnellement, un nègre endimanché, à la bonne face luisante, à l'œil effaré. Tout ce monde-là, mal assis, désorienté, venant des quatre coins des États-Unis, avait une semblable attitude de respect et d'admiration pour cette scène traditionnelle. Dans la tribune de la Presse, au-dessus de la grande horloge, des reporters débraillés, à la mine défaite, s'étalaient comme des jouets cassés sur d'inconfortables sièges de bois. La large tribune du centre, réservée au corps diplomatique, était comme à l'ordinaire vide.

Mary Moore avait pris place au premier rang de la tribune réservée aux familles des sénateurs et à leurs invités, son petit sac à main sur les genoux. Le grand débat sur le projet du sénateur Bob Miller avait occupé l'Assemblée l'après-midi entier. Assise près du passage, à l'extrémité de la rangée de sièges, trois chaises vacantes à sa droite, elle reposait son

menton dans la paume de sa fine main dégantée, dans l'attitude d'une profonde attention, quoique ses pensées fussent ailleurs. Ses yeux aux lourdes paupières, étranges et noirs, tranchaient dans le pâle ovale de sa figure, sous une ravissante toque couleur bois de rose. Elle se remuait nerveusement sur son siège et à chacun de ses mouvements son parfum frais de rose-thé coupait l'air irrespirable. Un moment distraite, elle se pencha en avant et posa ses bras croisés sur la rampe de bois; presque aussitôt un huissier surgit près d'elle, lui tapa sans cérémonie sur l'épaule et lui dit : « Otez vos coudes, c'est défendu. »

Mary tressaillit et son sac à main glissa par terre; tandis qu'elle le cherchait à tâtons, dans l'étroit espace, baissant la tête pour cacher sa contrariété, un jeune homme, repéré immédiatement par vingt paires d'yeux braqués sur lui comme étant un étranger de distinction, descendait lentement la galerie, regardant à droite et à gauche, cherchant évidemment quelqu'un. Parvenu à la fin du passage, il s'arrêta hésitant près de Mary Moore, qui était tout à fait inconsciente de sa présence. Il s'inclina et lui dit : « Pardon, puis-je passer? »

Au son de sa voix, avec son léger accent étranger, elle releva vivement la tête et son regard sombre croisa le sien. Elle se leva immédiatement pour lui faire place. Il y eut un instant inévitable de contact entre les deux jeunes gens, pendant lequel le jeune homme saisit une bouffée de son parfum frais de fleurs printanières, puis il s'assit en souriant.

Après un moment d'attente et de gêne non sans charme, Mary Moore se tourna vers le jeune homme, rencontra son regard, lui sourit et entama la conversation :

— Je sais parfaitement bien qui vous êtes : le comte André de Servaise, n'est-ce pas? et vous attendez mistress Malcolm et Pansy Paine?

Il acquiesca d'un signe de tête, en souriant.

— J'ai gardé ces trois sièges pour vous, — continua-t-elle.

Il murmura quelque chose d'évidemment charmant et inintelligible.

— Venez-vous d'arriver de France? — reprit Mary après un court silence.

— Oui, il y a deux semaines.

— Vous êtes le nouveau secrétaire de l'Ambassade française, — ajouta-t-elle de sa voix lente et calme. — Je sais. Washington est, voyez-vous, un si petit village que les nouvelles s'y répandent très vite.

— Je pense savoir aussi qui vous êtes, — repartit le jeune homme en la fixant un moment de ses yeux bleus pétillants de vie.

Avant que Mary ait pu répondre, ils furent interrompus par l'arrivée de deux jeunes femmes très élégantes. La plus âgée, Judith Malcolm, posa sa main assez rudement sur l'épaule de Mary et s'exclama d'une singulière voix de gorge, qui lui était naturelle :

— Hellow! Hellow! nous sommes très en retard; mais je vois que les présentations ne sont plus nécessaires. Oh non! Mary, reste donc où tu es, — continua-t-elle, car celle-ci faisait mine de lui faire place. — Je vais me mettre entre toi et monsieur de Servaise, j'ai à te parler. — Et s'adressant à sa compagne, qui, à l'écart, observait nonchalamment la scène, elle reprit : — Toi, Pansy, passe de l'autre côté.

Une toute jeune fille aux yeux faits, à la figure blanchie de poudre liquide, sa jolie bouche outrageusement soulignée de carmin, se fraya un passage devant André et se plaça à sa droite. Il sembla au jeune homme qu'elle le frôlait un peu plus que cela n'était explicable par l'étroitesse du passage, et souriant en lui-même, il se dit : « Eh, tout de même! on dirait qu'on ne s'embête pas tant que cela à Washington, malgré ce qu'on prétend! »

Amusé, il laissa courir son œil de connaisseur sur la personne de sa voisine; elle, parfaitement consciente de son inspection et comme si elle ne voulait pas l'interrompre, sembla s'absorber dans l'examen de la salle.

Tandis qu'il se penchait vers Pansy pour entamer la conversation, il sentit l'étreinte crispée et autoritaire de Judith Malcolm sur son bras.

— Monsieur de Servaise, regardez, voilà le sénateur Bob Miller, le fameux Bob Miller. On parle beaucoup de lui en Europe, n'est-ce pas?

Instantanément attentif, André chercha des yeux dans l'hémicycle parmi les groupes formés d'individus de types

aussi variés que les poissons de la mer et qui pour lui, cependant, étaient tous marqués d'un je ne sais quoi américain.

Alors impatient et cherchant toujours, il remarqua :

— Mais non! J'aurais cru pourtant le reconnaître d'après ses photographies.

Judith Malcolm l'interrompit et désignant un groupe de son doigt taché de nicotine :

— Regardez là, debout, près de la porte, ce grand bel homme, aux cheveux en désordre. Il vient juste d'entrer. N'est-il pas beau?

André marqua une courte pause avant de répondre, haussa légèrement les épaules et répliqua :

— Oui, il se peut bien... Quel État représente-t-il?

— Le Wyoming.

Pansy se pencha soudain en avant sur la rampe interdite et s'exclama :

— J'adore son grand nez busqué. Pourquoi est-il toujours si mal habillé? Regardez donc ses chaussures et son idiote petite cravate noire tout de travers! Oh! j'adore ça! A trois reprises différentes, Mary Moore m'a présenté à lui, mais il ne s'est jamais souvenu de moi. J'espère qu'il ne va pas parler trop longtemps, je me suis couchée à 5 heures ce matin.

Judith Malcolm fixa un moment de ses traîtres yeux André, qui répliquait par une banale politesse à la réflexion de la jeune fille, et élevant la voix, elle s'adressa à Mary qui, depuis quelques minutes, observait un profond silence :

— Dis-moi, Mary, pourquoi ne *l'*habilles-tu pas mieux? Tu le pourrais, si tu voulais. Peut-être préfères-tu lui conserver son air d'homme de l'Ouest? *Souvenirs d'enfance,* hein?

André qui, par instinct autant que par habitude, était sensible à la moindre nuance dans l'atmosphère, sentit quelque chose d'électrique dans le silence qui tomba entre les deux femmes. Il tendit l'oreille dans l'espoir d'une réplique de Mary qui ne vint pas, et se penchant en avant de son siège, il les observa l'une et l'autre. La belle tête hardie de Judith était légèrement tournée vers son amie; il put voir que Mary considérait attentivement sa compagne : il fut surpris par la soudaine altération de ses traits : une curieuse expression de haine pinçait ses narines, tandis qu'un éclair d'or tremblait à tra-

vers ses yeux noirs; puis, crispant dédaigneusement les lèvres, elle détourna lentement la tête.

« Décidément les femmes sont les mêmes partout », pensa-t-il en se renversant en arrière, amusé par cet incident.

La journée s'avançait, il était un peu plus de 5 heures, et lorsque le sénateur Miller eut achevé de parler, le Sénat s'ajourna jusqu'au lendemain.

Mary Moore fut une des premières à se lever; elle ne s'arrêta pas à dire au revoir, excepté par un petit salut ou un signe de la main. Elle parut à André, à l'instant où elle se leva, très grande, plus grande et mieux développée qu'il ne l'avait pensé d'après sa petite tête de camée. Il l'observait par-dessus son épaule, comme elle se faufilait habilement à travers la foule jusqu'à ce qu'il la perdit de vue.

Une fois dehors, arrivée dans les corridors, Mary évita la double rangée d'ascenseurs, tourna immédiatement à droite et descendit l'escalier de marbre qui conduisait aux salons réservés aux sénateurs. Elle tira de son petit sac une carte de visite, un crayon et s'appuyant sur l'un des bureaux voisins de la porte y inscrivit ces quelques mots : « Puis-je vous ramener à la maison? » — puis tendit la carte à l'un des huissiers de service qui, évidemment, la connaissait, en lui recommandant de la remettre tout de suite au sénateur Miller; l'huissier disparut avec son message.

Mary allait et venait nerveusement à travers la grande salle. Tandis qu'elle était absorbée dans ses pensées, la massive personne de Bob Miller s'encadra dans la porte communiquant directement avec la salle des débats. Quoiqu'il dominât de plus d'une tête la plupart des hommes qui l'environnaient, il avança à petits pas prudents. Ses cheveux gris étaient en désordre, il avait chaud et semblait fatigué, et de ses yeux myopes il essayait de percer la foule. Trois ou quatre individus étaient cousus à ses trousses, mais il s'en débarrassa rapidement en apercevant Mary et alla tout droit à sa rencontre.

— Eh bien! Mary? — lui dit-il en s'arrêtant devant elle, lourd et imposant, en lui souriant.

— Voulez-vous rentrer avec moi?

Comme il était sur le point de lui répondre, son pénétrant regard de myope se fixa derrière Mary qui tourna brusque-

ment la tête et aperçut Judith Malcolm, suivie de Pansy Paine et André de Servaise.

— C'était fameux votre discours, Sénateur. Je suis fière de vous connaître, — dit Judith en lui tendant sa courte main avec un air de cordiale bonhomie. — Vous vous souvenez certainement de miss Pansy Paine? — continua-t-elle. — Elle dit que ce sera la quatrième fois qu'elle vous est présentée.

Judith pausa un instant, se ramassa sur elle-même, et avec une petite note de cérémonie, car elle savait fort bien s'adapter aux circonstances et se donner un air de parfaite éducation, elle reprit :

— Puis-je vous présenter le comte André de Servaise, le nouveau secrétaire de l'Ambassade de France?

André s'inclina, cependant que Pansy passait vivement entre Judith et Mary; elle se plaça tout à côté de Miller, et levant vers lui sa figure restée enfantine sous le maquillage, elle s'exclama :

— J'espère bien que vous vous souvenez de moi! Voilà la quatrième fois que je fais le gigolo dans les coulisses.

Le Sénateur, toujours prudent, et ne trouvant pas à vrai dire le mot juste, darda un regard pénétrant et désillusionné sur Pansy, tout en souriant.

Mary, pendant ce temps, s'était esquivée pour dire un mot à un ami et regardant par-dessus son épaule, voyant qu'on ne l'observait pas, fila à travers les groupes et s'en alla.

— Ne voulez-vous pas venir à la maison, Sénateur, prendre le thé? — reprit Judith ayant d'un coup d'œil rapide saisi le départ de son amie.

— Ai-je l'air d'un homme qui prend le thé? — riposta-t-il soudain sur le qui-vive. — Je suis désolé, il faut que je retourne à mon bureau, j'ai beaucoup de besogne à finir aujourd'hui.

Judith Malcolm protesta pour la forme, car Bob Miller avait répondu d'une façon qui ne permettait pas de réplique; elle en éprouva cependant un certain dépit, mais reprit sans la moindre apparence de contrariété :

— J'en suis fâchée; n'oubliez pas que vous dînez chez moi demain, vous me l'avez formellement promis cette fois, nous vous attendrons tous et vous ne voudriez pas me faire encore une fois faux bond?

Le Sénateur hésita un instant, puis inclinant sa massive stature avec un peu de gaucherie, répondit :

— Comme vous savez, je ne sors presque jamais; mais dans cette circonstance, j'aurai grand plaisir à faire une exception.

II

Tous les invités de Mrs Malcolm étaient présents lorsque Bob Miller fit son entrée dans le salon de son hôtesse avec vingt-cinq minutes de retard. Quoique son habit ne fût pas de la coupe la plus élégante, il s'ajustait parfaitement à ses larges épaules; sa cravate était nouée d'une main malhabile. Il eut un instant d'hésitation, s'arrêta, bloquant presque la porte de sa haute taille, cherchant des yeux la maîtresse de maison.

Certes, c'était un triomphe pour Judith d'avoir décidé « l'homme du jour » à venir chez elle. Dès qu'elle l'aperçut, elle se précipita à sa rencontre, son regard magnétique et faux brillant d'excitation, son sourire crispé découvrant ses dents.

— Connaissez-vous tous mes invités, sénateur? — demanda-t-elle en tournant sur elle-même, — ou seulement quelques-uns d'entre eux?

Miller eut un vague sourire, et ne sachant évidemment que faire de ses mains, il se mit à jouer avec la chevalière qu'il portait à l'un de ses doigts massifs.

— Vous verrez que j'ai réuni une société tout à fait digne de vous, — continua-t-elle en martelant ses mots de sa voix de gorge, légèrement affectée mais nullement déplaisante. — Voici le docteur Small, vous connaissez certainement, notre célèbre psychiâtre, et lord Dunhaven attaché à l'ambassade d'Angleterre. Master Tom Hardenbeck, notre « as des as! » — Un très beau garçon, à l'expression dure de médaille antique, s'avança pendant qu'elle riait nerveusement, perdant peu à peu contrôle d'elle-même comme un jeune cheval prêt à s'emballer. — Même si vous dédaignez les suppléments illustrés des journaux du dimanche, vous avez sûre-

ment entendu parler de lui... Oh! le comte André de Sertaise ou Serquaise — j estropie toujours votre nom — de l'ambassade de France. Mais j'oublie, vous avez des relations communes : Mary Moore. Ah! à ce propos, je dois l'excuser, elle vient de téléphoner qu'elle ne pouvait pas venir. Elle n'est vraiment pas bien notre Diane chasseresse. Toujours son entérite. Pauvre fille!

Et ayant lancé cette méchanceté, elle tourna sur ses talons avec une rapidité serpentine et laissa les deux hommes, avant que ni l'un ni l'autre n'aient eu le temps d'esquisser un geste de protestation.

André, parfaitement à l'aise, releva légèrement les sourcils :

— Mistress Malcolm et miss Moore ne paraissent pas s'aimer beaucoup, — remarqua-t-il sur un ton de demi-confidence, interrogateur plutôt qu'affirmatif.

Le sénateur répondit tranquillement, de sa voix basse :

— Oh! les femmes... — accompagnant sa peu compromettante exclamation d'un geste vague.

Quelques invités commençaient à se diriger du côté de la salle à manger et André se souvint tout d'un coup que le nom de Constance Sturgis était écrit sur la petite carte qu'il tenait encore à la main. Constance était vaguement alliée à sa famille par le mariage d'une de ses tantes avec un de ses cousins, le comte Jacques de Servaise. Il l'avait rencontrée à Paris le printemps précédent et une ébauche de flirt, indulgemment observée par les deux familles, s'était dessinée entre eux. Il n'avait pas tout de suite aperçu la jeune fille et son court entretien avec Bob Miller l'avait attardé. Il se hâta de la rejoindre. Constance, restée seule dans un salon voisin, l'attendait, ses mains de garçon croisées, avec un rien de raideur dans le port de sa jolie tête. Sa toilette de crêpe Georgette blanc se distinguait parmi les toilettes à la dernière mode des femmes présentes, par de courtes manches, les seules qu'on aurait pu voir dans le salon.

« Elle peut manquer de chic, mais elle a de la race », songea-t-il en s'approchant.

— Je suis si heureux de vous retrouver, — dit-il en lui offrant le bras.

— Moi aussi, — répondit-elle spontanément. Et le rose délicat de ses joues passa aussitôt à l'écarlate.

A table, André se trouva à la gauche de Judith, ayant Constance près de lui. Il fut d'abord distrait, ayant l'impression très nette que pas un mot des premières banalités qu'il avait échangées avec la jeune fille n'avait été perdu par Judith, quoiqu'elle parût engagée dans une conversation animée avec le sénateur. Celui-ci était visiblement séduit par elle, à en juger par son expression d'intérêt et de naïf étonnement.

— Monsieur de Servaise... pardon... On essaie de vous donner du potage, — prononça à ce moment Constance avec son curieux petit accent non timbré de la Nouvelle-Angleterre.

André se tourna aussitôt vers elle en souriant :

— Vous ne m'aviez pas dit, ce matin, au téléphone, que vous dîneriez ici ce soir.

— Je n'en savais rien alors. Mistress Malcolm m'a invitée au dernier moment, me demandant comme un service de remplacer Mary Moore.

— Mais vous ne venez pas ici souvent?

Un léger embarras parut d'abord dans le regard de Constance qui se fondit presque aussitôt dans un franc sourire.

— Oh! non, pas souvent. Mistress Malcolm préfère la société des femmes mariées... ou de jeunes filles plus âgées que moi; Mary Moore par exemple.

— Vous n'aimez pas Miss Moore?

— Oh! Je n'ai rien contre elle... absolument rien... Seulement...

— Seulement?

— Nous ne pensons pas de la même manière pour beaucoup de choses, c'est tout.

— C'est vraiment tout?

André, observant la soudaine rougeur qui s'était répandue sur la douce physionomie de Constance et s'inclinant légèrement vers elle, reprit de sa voix la plus suggestive :

— Mais, dites-moi, pourquoi rougissez-vous?

— Je ne rougis pas.

— Oh!

— Je vous en prie, monsieur de Servaise... — Comme elle baissait et détournait la tête, il n'insista pas, amusé, même un peu ému.

Peu à peu on avait fait silence pour écouter Miller qui, poussé par Judith, avait momentanément oublié la gêne qui généralement lui fermait la bouche une soirée entière, lorsque par hasard il allait dans le monde. Il avait pris entre ses gros doigts le fragile bol de cristal placé près de son assiette et le contemplait distraitement. Il apprécia le moment de silence qui s'était fait autour de lui et remarquant alors la présence d'André, vis-à-vis de lui, il le fixa de ses yeux de myope, et semblant presque l'attaquer, il commença de sa belle voix d'orateur :

— On ne paraît pas comprendre en France, que nous autres, ici aux États-Unis, nous ne sommes pas mal informés de la situation en Europe, pas plus que nous n'y sommes indifférents. En partant à la fois d'un principe humanitaire et d'un principe économique, en nous plaçant en outre à un point de vue altruiste comme à notre propre égoïste point de vue, nous voudrions aider l'Europe; mais de grands obstacles semblent s'y opposer. Un de ceux-ci — je me permettrai de dire l'opinion que l'on a ici, — est que l'Europe refuse de s'aider elle-même. Sa politique militariste et impérialiste, depuis l'armistice, a diminué nos espoirs et détruit notre foi. L'Europe, aujourd'hui, dispose militairement parlant de plus de forces qu'avant la guerre; une telle politique est au dernier point brutale et folle. Il en résulte que les dettes publiques augmentent, que les impôts s'accroissent, la misère humaine s'étend; les gouvernements amoncellent ces fardeaux du fait des armements. Pendant que les peuples d'Europe prient pour la paix, ceux qui les gouvernent préparent la guerre.

» Mais indiquez aux Américains comment ils pourraient d'une façon effective, et de réussite certaine, aider l'Europe, de quelle manière ils pourraient assister les populations européennes — les masses de ses diverses contrées — et cette aide ne leur sera pas refusée.

» Je me hasarde à dire cependant que nous ne ferons pas de concessions quant au paiement des dettes contractées

vis-à-vis de nous, pour permettre l'entretien d'armées nombreuses. Nous ne donnerons pas notre appui à des projets d'expansion et nous ne renoncerons pas à notre liberté d'action politique, nous ne la compromettrons même pas pour cela. »

La mobile physionomie d'André reflétait pendant ce discours une intense attention, tandis que sur ses lèvres fines se dessinait un sourire. Bob Miller s'étant rassis, un murmure d'approbation courut autour de la table, coupé parci, par-là par de discrets applaudissements. Et le jeune homme, qui n'avait pas quitté des yeux le sénateur tout le temps qu'il avait parlé, leva la main et de sa voix basse, tranquille, en exagérant son accent étranger qui trahissait toujours son émotion, il répliqua :

— Je pense que vous vous trompez, — dit-il. — Il n'y a en France ni impérialisme ni esprit militariste. L'Europe nouvelle, telle que vous la concevez, n'a qu'un adversaire, l'Allemagne, qui ne veut pas tenir ses engagements et qui menace l'ordre de l'avenir. Quand nous disons, après trois années de patience et de concession, que nous voulons l'exécution des traités, ce n'est pas pour nous seuls que nous travaillons, c'est pour tous, et c'est pour cette paix future du monde qui nous est chère.

Bob Miller eut un large geste saccadé :

— L'Amérique d'abord, — répondit-il simplement.

Puis à la faveur de la conversation générale qui reprit sur cette réplique, André se tourna vers Constance et lui demanda :

— Vous viendrez à la fête de charité, tout à l'heure, au Wardman Park Inn, n'est-ce pas?

Et pendant qu'il posait distraitement la question, il aperçut le sénateur Miller qui, gêné devant son bol et la minuscule serviette qui reposait entre les deux assiettes, observait la manière de faire de Judith. Amusé par cette petite comédie, il parvint difficilement à réprimer un sourire, tout en se demandant quel singulier attrait cet homme pouvait exercer sur les femmes, et sur les plus fines d'après ce qu'il avait pu lui-même observer.

« C'est l'homme public et l'homme primitif, avec cela

d'un tempérament de tous les diables; l'animal! » songeait-il.

Son attention pourtant fut attirée par la voix plate et hésitante de Constance, qui répondait :

— Oui, je pense que nous y passerons. Mais je ne danse pas très bien, vous savez.

Il remarqua que le bleu clair de ses beaux yeux fonça subitement quand elle ajouta en le regardant et pendant qu'elle se levait en même temps que tout le monde :

— Et vous, irez-vous?

III

A la porte d'entrée du Wardman Park Inn, Mrs Malcolm tourna à droite et se débarrassa de son manteau de fourrure, pendant qu'André remettait son chapeau et son pardessus à un rapide page nègre en lui recommandant de les monter dans ses appartements. Il se tenait près de la porte, les mains dans ses poches, à la mode anglaise, sa tête de joli garçon légèrement inclinée, suivant de son œil vif l'étonnant spectacle qui se déroulait dans l'immense hall de l'hôtel.

La foule, qui remplissait le vaste hall et qui ne ressemblait à aucune de celles qu'il eut déjà vues, l'amusait; — un Pierrot, une Égyptienne, une Espagnole sous sa mantille, quelques personnes en costume de ville ou même de sport, avec des sweaters de soie et de gros souliers de golf, d'autres en tenue de soirée impeccable; — quelques business-men américains, fatigués de leur journée, dans leurs sombres complets, renversant les lois de la nature, admiraient leurs femmes superbement parées de satin ou de velours, avec des plumes multicolores dans les cheveux. La plupart des habitants du vaste caravansérail, étaient là, sans billets, et en spectateurs de la fête, ils s'étaient assis en dehors de la salle de bal, autour des petites tables, sous de grands palmiers. Ici et là des reporters de journaux mondains, en costume tailleur, se faufilaient, le pas discret, l'œil fiévreux, le crayon à la main.

C'est alors qu'André aperçut Mary Moore venant dans sa direction, de sa démarche souple et nonchalante, relevant fièrement sa jolie petite tête encadrée de bandeaux de cheveux

noirs; elle portait une chatoyante robe de lamé d'argent qui étincelait aux lumières à chacun de ses mouvements. Quoique l'ayant aperçu, elle ne lui fit un signe de reconnaissance que lorsqu'il se fut porté au-devant d'elle. Elle lui offrit gravement la main qu'il effleura de ses lèvres, tout en bredouillant à sa manière quelque chose de charmant et d'inintelligible, surpris lui-même de l'émoi qu'elle lui causait.

— Je suis contente que vous soyez venu, je ne me suis jamais sentie si seule de ma vie; cette foule... — dit-elle en souriant et en saluant de la main une personne de connaissance, ce qui l'avait obligée à tourner légèrement la tête de côté.

De son œil vif André saisit la pureté de son profil et remarqua avec quel art elle avait entouré son front d'un simple ruban d'argent.

— Venez-vous dans la salle de bal? Voulez-vous danser? — lui demanda-t-il; puis soudain se souvenant de Judith, il hésita et jeta un coup d'œil derrière lui, par-dessus son épaule. Mary fit un pas en avant avec son air de parfaite indifférence pour tout ce qui l'entourait, puis, consciente de l'hésitation d'André, elle s'arrêta à moitié pour regarder derrière elle à son tour.

— Ne venez-vous pas? Je ne puis rester que quelques minutes, — reprit-elle de sa voix lente et grave.

André s'inclina en silence et sans une seconde pensée la suivit. Ils s'arrêtèrent à l'entrée de l'énorme salle de danse, brillamment décorée de draperies et de feuillages, dans lesquels couraient des cordons de lumières électriques semblables à d'étranges fleurs ou à des insectes exotiques. Tous deux restèrent effarés devant le spectacle kaléidoscopique de presque cinq cents couples aux costumes les plus variés, dansant avec une sorte de frénésie au bruit assourdissant et barbare d'un jazz. Mary, surprise, se bouchant une oreille, pencha la tête de côté, en souriant à André.

— Venez —, lui dit-il, — nous n'avons qu'un moyen de défense, il faut danser.

Elle consentit du regard, puis d'un mouvement souple, dans lequel elle paraissait offrir son corps, elle se rapprocha. Le jeune homme entoura de son bras la taille qui cédait;

et aux accords énervants du jazz, dans un rythme parfait, ils s'éloignèrent.

Malgré la bousculade, ils réussirent à se frayer un passage jusqu'à l'une des extrémités de la salle où un espace restreint, entouré de palmiers, était resté presque libre de danseurs. La musique cessa brusquement, ébranlant douloureusement les nerfs; puis le second orchestre reprit avec un redoublement de frénésie. André, pendant ce court intervalle, imparfaitement conscient de ses propres paroles, n'écoutait pas mieux les rares paroles de Mary, à peine perceptibles dans le vacarme. Voulant fixer son attention, elle accentua la pression de sa main sur son bras et, riant, répéta sa phrase :

— Ne regardez pas, ou faites comme si vous ne la voyiez pas : il y a cette peste de Judith qui nous regarde d'une des loges, près de la porte d'entrée. Quel dommage qu'elle n'ait pas de lorgnette!

— Mais enfin, que veut-elle, mistress Malcolm?

— Elle n'en sait rien elle-même; c'est la femme la plus malheureuse du monde. Elle se ronge éternellement, mais insatiable, elle a toujours faim. N'y a-t-il pas de femmes de ce genre en France?

— Oui, bien entendu, on en trouve partout...

La musique cessa de nouveau. Mary fit mine de se diriger vers la sortie.

— Il faut réellement que je m'en aille. Je dois monter à cheval demain de très bonne heure.

L'orchestre ayant repris, elle continua :

— Venez, dansons encore jusqu'à la porte. Je vous quitterai là et vous laisserai avec Judith. Vraiment, il faut que je rentre.

André restait toujours immobile, cherchant à la retenir. Il supplia, cette fois sérieux.

— Je vous en prie, ne vous en allez pas.

Elle secoua sa jolie tête en souriant :

— Non, non, je m'en vais. Mais vous, venez me voir demain à cinq heures.

Un moment plus tard, elle lui disait bonsoir d'un ton si décidé qu'il renonça à lui proposer de l'accompagner jusqu'au vestiaire, et sa fine silhouette avait déjà disparu dans la foule quand il s'aperçut de son départ.

Avec un sentiment de désillusion enfantine, un dépit général contre les Américains, les femmes en particulier, il se dirigea, afin de s'excuser de son absence, vers la loge où mistress Malcolm était assise, balançant son corps dans un mouvement incessant.

A peine eut-il fait trois pas, qu'il se trouva en face de mistress Sturgis, la mère de Constance, ayant grand air dans sa toilette de velours noir pincée à la taille, et ne portant d'autres bijoux qu'un seul rang de magnifiques perles lui enserrant le cou. Constance, arrêtée derrière sa mère, détourna la tête comme le jeune homme saluait et baisait la main de mistress Sturgis; la scène d'adieu entre André et Mary ne lui avait pas échappé et elle avait même saisi l'expression de reproche et d'anxiété qui avait passé dans les yeux d'André.

— Vous en allez-vous déjà, avant que j'aie dansé avec mademoiselle? — demanda-t-il.

Constance jeta à sa mère un regard de réel embarras; mistress Sturgis, qui, avec son instinct maternel, avait déjà pénétré quelque chose de la situation, remarqua :

— Constance, ma chérie, je crois que nous ferions mieux de rentrer, tu pars de bonne heure demain pour Baltimore.

Mistress Sturgis remonta son écharpe sur ses épaules à peine découvertes et continua avec un doux sourire :

— Ma chère enfant, c'est l'heure de partir. Il le faut vraiment, monsieur de Servaise; il est déjà plus de minuit. Vous voyez, je suis une maman très stricte.

Sans insister, André s'inclina et accompagna à travers le hall, où l'on s'écrasait, les deux femmes jusqu'au vestiaire où, machinalement, ses yeux cherchèrent, mais en vain, trace du passage de Mary.

— Au revoir, mistress Sturgis, — dit-il; — puis-je espérer vous trouver chez vous demain?

Puis, se souvenant du rendez-vous de Mary Moore, il ajouta :

— ... Peut-être vers quatre heures? »

Sur une réponse affirmative, il quitta les deux femmes et se dirigea vers la salle de bal avec ce sentiment d'irritation du chasseur qui revient bredouille. Il flânait, les mains dans ses poches, au milieu des petites tables sous les grands palmiers, lorsqu'il aperçut, venant à sa rencontre, une jeune femme

habillée d'un pseudo-costume turc, un plateau rempli de cigarettes suspendu à son cou par un ruban. Un voile transparent cachait une partie de son visage, laissant à découvert de beaux grands yeux noirs, très faits; ses petits pieds nus étaient chaussés de fines pantoufles rouges bordées d'or et les pointes de sa jeune poitrine avaient comme une attitude de défi sous une chemisette de gaze blanche.

Elle marcha droit au jeune homme jusqu'à ce que l'extrémité de son plateau touchât son bras :

— Achetez-moi des cigarettes, — dit-elle en lui tendant une dizaine de paquets liés ensemble par un ruban rouge.

Tandis qu'André cherchait son portefeuille, elle continua :

— Ne me reconnaissez-vous pas? Vous pourriez cependant! J'étais morte de fatigue, hier, au Sénat, mais voyez, j'ai meilleure mine ce soir.

Et passant vivement la main sous son voile elle le fit glisser, découvrant sa jolie figure : c'était Pansy Paine, avec ses yeux d'enfant, cernés d'ambre et de bleu, sa douce peau lisse ridiculement fardée et sa bouche minuscule du rouge le plus vif.

Elle prit le billet de 10 dollars que lui tendait André, le serra dans la petite boîte qui lui servait de caisse :

— Vous n'attendez pas la monnaie, n'est-ce pas? Je ne vous la donnerai pas, d'ailleurs. Et bien entendu, vous me laissez les cigarettes; qu'en feriez-vous? Vous ne pourriez vous en encombrer. Et puis elles sont infectes!

Par suite de son extrême nervosité, il dut faire effort pour lui répondre par une banale politesse. Comme il parlait sans qu'elle l'écoutât, elle leva les bras dans un geste large et lent, passa de nouveau ses deux mains sous le long voile et releva les petites mèches bouclées qui tombaient sur sa nuque :

— J'ai si chaud avec ce sacré voile! Je voudrais pouvoir le retirer quelque part, — dit-elle en regardant André à travers ses longs cils. — Je meurs de soif! Oh! mais par exemple, je n'ai pas soif de limonade — seulement de quelque chose vraiment désaltérant. Vous habitez ici, n'est-ce pas? et vous avez cela sûrement chez vous.

— Bien entendu, mademoiselle. Nous autres, pauvres diplo-

mates, il faut bien que nous ayons une raison d'être dans la sèche Amérique.

— All right! Alors, allons.

IV

Elle précéda André, se frayant un chemin à travers la cohue multicolore. Ils traversèrent la longue suite des salons et parvinrent aux escaliers et ascenseurs qui conduisaient aux étages supérieurs. André crut reconnaître une certaine nervosité dans le ton dont Pansy lui dit en son amusant français :

— Où diable perche votre appartement? Mais ne faites donc pas cette tête-là! Il n'y a pas de quoi avoir peur. Je suis la fille la mieux élevée du monde, vous savez.

Sans s'être consultés, ils évitèrent de prendre l'ascenseur. Dans le long corridor, André qui suivait la jeune fille, remarqua qu'elle avançait par longues enjambées, avec la grâce effrontée d'une belle mulâtresse. Avant de mettre la clé dans la serrure du salon qui lui servait de cabinet de travail, il regarda machinalement de droite et de gauche, pris d'une sorte de remords, puis il ouvrit et s'effaça pour laisser passer Pansy.

En entrant, la jeune fille jeta d'abord un regard circulaire, alla jusqu'au bureau, contempla quelques instants en silence les photographies qui s'y trouvaient, puis elle se laissa tomber dans un vaste fauteuil, en glissant sous elle un de ses petits pieds nus, de telle manière que ses pantalons turcs dessinaient la ligne précise de son corps.

Elle passa ses mains sur son front dans un geste fatigué, puis, les croisant sur sa nuque, elle s'exclama en français, d'un ton las :

— Il fait bon chez vous. Dites-moi, est-ce que Mary Moore est déjà venue ici? Moi, je me sens toujours délicieusement à mon aise dans les appartements de garçon. Vous autres, hommes, avez plus d'ordre que nous. Vos domestiques sont toujours parfaits, vos repas excellents, je suppose que c'est parce que vous n'êtes jamais chez vous. Même votre argen-

terie brille. Et vous êtes les seuls spécimens humains restant dans ce pays qui réussissiez encore à vous procurer du whisky!

Pendant qu'elle parlait, André qui avait allumé une cigarette et s'était tenu d'abord à distance, l'observant, s'était approché. Maintenant ses genoux touchaient presque ceux de la jeune fille. Elle continuait à le fixer, de son regard jeune, candide, sous les sourcils trop affinés par le pinceau et trop accusés par le crayon :

— Donnez-moi du whisky et du soda, s'il vous plaît. Non, il vaut mieux ne pas sonner pour le soda à cette heure-ci. De l'eau pure fera l'affaire. Et puis, aboulez (elle prononçait gentiment *abbolez*) — une cigarette, dites.

Après qu'il l'eut servie en silence et tandis qu'un sourire nerveux crispait ses lèvres minces, André marcha quelques moments de long en large, pendant qu'elle buvait. Puis il ouvrit la fenêtre toute grande et se pencha en dehors comme pour se baigner dans le grand calme de la nuit fraîche.

Pansy but rapidement, puis reposant son verre, elle s'exclama :

— Heureusement que j'ai la clef de la porte d'entrée, Maman est dressée maintenant. Elle ne fait plus de chichis. (elle prononçait *tché tché*), quand je rentre après 3 heures.

Il demanda entre ses dents, sans se retourner :

— Vous rentrez souvent seule après 3 heures?

Elle avait croisé haut ses jambes fines, et balançait une de ses pantoufles au bout de son pied nerveux, lui tournant toujours le dos et s'animant à mesure qu'elle parlait, s'interrompant par instant pour boire ou pour rire :

— Oh! oui. Mère m'a refusé la clef jusqu'à ce que je lui aie signifié que je ne rentrerais pas du tout si je ne pouvais pas rentrer comme je voulais et à l'heure qui me convenait. Et je ne serais pas rentrée — (Elle prononça cette dernière phrase d'un ton décidé et dur). — Je peux gagner ma vie, si je veux. J'ai appris la sténo-dactylographie pendant la guerre. Dites-moi, croyez-vous que ça me serait très difficile d'être engagée comme secrétaire, sur ma mine, par un homme d'affaires sérieux et bien pensant?

— Vous voulez dire par un homme qui penserait bien à

des choses pas sérieuses? Je suis sûr que vous trouveriez tout de suite.

— Oh! pfft!... — Elle leva les épaules, posa son pied par terre et s'assura de sa pantoufle. Elle prit une nouvelle gorgée de whisky et soda, puis continua :

— Maman n'est pas comme la vieille Brown-Stone, avant que Gertie n'eût épousé son Anglais. Vous savez l'histoire? Non? Ah! Ah! Ah!... La mère Brown-Stone est tout à fait vieux bateau, globe, enfin, n'est-ce pas? Gertie voulait la clef, naturellement. Sa mère a enfin consenti à la lui donner à condition... non, mais pigez-moi la condition... à condition que Gertie entrerait dans sa chambre chaque fois qu'elle reviendrait de soirée pour... Ah! Ah! Ah!... pour prendre du cacao avec elle... Ah! Ah! Ah! Le cacao de sa mère, c'est si touchant, n'est-ce pas? Ah! Ah! Ah!... Donnez-moi encore un verre, voulez-vous? Ah! Ah! Ah!... Non, la moitié d'un seulement.

Pendant qu'André versait la liqueur, elle l'arrêta, s'entêtant :

— J'ai dit la moitié, et... j'y tiens.

Pendant qu'elle buvait, André qui était resté près d'elle et ses jambes touchant les siennes, regardait sa main aux ongles polis comme l'agate et dont les doigts étaient chargés de diamants et d'émeraudes énormes qui étincelaient. Comme elle levait une seconde fois son verre jusqu'à sa bouche, il le prit, le reposa sur la table, et gardant sa main, il demanda :

— Quel âge avez-vous?

Elle le regarda et avec un rire un peu hébété :

— Dix-neuf ans; pourquoi?

Sans lui répondre, la regardant toujours, mi-sérieux, mi-souriant, il caressa les boucles autour de ses oreilles et sur le front. Elle le laissait faire, silencieuse maintenant.

Brusquement, la bouche légèrement crispée, il joignit les mains derrière la nuque qui s'abandonnait, attira la jolie tête à lui. D'un geste brutal, et encore comme s'il se vengeait, il embrassa la bouche en la mordant.

Elle n'avait pas crié. Il sentit qu'elle s'abandonnait davantage. Il la prit dans ses bras comme pour l'emporter.

Mais à peine avait-il fait trois pas vers la porte de communication qu'elle glissa, d'un geste rapide, sans violence pour-

tant, se remit sur ses pieds. Et comme il la retenait encore, elle se courba et, d'un mouvement vif et fort, se dégagea. Puis, elle se prit à rire :

— Oh! non. Je ne fais jamais cela, vous savez. Aucune de nous ne le fait. Nous ne sommes pas des demi... Non, vous n'en trouverez pas ici. Vraiment.

Comme il restait les sourcils froncés, les dents serrées, elle lui dit encore, sans aucune colère, le ton plutôt amusé :

— Allons, venez. Descendons, voulez-vous?

Il sentait un flux d'injures basses lui monter à la gorge en même temps qu'une aveuglante colère s'emparait de lui. Il dut faire un violent effort pour se contenir, reprendre contrôle de lui-même.

Cependant déjà, Pansy se dirigeait vers la porte. Au moment de l'ouvrir, elle se ravisa, s'arrêta devant la glace qui s'encadrait dans la boiserie, lissa ses cheveux, les remit en ordre. Enfin, tirant d'une poche de sa petite veste un étui en émail enrichi d'émeraudes, elle se poudra les joues, passa à plusieurs reprises le crayon rouge sur ses lèvres tendues, donnant toute son attention à suivre le contour délicat.

André était demeuré à la même place, la figure pâle, les traits contractés, l'expression presque haineuse.

Comme après avoir remis le crayon dans son réticule, elle se retourna, répétant :

— Eh! bien, vous venez?

Il alla jusqu'à la porte en faisant un détour pour éviter de la frôler. Il s'assura que personne n'était dans le corridor, et, le ton bref, impératif :

— Allez. Personne ne vous verra. Adieu!

Lorsqu'elle fut sortie, il referma la porte, tourna même a clef, revint lentement s' asseoir sur le fauteuil qu'elle avait occupé. Et, se rendant exactement compte de la parfaite incorrection de sa propre conduite, il trouva une âcre jouissance à rejeter dans son esprit la responsabilité de son incorrection achevée et de sa vilenie interrompue sur Mary Moore, sur Judith et Pansy, sur toutes les femmes américaines.

V

Le lendemain vers 4 heures, quand il sortit de l'Ambassade après l'ennuyeux travail de chancellerie qui, sous la direction nerveuse de l'ambassadeur, précédait toujours le départ de la valise, André se sentit à la fois détendu et las. La démarche nonchalante, le regard sans vision directe, l'esprit vide de pensées, il descendit la pente raide de la seizième rue.

A mesure qu'il avançait, son esprit échappait peu à peu à l'abrutissante besogne de l'après-midi et se reportait à la visite qu'il allait faire. Mrs Sturgis, veuve du sénateur P. Sturgis, de Rhode Island, née Dale, descendait en ligne directe, — et par son père l'ancien gouverneur du Massachussets, aussi bien que par sa mère, — de ces *Pilgrim Fathers* que de si nombreuses familles américaines revendiquent fièrement comme ancêtres. Le sénateur Sturgis avait laissé une très grande fortune, non pas des plus grandes ni des plus sensationnelles, mais une grosse fortune, solide, bien assise; on gardait de lui le souvenir d'un homme de haute culture, de rapports agréables, bref d'un parfait gentleman américain.

Constance Sturgis, sa fille unique, devait sans doute à la très stricte et complète éducation anglaise qu'elle avait reçue et à une excessive timidité naturelle, l'extrême réserve qui la tenait le plus souvent à l'écart des réunions mondaines, et trop mondaines, où la société de Washington se plaisait. A chacune des occasions qu'il avait eues de la rencontrer, André s'était trouvé plus attiré par son esprit cultivé et par le charme frais qui se dégageait de toute sa personne. Chaque fois qu'il la quittait, il se reprochait de se priver d'un plaisir en ne la voyant pas plus souvent.

Tandis qu'il avançait maintenant, sans hâte, le jeune homme se reportait aux souvenirs du printemps écoulé. A Paris son imagination s'était plu à jouer avec cette idée que Constance pourrait devenir sa femme. Il songea à la prévention que son mariage avec une Américaine ne manquerait pas, tout de même, de rencontrer auprès de certaines personnes de sa famille et parmi ses relations. Trop de mariages semblables avaient eu lieu dans son monde et, à de trop rares

exceptions près, avec quelques fâcheuses conséquences! Mais avec Constance, comme tout serait différent!

Sa gentillesse lui ferait vite une place parmi les meilleures d'entre les jeunes. Et puis, au point de vue *carrière*, quel avantage d'épouser une Américaine... Une grosse fortune... Et plus tard, qui sait? peut-être l'ambassade de Washington...

Il arriva enfin devant la grande maison familiale, d'architecture anglo-saxonne, qu'habitaient les Sturgis. Il haussa légèrement les épaules d'un geste qui lui était habituel quand il voulait chasser une idée; puis il monta lestement le perron.

Introduit aussitôt auprès de Mistress Sturgis, il la trouva seule, assise droite et correcte sur un sofa démodé de velours rouge foncé, dans une pièce qui était à moitié un salon, à moitié une bibliothèque, garnie presque jusqu'au plafond de rangées de livres, dont les riches reliures aux tons chauds contrastaient avec l'ameublement usagé, de couleur neutre. Ici et là des photographies, un portrait du sénateur, par Sargent, un objet d'art italien, du travail le plus exquis, faisant pendant à une porcelaine de Chine, un délicieux brocart français, formaient un ensemble d'où s'exhalait l'arome d'un harmonieux passé. André en fut frappé dès l'entrée et eut comme une sensation d'agréable soulagement; comme cela le changeait de la riche et banale perfection des salons américains habituellement catalogués Louis XV, Louis XVI, Directoire, Georgian, etc. impersonnels, sans aucune originalité, qui paraissaient tous être sortis à la douzaine d'une machine!

Mistress Sturgis posa son livre en le voyant entrer et lui tendit la main avec la simple grâce d'une inconsciente aristocratie.

— Ma fille vient de monter me chercher de la soie pour ma broderie, — dit-elle en désignant son ouvrage placé sur une table près d'elle; elle ajouta dans un sourire vaguement engageant : — Elle ne va pas tarder à descendre. Vous prendrez bien du thé?

André salua en signe d'assentiment; un léger silence tomba entre eux.

— Commencez-vous à vous accoutumer à Washington? — interrogea mistress Sturgis, — à vous y sentir « at home »?

— Oh oui! madame, Washington est même plus agréable que je ne l'avais espéré.

De nouveau, un silence. André, par contenance, sortit un mouchoir de soie bleu et mauve, assorti à la nuance de sa cravate et de ses chaussettes — il avait toujours montré une certaine coquetterie dans les détails de sa toilette — et le remit négligemment dans sa poche, tandis que mistress Sturgis donnait des ordres au domestique avec son aride et plat accent des personnes bien élevées de la Nouvelle-Angleterre; puis se tournant vers son hôte, elle revint à la conversation.

— Trouvez-vous vos fonctions, à l'Ambassade, très ennuyeuses?

— Certes! Il y a tant à faire... mais tout cela n'est que pure routine.

Il fut conscient de la banalité de sa remarque et recroisant ses jambes, agita nerveusement son pied.

— Constance sera enchantée de vous voir; je ne peux imaginer ce qui la retient si longtemps. J'ai parfois dans l'idée que depuis qu'elle a quitté la pension pour revenir à la maison elle se sent un peu seule. Ainsi même cet hiver... elle n'aime vraiment pas le monde et elle ne se lie pas facilement.

— Ah! madame, votre fille est loin d'être comme les autres jeunes filles. — Il avança les mains, les joignit en regardant attentivement mistress Sturgis. — Comme elle leur ressemble peu! Mais, dites-moi, madame, si je puis me permettre de vous interroger, comment vous y êtes-vous prise, de nos jours et dans une telle ambiance, pour obtenir un tel résultat?

— Oh bien! nous avions des idées très différentes de celles généralement admises, son père et moi... Elle a été élevée très simplement. Et je crois aussi qu'elle-même est assez différente. — Elle sourit avec une douce fierté, puis sa figure se fit sérieuse : — Cependant, j'ai peur que Constance ne souffre parfois... d'être différente; parce qu'elle ne se farde pas, ni ne se poudre, ne boit pas de cocktails, ne fume pas... enfin parce qu'elle n'est pas trop décolletée au bal et qu'elle danse comme une jeune fille, je crains qu'elle ne paraisse pas de son temps. Vous l'avez peut-être remarqué?

— Ah! oui, madame, et j'en ai béni le ciel. Votre fille est une vraie jeune fille, et un homme...

Juste à ce moment, Constance entra dans le salon, droite, intimidée, avec une ombre d'embarras, elle lui tendit sa loyale main de garçon, tandis qu'une rougeur subite envahissait sa jolie figure, et s'assit brusquement près de sa mère. Les yeux d'André restèrent un moment fixés sur elle. « Belle et saine, pensa-t-il; son front est de pur style grec. Je me demande pourtant si dans l'intimité elle ne serait pas très vite ennuyeuse... oh bien! une jeune, fille naturellement... » Et se ressaisissant, il accepta la tasse de thé et le morceau de ginger-cake qu'elle lui offrait gentiment.

Après un échange de banalités polies, mistress Sturgis se leva gracieusement, « plus mince, plus grande, et même plus fine que sa fille », remarqua André à part lui, lui souhaita cordialement au revoir et, sans invoquer aucun prétexte, laissa les deux jeunes gens en tête à tête.

— Vous êtes partie bien tôt, hier au soir, — commença André en fixant Constance, assez flatté et touché de son visible embarras.

— Oui, j'étais fatiguée, — répondit-elle les yeux baissés.

Il savait que ce n'était pas exact et que, si elle n'était pas restée plus longtemps, c'était que les jeunes gens de son entourage avaient préféré danser avec les « *flappers* » parfumées, maquillées, sans corset, plutôt qu'avec cette belle et fraîche créature dont les seuls instruments de coquetterie étaient un peigne, des brosses, du savon et une éponge.

— Aimez-vous danser?

Elle leva les yeux vers lui, honnêtement, et une lueur de détresse assombrit leur bleu limpide :

— Non, je déteste cela.

— Je suis content de vous l'entendre dire, — répliqua-t-il de sa voix prenante. — Ces jeunes filles avec lesquelles on danse... avec lesquelles tout le monde danse chaque soir, une nuit entière... comment peut-on tenir à elles?... elles appartiennent trop au premier venu. Quand j'aimerai une femme, je la voudrai pour moi seul... vous comprenez?...

Il s'avança au bord de sa chaise, et posant son menton dans sa main, dans une attitude méditative, il la regarda jusqu'à ce qu'elle tournât vers lui ses yeux candides, sans défense, avec une telle expression que pour la première fois il se sentit

presque troublé et même vaguement honteux. Il se leva rapidement, se souvenant tout d'un coup de son rendez-vous avec Mary, prit la main de la jeune fille et doucement l'effleura de ses lèvres; dans un geste lent, il l'abaissa, la garda un instant dans les siennes comme s'il hésitait à l'embrasser une seconde fois, puis la laissa tomber et sans un autre mot quitta précipitamment la pièce.

Une fois dehors, il respira longuement, et s'exclama à haute voix :

— Ouf! Attention, mon ami; après tout...

VI

Lorsqu'il arriva au Dupont Circle il hésita. La luxuriante bordure de plantes qui entouraient au centre la fontaine, les arbres et les parterres dépouillés de fleurs, étaient couronnés d'une légère couche de neige, de cette artificielle neige de Washington qui tombe si frivolement, on ne sait pourquoi, et qui fond aussitôt au soleil. Il y avait dans l'air, comme une sorte de détente, et l'on sentait le printemps tout proche, attendant au premier détour pour apparaître. André fit d'un pas indécis le tour du petit square, affirma soudain sa démarche, redressa la tête et traversant la rue d'une allure rapide, continua directement vers Georgetown où Mary Moore demeurait.

Elle avait été une des premières, dans le comparativement nouvel élément fixé à Washington, à comprendre les avantages, pour une personne de fortune moyenne comme elle, à habiter cette partie de la ville, autrefois gaie et élégante, maintenant désertée et par endroit presque en ruines, avec ses vieilles maisons démodées de l'époque de Washington et de Jefferson, à moitié invisibles de la rue derrière les buissons de lilas et les magnolias. Comme beaucoup d'Américains, Mary avait été séduite par le charme romantique du passé, la grâce et la distinction agonisantes de ce vieux quartier. La petite maison qu'elle y avait achetée pour une bouchée de pain symbolisait son sens pratique et son bon goût. De parfaites proportions, en stuc jaune, avec ses persiennes blanches, elle se dressait, modeste, en retrait de la rue, entre deux grands ormes. Mary

l'avait tapissée de cretonnes anglaises. Quelques beaux spécimens authentiques d'Adam et Chippendale formaient le fond de l'ameublement de son salon, auquel elle avait ajouté des appliques Louis XVI, et une ravissante petite cheminée de marbre blanc. Peut-être cette pièce ressemblait-elle ainsi un peu trop à un boudoir pour convenir aux personnes d'idées trop strictement conventionnelles; en dépit de sa féminine élégance, l'ameublement était confortable. Il y avait peut-être bien aussi surabondance de coussins de toutes les formes et de tous les genres disposés un peu partout, de fleurs et de plantes, de lampes voilées, de petites tables couvertes de menus bibelots et de photographies dans des cadres.

André poussa la vieille grille de fer forgé et par un chemin de briques pâles et effritées, se dirigea vers la porte basse qu'encadraient de hauts magnolias, leurs luisantes feuilles vertes tout humides de neige fondue. Il souleva et laissa retomber le marteau de cuivre brillant qui tenait lieu de sonnette. A la demande du visiteur, le butler noir répondit qu'il ne savait pas si Mademoiselle était chez elle; non, assurément, il ne pouvait le dire, Mademoiselle était souvent sortie à cette heure...

Lorsque le nègre se fut enfin décidé à aller voir si sa maîtresse recevait, André resté seul, se mit à parcourir le hall carré aux panneaux blancs, curieusement décorés d'une tête de moose, fantastique animal préhistorique, de deux fières et fragiles petites têtes de daims, et de celle d'un bouc sauvage aux yeux de jais, aux élégantes cornes noires.

— Par ici, monsieur, s'il vous plaît, — revint bientôt lui dire le butler.

André le suivit, étonné encore une fois de son émoi à l'idée de se retrouver en face de Mary.

De chaque côté de la petite cheminée en marbre blanc où brûlait un feu accueillant, Mary et Bob Miller, séparés par une table à thé placée sur une immense peau d'ours, étaient assis. Au premier regard et pendant qu'elle lui tendait la main sans se lever, il parut à André que la jeune femme, en knickerbockers et bas de laine, présentait un curieux travesti de la créature de charme et de feu de la nuit précédente.

Le chignon de sa lourde chevelure avait glissé, tirant les

cheveux de son front en une ligne droite et laide. Une manchette froissée et salie dépassait la manche de sa veste de sport; l'autre était invisible. Ses bas, de grosse laine écossaise, faisaient un pli autour de ses fines chevilles; ses souliers de golf étaient maculés de boue.

Aussitôt la phrase conventionnelle de salut prononcée, Miller se leva lentement, redressant sa haute taille disproportionnée dans la petite pièce basse, et sans ajouter un mot ni serrer la main à personne, se dirigea lourdement vers la porte. Au moment de la franchir, il se retourna à demi, eut un geste maladroit en grommelant « au revoir », et disparut en accrochant le panneau d'un paravent chinois.

Quand le bruit de la porte d'entrée refermée eut retenti, Mary se renversa dans son fauteuil, croisant haut ses jambes, et, enfonçant ses mains dans ses poches, rompit brusquement le silence dans un éclat de rire frais et franc. Puis, prenant un ton un peu plus grave, elle s'exclama :

— Vous savez, je l'aime beaucoup cet homme. C'est l'un de mes meilleurs amis. Mais il est si mal à l'aise dans un salon qu'il ne peut jamais entrer ou sortir sans accrocher ou renverser quelque chose.

— Ah! Il vient souvent chez vous? — demanda André en se courbant pour allumer une cigarette, en même temps qu'il la regardait avec une étincelle d'ironie dans l'interrogation de ses yeux brillants.

La physionomie de Mary changea aussitôt.

— Sans doute il vient souvent, très souvent. Pourquoi?... Je le vois presque tous les jours; en fait, aussi souvent que je le peux. Tout ce que je sais en politique c'est à lui que je le dois. Vous devriez chercher à le connaître davantage. Il faut passer sur son apparence extérieure, quoiqu'il ait beaucoup de « succès auprès des femmes », comme vous dites en France. Mais, même avec ce lien de sympathie, je ne crois pas que vous arriviez à vous comprendre.

Elle se leva, prit une cigarette que lui tendait André, l'alluma, fit quelques pas de sa démarche nonchalante et qui, en dépit de son costume masculin, gardait sa grâce. Puis, voyant qu'André la regardait plus qu'il ne l'écoutait, elle revint s'asseoir et poursuivit :

— Si jamais vous voulez comprendre la politique américaine, vous ferez bien de consulter un homme comme Miller. Ce n'est pas dans les élégants salons de New-York ou de Newport, par exemple, que vous apprendrez jamais la vérité.

André approuva en riant. Cependant il voulut la taquiner :

— Mais pourquoi ne coupe-t-il pas ses cheveux? En France, nous avons aussi des politiciens peu soignés, avec des cheveux longs. C'est la majorité, mais nous évitons d'en faire des présidents, quand c'est possible.

Elle repartit, très calme :

— Vous parlez de Miller comme tous ceux qui ne le comprennent pas.

André fixa le feu et laissa tomber la conversation, tandis que Mary, ses fines jambes croisées et ses mains dans ses poches, le regardait attentivement de ses yeux noirs, que ses cils épais rendaient toujours un peu secrets. Ce fut lui qui rompit le silence par une banale politesse :

— J'ai entendu dire que vous êtes un merveilleux fusil; ces trophées, dans le hall, sont-ils les vôtres?

— Presque tous. Ils viennent des environs de mon ranch, dans le Wyoming. Chassez-vous?

— J'ai beaucoup chassé avant la guerre, mais depuis... Ainsi vous avez un ranch, un véritable ranch dans le Wyoming?

— Oui, de proportions modestes. Il me vient de mon père. J'y vais presque tous les étés.

— Vraiment? Et vous vivez là seule, comme ici, tout à fait seule?

— Oh! non, on a toujours des voisins. Certains de nos cow-boys sont aussi beaux et beaucoup plus étonnants que ceux que l'on voit au cinéma.

— Il n'y a pas de femmes?

— Une ou deux. En général, pour moi, les femmes... Le sénateur Miller a un grand ranch où il fait de l'élevage, à une journée de cheval à peine de chez moi; il a réuni là plusieurs de ses parentes. C'est peut-être pour cela qu'il n'y vient plus guère.

Vaguement ennuyé, André eut un sourire contraint et garda de nouveau le silence. Elle se mit à rire en le regardant.

— Vous ne me trouvez pas charmante aujourd'hui. Je sais ce qui vous fâche réellement : voilà, c'est ce que vous autres étrangers appelez mon affreux costume masculin; cela vous renverse. Mais je l'aime tant et je trouve qu'il me va parfaitement bien! Je crois que bientôt vous serez aussi de cet avis. Ce n'est qu'une question de temps.

Il répondit sérieusement :

— C'est vrai que vous réussissez à garder votre grâce dans cet horrible travesti. Je ne connais pas une autre femme qui résisterait à l'épreuve.

Elle haussa les épaules, le taquinant à son tour :

— C'est votre point de vue latin; chez nous et en Angleterre on nous admire beaucoup même ainsi. Il faut choisir. A Paris, j'ai remarqué des femmes se promenant avec ces escarpins à hauts talons qui vous plaisent tant; elles marchaient comme des oies. Nous, quand nous nous promenons. nous portons les gros souliers que voilà, et moi, il faut le dire, je marche comme un ange; mais peut-être les anges ne marchent-ils pas?

Il ne répondit pas, trouvant plaisir à continuer son examen, Cependant, très vite, elle s'énerva :

— Ne me regardez donc pas ainsi, vous m'agacez. Et je vais vous dire pourquoi. Vous me regardez de cette façon, parce que vous voulez que je le remarque.

— Mais non, je vous admirais. C'est tout. Vous auriez tort de m'en vouloir.

Mary prit un étui à cigarettes dans le tiroir d'une petite table à ses côtés et le balançant distraitement dans sa main pâle, absurdement fine à côté de la grossière manchette de laine, elle reprit :

— Eh bien! voilà! c'est comme ça. Vous autres, Latins, vous êtes tous les mêmes. Quel dommage que vous ayez commencé tout de suite à me faire la cour, nous aurions pu être de si bons camarades!

André se pencha et l'observa attentivement de ses yeux perspicaces comme s'il venait seulement de la découvrir.

— Très bien, mademoiselle, — dit-il, — je ne flirterai plus avec vous. Tout de même, n'en serez-vous pas un peu fâchée?

Mary renversa la tête dans un frais éclat de rire :

— Savez-vous, monsieur de Servaise, je vous trouve parfaitement charmant?

VII

Deux ou trois mois s'écoulèrent : André, pour sa propre satisfaction, se forgeait mille différentes raisons pour excuser la place de plus en plus grande que Mary, de semaine en semaine, tenait dans ses pensées, le temps qu'il lui consacrait.

Sa maison lui plaisait, il était bien chez elle, content, approbateur; tout l'amusait... les élégants moulinets avec lesquels George, le butler nègre, comédien inné comme presque tous ceux de sa race, versait les abondants cocktails avant le dîner... les petits dîners eux-mêmes : les délicats poulets frits à la Maryland, garnis de croquettes de riz et de minces tranches de bacon, fragiles comme du verre-mousseline. Il avait été un des rares étrangers ayant aimé de prime abord les *terrapins*, ces petites tortues élevées dans des fermes spéciales comme des orchidées dans leurs serres, noyées dans une mystérieuse sauce, mélange de crème, de sherry, triomphe de ce génie naturel des nègres pour tout ce qui touche à la cuisine.

Il se disait que les personnes qu'il rencontrait chez elle, lui étaient utiles... quelques politiciens, un ou deux jurisconsultes éminents, un sculpteur, des journalistes de Chicago ou de New-York venus à Washington pour affaires, un Californien de passage, un gros banquier juif de Wall Street, des jeunes gens attachés aux Affaires étrangères, silencieux et très bien habillés, qu'on ne remarquait pas, — tout ça c'était bien l'Amérique, ce pays qu'il lui fallait connaître, étant donné les circonstances. Puis chez Mary, il n'y avait pas de mari : ni mari, ni mère, ni dame de compagnie, elle était seule; cela en soi était un grand repos, à la fin d'une longue journée d'un travail fastidieux. Tout en admirant beaucoup mistress Sturgis, déjà fait aux usages américains, il comprenait difficilement pourquoi elle n'avait jamais manqué de le recevoir lorsqu'il venait voir sa fille, les lais-

sant seuls après dix minutes de banale conversation, et les rejoignant souvent avant la fin de sa visite.

Quant à la maison de Judith, elle était certainement très attrayante; on était sûr d'y trouver l'homme à la mode, ou qui passait pour tel, comme Charlie Chaplin, un ministre, ou le chef d'une mission étrangère. Et cependant, malgré le sans-façon voulu qui y régnait, on ne s'y sentait pas chez soi; l'atmosphère était fébrile; car les hommes ne se plaisent pas longtemps auprès d'une femme qui a plus d'esprit qu'eux et ne laisse passer aucune occasion de le faire remarquer.

La saison avançait de plus en plus et les longues journées arrivèrent, coupées des lentes et caressantes ondées spéciales au climat presque méridional de Washington. Mary allait de moins en moins dans le monde, prétextant qu'elle en était excédée et comptant les jours qui s'écouleraient avant de partir pour ses chères montagnes. Le cercle de ses amis se rétrécissait, se réduisant à cinq ou six hommes, avec une femme occasionnellement. André les voyait volontiers, à l'exception toutefois du sénateur Miller, dont l'énorme stature, les idées arrêtées, la satisfaite ignorance de tout ce qui faisait l'intérêt de sa vie, le mettaient parfois dans un état voisin de l'horripilation. Mary, à qui n'avaient pas échappé es silences du sén ateur en présence d'André et ses brusques départs trois minutes après son arrivée, ainsi que le manque de sympathie réciproque entre les deux hommes, fit en sorte de leur éviter de se rencontrer chez elle, sauf par hasard, si l'un arrivait trop tôt ou que l'autre s'y fût attardé.

En sa qualité de secrétaire nouvellement nommé à Washington et grâce à son charme personnel, André commençait à recevoir plus d'invitations qu'il n'en pouvait accepter, et malgré lui son temps était plus pris qu'il ne l'aurait voulu. Il s'arrangea cependant de façon à réserver à Mary une ou deux soirées par semaine; et quand, au dernier moment, elle lui demandait de venir dîner seul avec elle, il n'hésitait pas à revenir sur ses engagements, en invoquant un travail urgent à l'ambassade, ou en s'excusant sous n'importe quel prétexte avec la manière charmante qui le caractérisait, se sentant incapable de se priver du plaisir de la voir.

Une sorte de complicité tacite s'était établie entre eux;

il se surprit plus d'une fois, en descendant du taxi qui l'avait déposé à sa porte, regardant de droite et de gauche si la rue était déserte et si personne ne pouvait le reconnaître. Et dans ces soirées avec elle, dans la petite salle à manger aux panneaux blancs, il fut souvent bien près de perdre la tête. Assis en face d'elle, au bout de la petite table garnie de fleurs printanières et éclairées par des candélabres d'argent dont la lumière achevait de donner une note d'intimité à la scène, il ne cessait de fixer Mary qui, pareille à une chrysalide, avait dépouillé ses vêtements de sport pour quelque vaporeux tea-gown, et semblait ainsi une sorte de radieux papillon.

Lorsque seul, après ces heures de griserie, si vite évanouies, il s'interrogeait, se demandant si par hasard il ne l'aimait pas? il se répondait en toute sincérité qu'il n'en savait rien. Revenant à pied chez lui, tout imprégné de l'air humide du printemps, il se demandait encore s'il souffrirait de son départ, qui n'était plus maintenant qu'une question de semaines; il admettait même parfois que, si on lui annonçait qu'il ne la verrait plus jamais, ce serait peut-être un soulagement.

Il reviendrait alors à cette réconfortante conclusion que les diplomates sont des nomades par profession, que comme les Arabes ils ont l'habitude de plier leurs tentes et de s'éloigner silencieusement; que sa carrière, comme celle des soldats et des marins, ne lui permettait naturellement que des amourettes, et non une passion véritable. D'ailleurs, comme pour se retrancher derrière une protection occulte, son esprit se reportait complaisamment à l'idée d'un mariage, qu'il imaginait souvent assez proche; un bon mariage, basé sur une affection réciproque, un mariage de raison, sympathique pourtant.

Puis l'après-midi suivante le trouvait chez Constance, belle et fraîche, si peu compliquée. Il arrivait chez elle, le cœur plein de tendresse et même d'enthousiasme; mais peu après, il se sentait vide, presque déprimé, et cinq fois sur six, en quittant la jeune fille, il tournait à droite, flânait jusqu'au Dupont Circle, et là ralentissait encore son pas; puis soudain décidé, il se hâtait vers Georgetown, hélant un taxi pour y arriver plus vite.

Parfois le même soir il retrouvait Pansy au bal dans l'une de ces grandes maisons, somptueuses et de style trop surchargé comme certains palais de Pétrograd dont il se souvenait, à moins que ce fût à l'un de ces cercles privés, perdu dans un grand jardin à la campagne. Et quand, par hasard, elle le ramenait dans sa Cadillac, tandis que les étoiles pâlissaient et que l'aurore commençait à paraître, il embrassait ses lèvres d'enfant, douces et jeunes sous le rouge.

Mais, au matin, en se réveillant dans son lit étroit du Wardman Park Inn, sa première pensée était pour Mary, et décrochant le téléphone placé sur la table de nuit à côté du lit, tout en fumant, riant et blaguant, avalant parfois une gorgée de café en lui répondant, ils échangeaient un bonjour matinal, non prémédité. Et si la journée devait se passer sans qu'ils se vissent, il lui téléphonait avant le dîner, sinon même en rentrant le soir quand l'heure n'était pas trop tardive, n'étant pas satisfait avant de s'endormir s'il n'avait entendu sa voix calme et lente, qui contrastait d'une façon si piquante avec la liberté et la franchise de ses propos.

VIII

— Allo! Allo! ne coupez pas. Mais oui, c'est aujourd'hui le 10 mai, consultez votre calendrier. C'est ce matin qu'on enlève les rideaux, que les meubles seront recouverts de leurs tristes housses de coutil beige; demain, on enveloppera les tableaux de journaux, on emportera les tapis, mes trophées de chasse au garde-meubles. Et nous devrons nous réfugier, si vous le voulez bien, pour notre dernier dîner, dans la petite cuisine, où nous n'aurons que des couteaux et des fourchettes d'étain.

— Oh! mais ce sera charmant, — répondit André.

— Et dans trois ou quatre jours, je serai enfin partie pour le Wyoming...

Une pause suivit, pendant laquelle André se remémora le sourire qui relevait les coins de la bouche de Mary et détendait ses sourcils. Puis la voix harmonieuse reprit, lointaine :

— Vais-je vous manquer?

— Vous savez parfaitement bien que Washington sera un désert pour moi sans vous.

— Alors décidez-vous pour de bon, et venez me voir en août. Vous ne perdrez pas votre temps.

Un moment plus tard, André reposait l'appareil sur la table, près du lit, la figure subitement sérieuse. Un coup d'œil au calendrier lui permit de vérifier la date, 10 mai; pas plus que Mary, il ne l'avait oubliée. Et, ayant lentement fini sa cigarette, il se prépara à sortir.

Au dehors, une merveilleuse journée de printemps s'annonçait, déjà alanguie par les rayons féconds du soleil. Comme aux tropiques il y avait une surcharge de richesses dans l'air tiède du matin, dans le parfum un peu enivrant de la vie nouvelle se frayant un passage à travers la terre molle et humide.

Le soleil brillait radieux. Ici et là des négrillons jouaient aux billes dans les jardins publics, au coin des avenues, riaient, criaient de leurs voix à peine articulées. Plus loin leurs grands frères conduisant leurs voitures délabrées se rattrapaient de la morte-saison d'hiver, en bénéficiant de clients qui, vaincus par la molle chaleur, décidaient tout d'un coup qu'ils ne pouvaient plus avancer d'un pas.

Dans le parc, les violettes avaient fleuri en une nuit, des azalées roses s'entr'ouvraient timidement. Les cygnes, inquiets, battaient des ailes. Les animaux dans leurs grandes enceintes closes de fils de fer, ourses, élans, mouflons, dépouillaient leurs pelages d'hiver et restaient mornes dans leur coin, comme souffrant de la nostalgie de l'immensité sauvage qu'ils n'avaient peut-être jamais connue.

Le feuillage épaississait à vue d'œil; de plus en plus hardies, de jeunes pousses vertes couraient maintenant le long des branches, comme un prélude des magnifiques voûtes de verdure que l'été tendrait au-dessus des avenues. L'asphalte commençait à s'amollir au soleil de midi, en attendant de perdre toute rigidité, à ce point que le passant y laisserait l'empreinte de son talon en traversant la rue.

André, sous le charme de l'impalpable paresse ambiante, une ou deux heures après avoir téléphoné à Mary, avait quitté l'hôtel; au lieu de tourner dans la seizième rue et de

se diriger vers l'Ambassade comme sa conscience le lui suggérait, il traversa droit devant lui et commença à flâner à travers le parc, raffermissant son pas au fur et à mesure qu'il avançait.

Il éprouvait un impérieux besoin d'éclaircir ses pensées encore sous l'effet de la fin du bal de la nuit passée, de songer à loisir aux dernières paroles de Mary : « Le Wyoming... y aller la voir en août... un voyage harassant qui lui ferait perdre, rien que dans les trajets d'aller et retour, une semaine de ses courtes vacances. Quoique bien entendu ce serait une expérience unique... qui en valait bien la peine, Mais irait-il? Il avait encore la possibilité de choisir? Le voulait-il? le pouvait-il même maintenant qu'il s'était laissé entraîner, marchant droit devant lui à l'aveuglette, sans savoir ce que deviendrait leur intimité? Lui serait-il possible de revenir sur ses pas? Il se posait la question...

Il quitta la grande avenue, à l'asphalte brunie par le goudron s'évaporant au soleil, et suivit une allée cavalière qui se perdait, sous une masse de grands arbres, entre d'épais buissons. Le terrain sablonneux et humide était comme labouré par les sabots des chevaux. André, craignant de salir ses chaussures, brillantes de tout l'éclat de leur récente toilette, marchait sur la lisière du chemin, la tête baissée, profondément absorbé dans ses réflexions.

Mais au son de son nom, prononcé à haute voix, il releva la tête, s'arrêta, cloué sur place à la vue de Mary et de Bob Miller avançant vers lui à travers le bois, à pied, tenant leurs chevaux par la bride. Mary, sans chapeau, tenait dans sa main dégantée un gros bouquet de violettes et d'anémones, et à cette distance, avec ses cheveux rejetés en arrière, dans ses vêtements de cheval de coupe anglaise, elle ressemblait davantage à un jeune adolescent qu'à une femme.

— Eh bien! — interrogea-t-elle en riant, — que faites-vous ici, seul, à cette heure de la journée?

Encore sous l'impression de son étonnement en la rencontrant avec le sénateur quand il la croyait si occupée chez elle par ses préparatifs de départ, le jeune homme s'inclina en souriant, sans trouver un mot à répondre.

En l'apercevant, Miller, avec son air habituel d'absence,

ramassa dans sa main les rênes de sa monture, cependant qu'André remarquait qu'en dépit de ses vêtements tout faits, avec son pantalon de ville simplement enfoncé, à la manière des gens de l'Ouest, dans ses bottes grossières, le sénateur ne manquait pas d'un certain cachet dans sa vigueur. Et il le regarda, non sans admiration, monter à cheval, rapide, quoique sans hâte, à l'aise dans ses mouvements comme un grand ours.

— Je n'ai pas précisément l'air de plaire à votre compagnon, — commença André avec son clair sourire, pas tout à fait sincère pourtant dans la circonstance.

— Non évidemment, — coupa Mary, — ça ne va pas entre vous. Je ne sais pas pourquoi mes amis sympathisent si rarement entre eux; il faut que j'aie des goûts bien disparates. Et lui tendant son bouquet, elle ajouta : — Voulez-vous quelques violettes pour mettre à votre boutonnière? Je ne les ai pas trouvées sans peine, par-ci par-là, deux ou trois ensemble. Nous arrêtons-nous un moment? J'attacherais mon cheval à ce délicieux vieil arbre et, tournant le dos au soleil, nous fumerions une cigarette.

N'oubliant pas qu'on l'attendait depuis longtemps à l'Ambassade, André la suivit. Mary s'assit sur l'herbe épaisse, ses longues jambes minces allongées droites devant elle, le dos appuyé au tronc roussi d'un cornouiller, les mains jointes derrière sa tête, une cigarette allumée entre les lèvres, clignant des yeux par instant pour éviter la fumée. A côté d'elle, André, arc-bouté sur ses coudes, était étendu de toute sa longueur; il avait lui aussi rejeté son chapeau, et le soleil dorait de ses reflets les ondulations blond cendré de ses cheveux. Et, comme le remarquant soudain, elle admira la carrure de ses épaules sous l'ampleur des vêtements, sa taille bien prise et le dessin ferme de ses membres; puis détourna la tête...

— Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit, au téléphone, il y a à peine une heure, que vous monteriez à cheval avec le sénateur ce matin?

— Eh! mon cher, dois-je vous dire tout ce que je fais?

— Naturellement non!

Un silence tomba entre eux. André semblait absorbé à

suivre dans les hautes herbes, les efforts que tentait un insecte aux brillantes couleurs métalliques pour s'échapper.

— Racontez-moi, — commença-t-il à brûle-pourqoint — racontez-moi votre existence.

— Il n'y a pas grand'chose à en dire; elle a été très simple.

— Bien entendu; on dit toujours cela. Mais aucune vie n'est simple.

Une note de câlinerie filtra à travers sa voix

— Pourtant, dites-moi... où êtes-vous née?

Une lueur de taquinerie passa dans ses yeux sombres, mais avant de répondre, elle ne se sentit pas très sûre d'elle-même, comme depuis quelque temps déjà dans leurs causeries intimes.

— Et ensuite, vous me demanderez quand je suis née, n'est-ce pas? Cependant, vous savez tout cela déjà!

— N'importe, je voudrais connaître les moindres détails de votre existence.

Se penchant en avant d'un mouvement qui lui était familier, Mary pressa sa cigarette sur le sol humide pour l'éteindre :

— Je suis née, il y a bien longtemps, vingt-quatre ans le mois dernier pour être exacte, — dit-elle; et le fixant avec une nuance de défi dans le regard, elle lui demanda : — Et vous-même, quel âge avez-vous?

— Vingt-sept ans, — répondit-il un tant soit peu embarrassé.

— Ah! seulement trois ans de différence entre nous... Je suis née dans le plus beau pays du monde, dans un petit ranch qui est à vingt milles de la ville la plus proche. Mes parents n'étaient pas riches en ce temps-là... C'est un pays immense, terrible, mais si beau!... la plus belle contrée que j'aie jamais vue. J'espère que vous y viendrez; vous me l'avez promis, en août, bientôt. Mais on me promet souvent, et l'on ne vient jamais.

— Comment avez-vous pu vous résigner à abandonner un tel Eden pour Washington?

— Je vous l'ai déjà dit; papa fut élu sénateur; c'est fort simple. En fait, ce que vous désirez réellement savoir, c'est pourquoi je vis seule : n'est-ce pas? Avouez!

— Eh bien! oui; de notre point de vue français, quoique ce soit parfaitement plausible...

— Mon Dieu! ne le savez-vous pas? c'est passé dans les usages ici; une jeune fille qui ne s'est pas mariée, peut très bien vivre seule, si cela lui convient. — Et avec un demi-sourire taquin, elle ajouta : « Nous autres Américains, nous sommes un peuple bizarre, *à part.* »

— Mais les femmes sont toujours des femmes, les hommes des hommes, et le monde...

— Sans doute, comme vous voudrez; ne discutons pas cela, c'est un sujet rasant. — Et rajustant sa cravate d'un geste bref, elle tourna la tête.

— Cela semble si étrange, — continua-t-il, — qu'à votre âge, vingt-quatre ans, et parfaitement adorable... Je ne peux m'empêcher de penser... Je dois confesser que je suis un peu jaloux... Et qu'avez-vous fait de votre liberté ces dernières années?

— Et vous-même, qu'avez-vous fait de la vôtre?

Il la regarda, subitement étonné de l'inflexion âpre de sa voix. Leurs yeux se rencontrèrent, une seconde fois, avec une nuance de bravade dans ceux de Mary; il eut un sourire crispé :

— Oh!... — Et arrachant une poignée d'herbes, il la lança en l'air, essayant d'en attraper quelques brins sur le dos de sa main. — Je ne peux supporter cette idée qu'il y aurait une comparaison possible entre votre vie et la mienne, — dit-il à voix basse et presque avec reproche.

Elle comprit qu'elle avait été trop loin et réprima une réponse mordante qui lui brûlait les lèvres. Et, après un moment de silence, pendant lequel il alluma une cigarette — les allumettes semblaient bien difficiles à enflammer! — il reprit d'un ton indifférent :

— Ainsi, vous avez été initiée très jeune à la vie politique?

Mary le fixa, mais lui apparemment inconscient de son regard, continua à fumer.

— Ah! ah!... Monsieur est toujours curieux? Il veut savoir... Très bien, j'irai droit au fait, pour ne pas perdre de temps. Le sénateur Miller était l'autre sénateur de l'État de mon père. Je l'ai toujours connu; c'est un peu lui qui m'a élevée... Il n'a peut-être pas de quoi en être fier, après tout? Je vous aurais dit tout cela déjà, si vous me l'aviez demandé.

— Touché! — s'exclama André, sa gaieté de nouveau disparue. — Je l'admets, j'ai été curieux, jaloux, aussi, quand je vous ai rencontrés ensemble, ce matin, si inopinément.

Et moqueuse, elle reprit :

— Maintenant, comme il va de soi, vous vous étonnez que je ne me sois pas mariée. Les nouveaux venus à Washington, et spécialement vous autres étrangers, vous ne comprenez guère pourquoi je ne me suis pas mariée. Il vous semble qu'il y ait quelque chose de louche là-dessous!

Puis, levant les épaules, et singeant l'attitude et l'accent latins, elle ajouta :

— Jeune, belle, r-r-r-riche (on ne sait pas par exemple que je suis pauvre comme un rat d'église!) et de réputation plus ou moins irréprochable... Vous, une vieille fille! Est-ce que cela ne semble pas singulier?

Tout en souriant, dans un mouvement rapide elle fut sur ses pieds, et lui tendant la main :

— Allons, — dit-elle, — il est affreusement tard et il faut que je m'en aille.

Il saisit la main qu'elle lui offrait et prestement fut à ses côtés; il se rapprocha d'elle et lui prenant le bras, il répliqua, la voix angoissée :

— Mary, Mary, que vais-je devenir quand vous serez partie? Comment pourrai-je vivre sans vous?...

— Eh! mais, vous continuerez à flirter avec cette pauvre Constance; pourquoi, d'ailleurs, ne l'épouseriez-vous pas un de ces jours? Vous pincerez Pansy dans les coins sombres des jardins. Puis il y aura toujours Judith; qui sait? elle s'intéressera peut-être moins à vous après mon départ. Et enfin, toutes les élégantes de New-York qui soupirent après un seul de vos sourires. Cela en soi...

— Oh! ne dites pas de bêtises... vous savez bien que ma vie sera entièrement vide.

Son étreinte se desserra, et Mary, se reculant, renversa la tête en arrière et se mit à rire :

— Alors, si c'est comme cela, lâchez votre ambassade, et comme don José dans *Carmen*...

Là-bas, là-bas, si tu m'aimais...

Une tristesse poignante passa dans les yeux du jeune homme, tristesse qui n'échappa pas à Mary, qui flattée sans doute dans sa vanité, mais comprenant cependant pour la première fois que la chose devenait sérieuse, soudain s'écarta de lui. André, comme emporté par un élan irréfléchi, la saisit dans ses bras; la sensation de son corps souple contre le sien, acheva de lui faire perdre la tête; il s'écria :

— Mary, je vous aime... je vous aime...

Il sentit qu'elle se détendait et il la serra plus étroitement contre lui; mais elle, avec une souplesse féline, se dégagea.

— Oh! non! je vous prie... ne luttons pas... j'ai cela en horreur!

Elle se dirigea vers son cheval, détacha la bride et regardant André par-dessus son épaule avec des yeux durs, très noirs, elle reprit :

— Écoutez-moi, il est temps que l'un de nous soit sérieux ce sera moi qui le serai. Vous ne m'épouserez jamais parce que, pas plus l'un que l'autre, nous n'avons de fortune. Au surplus, je ne suis pas votre genre, pour épouser, veux-je dire. Et enfin, pour une autre raison encore que vous n'avez pas considérée, c'est que moi je ne voudrais pas vous épouser, même si vous le vouliez. Je déteste la vie artificielle des diplomates. Et maintenant — continua-t-elle avec un sourire à moitié railleur — que je me suis fait une position à Washington, je me fiche pas mal du monde. Donc, tournons la page!

Et tenant les rênes d'une main, elle tendit l'autre déjà gantée au jeune homme :

— Je vous reverrai bientôt, naturellement. Bons amis?

Puis, sans un autre mot, elle lui tourna le dos, d'un bond fut en selle et s'en alla en galopant doucement derrière les grands arbres au feuillage épais.

ÉLÉONOR GIZYCKA

(*A suivre.*)

CONTRIBUTION D'UN VÉTÉRAN A L'HISTOIRE COLONIALE

QUELQUES SILHOUETTES ET FAITS NOTOIRES

Notre histoire coloniale est constituée par l'ensemble des événements ou actes d'ordres politique, militaire, diplomatique, administratif qui ont présidé à la création de notre empire colonial.

Cet empire colonial occupe aujourd'hui sur le Globe une superficie considérable. Aux vieilles colonies, vestiges du domaine d'outre-mer de l'ancienne monarchie, se sont ajoutées au cours du XIXe siècle : l'Afrique méditerranéenne, l'Indochine, l'Afrique occidentale et équatoriale, Djibouti, Madagascar.

Mais c'est dans la période qui s'étend de 1879 à nos jours, que, sur les assises primitives : Algérie, Cochinchine, Sénégal, Congo, se sont élevés les majestueux édifices qui proclament la puissance de notre génie colonisateur.

Cette histoire est faite de vérités, et aussi de légendes, celles-ci inséparable, de toute œuvre humaine. Telle qu'elle se présente, elle enregistre les résultats admirables dus à l'initiative agissante des générations de la seconde moitié du XIXe siècle, en même temps qu'elle met en relief, dans la période de gestation, les qualités caractéristiques de notre race : esprit d'entreprise, courage, énergie persévérante, générosité.

Mon dessein, en écrivant ces lignes, reste modeste ainsi que le titre adopté le laisse pressentir.

1er Septembre 1923.

Je veux seulement relater certains souvenirs personnels, liés aux différentes phases de ma vie coloniale, depuis les débuts de ce que l'histoire a dénommé « l'épopée africaine », dont j'ai été l'un des premiers pionniers.

De cette période de notre histoire coloniale les origines sont obscures; les raisons qui ont déterminé notre pénétration au Niger, puis au centre Afrique, en partant du Sénégal, sont ou inconnues ou mal exposées dans leur genèse; je suis en mesure de rétablir la vérité historique. Mais aussi il est des hommes dont l'histoire doit retenir les noms, qui ne sont pas mis à leur place et mon devoir est de les y établir.

On m'excusera si à ces souvenirs ma personne est trop souvent associée, mais le lecteur voudra bien admettre que les dits souvenirs n'ont quelque valeur ou saveur que parce que je les ai vécus.

I

Le colonel Brière de l'Isle[1], de l'Infanterie de Marine, est le véritable créateur de la prospérité de notre colonie du Sénégal et aussi le metteur en œuvre de l'épopée africaine qu'il a conçue et déclanchée avec une force vive qui en a assuré le succès.

Je voudrais d'abord fixer le rôle de Brière de l'Isle comme organisateur et administrateur de notre vieille colonie, qui lui dut de sortir de la léthargie dans lequelle elle était plongée, pour devenir le plus beau joyau de cet écrin superbe que l'on dénomme aujourd'hui : l'Afrique Occidentale française.

Au moment où, en 1875, Brière de l'Isle arrivait au Sénégal, c'était encore, pour la France, meurtrie des désastres de 1870, le temps du recueillement. L'œuvre de reconstitution nationale devait se développer, exempte de tous soucis extérieurs susceptibles de la faire dévier du but; aussi les instructions aux gouverneurs des Colonies se résumaient-elles en cette formule lapidaire : « Surtout, qu'on n'entende pas parler de vous! »

1. Brière de l'Isle s'était illustré, en 1870, dans le commandement du 1er Régiment de l'arme à Bazeilles. La fin de sa belle carrière fut causée par une mesure inique, lorsqu'il fut relevé de ses fonctions de commandant en chef au Tonkin à la suite de l'affaire de Lang-Son.

Brière de l'Isle sut, tout en se conformant rigoureusement à ces instructions, consacrer son activité à developper, sans faire appel aux finances de la métropole, la colonie qui lui avait été confiée. Dès son arrivée à Dakar, il comprit que nous possédions en cette rade, fermée par l'île de Gorée, un port merveilleux, le seul de la côte occidentale d'Afrique, et qu'il importait de le doter d'installations susceptibles d'en faire le point obligé de relâche et de ravitaillement des navires fréquentant l'Atlantique sud. Jusqu'alors les îles Canaries détenaient ce rôle; elles avaient l'inconvénient d'être trop rapprochées des côtes d'Europe, trop éloignées des côtes de l'Amérique du Sud.

Mais l'eau manquait à Dakar; Brière de l'Isle fit immédiatement entreprendre des études, puis, celles-ci terminées, des travaux qui permirent de capter dans les dunes de sables de Hann, pointe sud-ouest de la rade de Dakar, par une aiguade, des eaux qui furent amenées jusqu'à la jetée. En 1879, au mois d'avril, nous allâmes inaugurer le jet d'eau terminus de la canalisation à l'extrémité de la grande jetée d'alors. Dakar était créé, les dépôts de charbon vinrent ensuite, puis les magasins d'approvisionnements, les docks, etc.

En quelques années, surtout après d'autres travaux dont nous parlerons ci-après, Dakar prit un essor prodigieux. Aujourd'hui le rêve de Brière de l'Isle est réalisé, Dakar est le plus grand port de la côte occidentale d'Afrique.

A Saint-Louis, entrepôt du commerce de cette grande artère fluviale qu'est le Sénégal, Brière de l'Isle créa des quais et aussi une conduite d'eau, grâce à un barrage établi sur un des bras du fleuve à Lampsar; ce dernier travail transforma la vie économique de la capitale. Jusqu'alors on était réduit à recueillir dans des citernes les eaux des pluies de l'hivernage; presque toutes les maisons en possédaient une. Contre l'hôtel du Gouvernement était un de ces réservoirs à l'usage des troupes et des fonctionnaires; chaque jour les corps et services envoyaient des corvées avec des barriques pour transporter l'eau dans les casernes et les administrations.

A ce sujet une personnalité intéressante s'évoque dans ma mémoire. Il y avait alors, à Dakar, comme commandant supé-

rieur, second du Gouverneur, un lieutenant-colonel de spahis que familièrement on appelait le « père Canard ». C'était le personnage légendaire de la Colonie. Il y était arrivé en qualité de trompette au premier escadron de spahis, qui, tiré du Ier chasseur d'Afrique, avait été envoyé au Sénégal en 1845. Il avait conquis tous ses grades dans les nombreuses colonnes expéditionnaires d'avant 1870. Sa bravoure, illustrée par de nombreuses blessures, faisait le sujet de maints récits merveilleux, surtout parmi les indigènes chez lesquels il était en véritable vénération. C'était le type du soldat de fortune, bienveillant aux jeunes sous ses allures brusques; ses boutades, transmises de génération en génération, assaisonnées à une sauce un peu verte parfois, faisaient la joie de nos réunions. Un jour vint où le père Canard atteignit le sommet de la hiérarchie par sa nomination au grade de colonel; il ne pouvait prétendre aller au delà, il était vraiment trop spécialisé. Peu de temps après, alors que je rentrais en France, j'allai lui dire adieu à Dakar; je le trouvai songeur et il me confessa avec des larmes dans la voix, qu'il se voyait obligé de quitter son cher Sénégal, puisque Brière de l'Isle, son égal en grade désormais, ne manifestait pas de vouloir lui céder la place. J'essayai en vain de lui donner espoir; alors, me prenant par le bras : « Et cependant, Monteil, avoir roulé des barriques d'eau sur la place du Gouvernement comme simple spahi, et regarder le même spectacle du haut de l'hôtel, étant Gouverneur, c'était un beau rêve! »

Le rêve du vieux soldat s'accomplit toutefois; il devint, par une circonstance un peu fortuite, Gouverneur du Sénégal, pour un temps très court d'ailleurs; le rôle n'était plus à sa taille. Il termina sa carrière militaire comme commandant supérieur de Sfax et fut retraité à cent neuf ans de services, campagnes comprises. C'était un fier soldat et un grand honnête homme.

Brière de l'Isle accomplit aussi des travaux d'embellissement par des plantations qui donnèrent de l'ombrage aux grandes places, aux longues artères sablonneuses de la Capitale.

Mais la métropole ne pouvant fournir de subsides, le gouverneur les demanda à ceux à qui ces travaux devaient apporter

sécurité et prospérité à la fois, aux commerçants. Il augmenta les droits de douane à l'entrée dans la Colonie. Ce n'est pas médire des négociants du Sénégal que de constater qu'ils en furent mécontents, et, comme la colonie, grâce à Brière de l'Isle, possédait désormais un député et un Conseil général, ceux-ci mirent tout en œuvre pour obtenir son rappel. Cet événement eut lieu en 1881, mais le gouvernement, reconnaissant les services éminents de Brière de l'Isle, le nomma général. Il avait trouvé la colonie pauvre; à son arrivée elle était endettée; à son départ il laissait 1 500 000 francs à la caisse de réserve.

Je m'excuse d'anticiper sur les événements, en ce qui a trait à la relève de Brière de l'Isle à cause d'un souvenir qui s'y rattache et que je veux rapporter ici.

En 1884 j'arrivais à Bordeaux, partant à nouveau pour le Sénégal comme chef de la Mission topographique du Soudan. Grand fut mon étonnement de trouver à l'embarcadère du remorqueur qui devait nous conduire à Pauillac pour embarquer sur l' « *Équateur* » courrier du Brésil, les Chefs de grandes maisons de commerce du Sénégal et à leur tête M. Descemet, président du Conseil général. Je les connaissais tous, j'étais lié d'amitié avec la plupart. Leur affluence toutefois à ce moment me semblait singulière. Mais mon étonnement fut à son comble, quand je les vis tous embarquer sur le remorqueur. Enfin j'eus le mot de l'énigme lorsque Descemet m'adressa la parole en ces termes : « Mon cher ami, c'est au nom du Conseil général et du commerce du Sénégal que je viens vous demander un service. Nous avons fait depuis le départ du général Brière de l'Isle de dures expériences en matière d'administrateurs, la colonie, que le général avait laissée prospère, est aujourd'hui dans la détresse. Nous regrettons nos intrigues de jadis; nous ne voyions alors que les mesquins intérêts du moment. Voulez-vous demander au général de revenir au milieu de nous, nous nous chargeons d'obtenir son retour par intervention auprès des pouvoirs publics et pour manifester à la fois et nos regrets d'hier et notre joie de demain, nous nous engageons à verser un million à la caisse de réserve de la Colonie ».

Je transmis au général ce vœu, mais j'en savais à l'avance

l'issue, Brière de l'Isle, poursuivant sa destinée, devait s'acheminer bientôt vers son nouveau calvaire.

Il n'était pas exagéré d'affirmer que Brière de l'Isle fut le véritable créateur de la prospérité de la colonie du Sénégal[1].

Avant d'exposer la genèse du projet de pénétration au Niger qui, conçu par lui, marque la première étape de l'épopée coloniale, je dois présenter les deux collaborateurs du célèbre Gouverneur.

Le premier d'entre eux était Gallieni, alors jeune lieutenant, arrivé au Sénégal en 1876. Peu de temps après, il était nommé au commandement important du cercle de Thiès, et là, ses qualités de travailleur et d'administrateur habile le signalèrent bientôt à l'attention du lieutenant-colonel commandant supérieur de Dakar, connaisseur et manieur d'hommes, dont il dépendait. Sur les rapports élogieux qu'il fit au gouverneur de son collaborateur, Brière de l'Isle appela Gallieni à Saint-Louis et l'attacha à la direction des affaires politiques dont le directeur était un vieux sénégalais, le capitaine d'infanterie de marine Boilève.

La direction des affaires politiques était l'organe qui faisait sentir, hors du chef-lieu, l'action du pouvoir central, par l'intermédiaire des commandants de cercles et de postes (tous officiers). La direction des affaires politiques avait la haute main sur toutes les relations avec les indigènes; l'exercice des fonctions des officiers qui y étaient attachés exigeait une connaissance approfondie des mœurs, des coutumes, de l'histoire particulières à chaque groupement ethnique ou administratif. Souvent il était nécessaire qu'un de ses officiers, délégué par le gouverneur, se rendît dans l'intérieur pour régler sur place des conflits pendants entre les chefs indigènes.

C'est un événement de cet ordre qui, au début de 1878, me fit entrer à la direction des affaires politiques. Je venais d'arriver au Sénégal, frais émoulu de Saint-Cyr depuis un peu plus d'un an, et j'avais été désigné pour servir au bataillon de tirailleurs sénégalais. Le service était peu pénible, les

1. La colonie reconnaissante a élevé à Brière de l'Isle une statue à Saint-Louis.

loisirs l'étaient davantage et j'envisageais sans enthousiasme le fait, que cette vie dénuée d'intérêt devrait se prolonger un an au moins, le gouverneur n'acceptant pas qu'avant ce temps un jeune officier pût être appelé au commandement d'un poste; mesure logique dont il n'est pas besoin de développer davantage la sagesse.

Le Directeur des affaires politiques avait été appelé, pour une mission qui se prolongeait, dans les rivières au sud de Dakar; il était d'ailleurs spécialiste en toutes questions s'y rapportant. Gallieni, se trouvant seul, fit valoir au gouverneur les inconvénients de cette situation. Il me proposa comme adjoint. Je fus accepté.

Depuis un mois environ, j'étais le collaborateur de Gallieni qui venait de recevoir son troisième galon, lorsque le capitaine Boilève rentra et reprit la direction. Gallieni me présenta; la réception fut fraîche; à peine mon chef, assez atrabilaire de nature, me regarda-t-il, et de suite : « Je ne sais comment vous êtes entré ici, je ne vous ai pas demandé » et, me désignant une grande pièce en contre-bas du bureau directorial, il ajouta : « Désormais vous resterez dans ce bureau, là sont les archives qui n'ont pas été classées depuis 1817; vous les classerez. »

Les archives remontaient en effet à l'époque où le colonel Schmaltz, nommé gouverneur du Sénégal en 1817, après que les Anglais nous eurent rendu la colonie en 1814, vint prendre possession de son poste à bord de la *Méduse* de tragique mémoire. Le gouverneur avait pu gagner la côte dans une des embarcations du navire.

Je me mis au travail qui m'était imposé, mais je dus constater de suite, à ma grande joie, que les archives étaient en ordre parfait; seul le répertoire était à établir. Avant de procéder à cette besogne, je fis la lecture des dossiers, et bientôt ce fut avec passion que je poursuivis mes investigations qui gagnaient chaque jour en intérêt. Il faut dire que la période de stagnation imposée à la colonie depuis 1870, succédant au contraire à l'activité débordante qui avait marqué les gouvernements du général Faidherbe, de l'amiral Jauréguiberry, du colonel Pinet Laprade, avait creusé un véritable fossé entre le passé et le présent; dans ce fossé

l'histoire était demeurée ensevelie. Or ce passé relégué dans l'oubli avait été fertile, fécond; l'œuvre de Faidherbe en particulier tenait du prodige.

Faidherbe, jeune chef de bataillon du génie, avait succédé en 1854 à un gouverneur éminent, l'amiral Protet, dont il avait été le collaborateur. Nanti de la confiance du Gouvernement impérial, Faidherbe conçut et mena à bonne fin l'entreprise de faire régner la paix dans l'immense domaine constitué par le bassin du bas Sénégal et les rivières qui au sud de Dakar s'étendent jusqu'aux confins de la colonie anglaise de Sierra Leone. Cette pacification nécessita de nombreuses colonnes expéditionnaires ayant pour but d'affranchir les populations paisibles des incursions de leurs voisins avides et pillards, tels les Maures de la rive droite du Sénégal qui furent rejetés au delà du fleuve, ou de mettre les escales, stations commerciales, à l'abri des vexations des chefs indigènes, et enfin de favoriser l'accession au commandement des groupements ethniques des chefs qui semblaient le plus aptes à maintenir avec nous de bonnes relations d'amitié. Au cours d'une première période de huit années, Faidherbe réalisa ce programme que son successeur, l'amiral Jauréguiberry, continua de 1862 à 1864; enfin, de retour en 1864, Faidherbe put parachever son œuvre. En 1866, quand il quitta définitivement le Sénégal, le général Faidherbe laissait la Colonie complètement pacifiée et organisée; elle n'attendait plus que l'administrateur éclairé qui, dégagé des soucis de la préparation du terrain, devait l'ensemencer, le mettre en état de produire d'abondantes moissons. Ce fut le rôle de Brière de l'Isle.

Il fallait créer l'outillage économique qui devait favoriser la mise en valeur des ressources de notre immense domaine. C'est sur ce point particulier que la lecture des Archives m'apporta une révélation, inattendue de moi, insoupçonnée de tous. Faidherbe, Jauréguiberry, Pinet Laprade avaient pacifié, mais ils avaient prévu non seulement dans les grandes lignes mais dans tous les détails, alors accessibles, les grands travaux qui devaient assurer le développement économique de la colonie. Parmi les projets étudiés dont je fis la découverte, je signalerai ceux ayant trait à l'amé-

nagement de la barre du Sénégal pour la rendre praticable en tout temps; les projets de barrages à établir sur le Sénégal pour le rendre navigable aux basses eaux; les projets d'adduction d'eau, et solidairement les projets d'irrigation de terrains, les tracés de routes, etc. Tous les grands travaux indispensables existaient à l'état d'études complètes avec plans et cartes à l'appui; la guerre de 1870 avait tout arrêté et l'oubli s'était fait au point que l'existence même de cet immense labeur accumulé prit le caractère d'une révélation.

Mais ces colonnes expéditionnaires, l'élaboration de ces projets s'étaient accompagnés de voyages d'exploration, de prospection, qui avaient multiplié les contacts avec les populations indigènes et fait la lumière sur les questions complexes de races, de mœurs, de civilisation. Également, par l'action politique de nos chefs de postes, nous avions eu à prendre connaissance, à régler souvent bien des conflits entre les chefs indigènes soumis à notre domination; d'aucuns de ces règlements étaient restés en suspens quand vint l'heure de la stagnation. Les archives présentaient une documentation inestimable sur les populations indigènes et nos relations avec elles.

Aiguillonné par le désir d'apprendre, je compulsai, avec un intérêt grandissant, les trésors qui s'offraient à mon investigation, sans me rendre compte que le jour était proche où toute cette documentation patiemment accumulée, fruit du labeur persévérant de nos illustres devanciers, allait être, pour leurs successeurs, une mine féconde où ils puiseraient les éléments d'une action ordonnée, parce que bien préparée.

Je faisais part à Gallieni de mes découvertes et nous nous entretenions chaque jour des questions intéressantes qu'elles soulevaient. Mais nous étions encore, au début de 1878, loin de soupçonner, qu'un an et demi après, une activité fébrile allait succéder à la morne torpeur du présent. Aussi nos dissertations révêtaient-elles un caractère platonique et se terminaient-elles par le regret, souvent exprimé, de n'avoir pas vécu en ces temps où nos chefs avaient pu acquérir, par une pratique constante, une connaissance approfondie de la conduite des hommes et des événements.

Je n'ai pas besoin de dire que la besogne aride du répertoire n'était guère l'objet de mes soins, je m'étais d'ailleurs arrêté à l'idée de ne l'entreprendre qu'après avoir terminé la lecture des dossiers. Et quand cette heure sonna, je fus détourné de mes intentions, dans des conditions que je vais rapporter, si bien que l'inventaire des archives se réduisit seulement à ma documentation personnelle.

Un mois s'était écoulé, j'avais tout lu; notre directeur fut appelé à entreprendre une nouvelle mission prolongée. Gallieni assuma l'intérim de la direction, je repris place à ses côtés, abandonnant les archives à leur repos un instant troublé.

Mais quelques jours après, Gallieni fut envoyé en mission pour le règlement d'une affaire délicate dans le fleuve. Je fus chargé à mon tour de l'intérim de la direction.

Ce n'était pas sans une appréhension terrible, l'expression n'a rien d'exagéré, que j'envisageais la collaboration directe avec le « Bouroum N'Dar[1] », dénomination indigène du Gouverneur, auquel nous donnions assez volontiers ce titre entre nous. Brière de l'Isle, gros travailleur, n'avait pas l'humeur facile, il était peu patient, et ne donnait pas aisément sa confiance.

Le lendemain de ma prise de service arrivèrent deux chefs indigènes importants, l'un, grand chef du Oualo, Yamar M' Bodj, avait été élevé à l'école des Otages, il était jeune, aimable, parlant très bien le français; l'autre, Gonon, était un vieux chef peuhl, ancien guide de Faidherbe dans ses expéditions. Ils venaient dans l'espoir de faire régler un litige qui les divisait, eux et leurs familles, depuis de nombreuses années et qui restait en suspens parce que l'administration d'un jugement équitable eût nécessité des indications précises qu'il était impossible d'obtenir d'eux, leur mentalité étant déformée par une longue période de récriminations violentes, de discussions stériles. Cette affaire avait été, à diverses reprises déjà, évoquée tant auprès du directeur que du Gouverneur et jamais solution acceptée par les parties n'avait pu intervenir.

Lorsque, pour ma prise de contact, je fis part au gouver-

1. Chef de Saint-Louis.

neur de la présence des deux chefs, à un premier geste de mauvaise humeur succéda une violente colère, qui s'exhala sous cette forme : « Et que peut votre inexpérience pour m'aider? Si encore Gallieni ou Boilève étaient ici... »; puis après un moment de réflexion : « D'ailleurs je confesse qu'ils seraient aussi impuissants que vous-même. Ce n'est pas d'aujourd'hui que ce conflit regrettable nous obsède! »

Je pris alors timidement la parole pour lui dire que des éléments d'information précis existaient qui permettraient d'arriver peut-être à une solution. A cette ouverture, je fus gratifié d'un regard fulgurant de l'irascible Bouroum, suivi d'une apostrophe virulente : « Impertinent, prétentieux, sortez! »

Je retournai à mon bureau et rédigeai immédiatement une note condensant les pièces d'un dossier trouvé dans les archives; c'était un des règlements en suspens dont j'ai parlé. Je portai cette note au Gouverneur qui de mauvaise grâce se décida à la lire, mais dont la figure se dérida soudain : « Et vous avez les pièces! » Je ne fis qu'un bond, je rapportai le dossier. En quelques minutes, en présence des chefs intéressés, dont la mémoire se rafraîchit à mesure que les preuves furent développées, la grande question fut réglée à leur mutuelle satisfaction.

Plus tard, et j'aurai à y faire allusion, la reconnaissance de ces deux chefs, qui devinrent pour moi des amis fidèles, se manifesta sous la forme du plus absolu dévouement.

Le hasard voulut qu'au cours de mon intérim de huit jours, deux graves questions fussent résolues grâce à la connaissance que je possédais des archives. Mon gouverneur me prit dès lors, malgré mon jeune âge, en considération et à compter de ce jour, il ne voulut à la direction que Gallieni et moi. Pendant deux ans nous collaborâmes étroitement : quand l'un était dehors, l'autre était à Saint-Louis et réciproquement.

Cette collaboration se doubla d'une amitié durable, laquelle se renforça à l'épreuve du malheur. En 1878 éclata une terrible épidémie de fièvre jaune; Gallieni était en mission dans le fleuve; il y fut bloqué par une mesure de quarantaine destinée à préserver le chef-lieu, mesure chimérique d'ailleurs,

car Saint-Louis fut également atteint par le fléau. Resté à la Direction, je fus terrassé à mon tour et force me fut d'utiliser le logement de Gallieni, dont j'avais la clé, pour me faire soigner. Devant l'inéluctable nécessité, car j'étais resté seul valide au Gouvernement, on dut lever la quarantaine pour faire rentrer Gallieni. Mon pauvre ami, fort éprouvé lui-même, avait grand besoin de repos; il me trouva couché dans son lit. Stoïquement, il jeta un matelas dans la chambre pour lui-même et me soigna jusqu'à guérison. On peut comprendre que de tels souvenirs, de tels témoignages d'affection aient pu créer entre nous des liens que la mort de mon illustre ami seule a déliés.

Gallieni était une nature très complexe; à l'ordinaire méditatif et renfermé, il avait par moment des fusées de gaité irrésistibles. En général il était sérieux et réservé; sa réserve était même ombrageuse au point que les fréquentations mondaines lui étaient désagréables. Travailleur infatigable, son labeur au Gouvernement, très absorbant cependant, ne lui suffisait pas; il employait son temps libre et toutes les heures de sieste à augmenter ses connaissances de toute nature, mais surtout militaires et linguistiques. Il rédigeait un journal alternativement en français, allemand et italien.

Je participais à sa vie; il développa en moi, par l'exemple, des habitudes de travail que je n'ai jamais perdues. Mais je n'écrivis le journal de ma vie qu'au cours de mes explorations.

De longues années après, aux jours les plus sombres de la Grande guerre, quand le service rapprochait l'un de l'autre le Gouverneur militaire de Paris ou le Ministre de la Guerre général Gallieni, et le Chef d'État-Major de la Place de Paris, l'entretien ne se terminait jamais sans un « t'en souviens-tu? » évocateur des souvenirs des jours de luttes, de souffrance, de joie aussi de nos jeunes années, ardemment consacrées au service et à la grandeur de la France d'outre-mer.

Vers avril 1878 arrivait à Saint-Louis, venant de Dakar, à dos de chameau, un explorateur qui jusque-là s'était consacré à la prospection du Sud Algérien, c'était Paul Soleillet. Il était dans la force de l'âge, portait une grande barbe noire

et affectait un maintien digne qui s'alliait à une grande sobriété de paroles. Ces dehors imposants masquaient une absence presque totale d'instruction; son bagage à dire vrai se composait d'une certaine connaissance de l'arabe parlé et d'une pratique des voyages sahariens. Mais les dehors m'impressionnèrent d'abord; il venait sans aucune ressource pour entreprendre, par le Soudan, d'atteindre le Niger puis Tombouctou et de cette ville, il prétendait devoir rentrer à la côte par le Sahara. Je m'attachai à intéresser à sa cause; j'y réussis; il trouva une douzaine de mille francs tant auprès de l'administration locale que de la mairie de Saint-Louis et il accepta que je prisse le soin de lui organiser sa mission. Il avait une manière à lui de témoigner la plus parfaite indifférence pour les détails de cette préparation, si capitale pourtant, qu'il laissait à l'initiative d'un novice, et cette placidité n'était pas sans provoquer ma stupéfaction.

Enfin je le conduisis à bord de l'aviso sur lequel il devait remonter la section navigable du fleuve et au dernier moment, je lui proposai de l'accompagner. « Jamais, me dit-il; avant huit jours nous aurions l'un et l'autre le revolver à la main. Mais, ajouta-t-il, je veux reconnaître l'aide que vous m'avez si gracieusement donnée et je le ferai par un conseil. Vous avez le tempérament d'explorateur, vous le deviendrez certainement, *ne voyagez jamais à deux.* Adieu! »

Je ne pouvais pressentir alors combien ce conseil était judicieux; je ne le reconnus que plus tard et pour ne pas l'avoir pratiqué. Soleillet rentra à Saint-Louis, un an après environ, au début de 1879; il n'avait pas réussi, il regagna la France.

J'en terminerai de suite avec la personnalité de Paul Soleillet. Moins d'un après, au début de 1880, et nous allons voir ci-après, que les événements avaient marché d'un train d'enfer en cette courte période, Soleillet revenait au Sénégal. Ce n'était plus le besogneux de la veille, c'était Paul Soleillet, ingénieur géographe, chargé d'une mission officielle dotée de subsides importants. Sa mission devait consister à relier par le Sahara occidental les rives du Sénégal au Maroc. Après une absence de deux mois environ je reçus un courrier, il me signalait qu'il avait été pillé et me demandait de lui faciliter le retour. A la suite d'incidents inutiles

à relater, Paul Soleillet rentra en France et ne reparut plus au Sénégal. Mais pour la vérité historique, ses tentatives d'explorations ne pouvaient pas ne pas pas être signalées.

II

En 1879 l'opinion publique fut brusquement orientée vers une idée assez utopique en elle-même, imprécise dans sa réalisation, vague dans les conséquences qui pouvaient en surgir, mais qui, en raison même de toutes ces données, assez chaotiques, passionna les masses et détermina une action gouvernementale quasi instantanée.

Le philosophe qui voudrait chercher les causes profondes de cet emballement spontané de tout un peuple pour un projet qui ne reposait sur aucune base sérieuse ou bien étudiée, devrait faire état de cette période de dépression, de stagnation muette, qui suivit la guerre de 1870. Peu à peu cependant l'œuvre de reconstruction, silencieusement, mais avec ténacité, poursuivie, avait développé un état d'équilibre stable qui fut réalisé vers cette année 1879.

Dès lors, la France, énervée de cette période d'inaction prolongée, était impatiente de manifester par des actes qu'elle avait reconquis la pleine possession de sa force. Lasse de végéter, repliée sur elle-même, elle attendait l'occasion de témoigner, à la face du monde, que son esprit, enfin libéré du cauchemar angoissant des tristesses de la veille, était capable de concevoir et de poursuivre en toute sérénité de grandes entreprises.

C'est à cette heure où l'avide désir d'action était à son paroxysme que naquit le projet du chemin de fer transsaharien.

Les causes de la séduction, qu'exerça immédiatement ce projet doivent être recherchées dans l'imprécision même qui était la caractéristique des buts à atteindre et des voies et moyens à mettre en œuvre pour y parvenir.

Le but, c'était de relier l'Algérie aux contrées *inconnues* du centre Afrique, à travers le Sahara lui-même *inconnu*; c'était d'attirer vers la Méditerranée les richesses *inconnues*, parce que non prospectées, des vastes contrées du Soudan. Le

moyen, c'était la construction d'une voie ferrée de 3 000 kilomètres, se développant au travers de régions désertiques, sans eau, destinée à relier Alger à Tombouctou porte de l'Afrique centrale. Tombouctou avait la réputation d'être à la fois un marché immense, et une cité où florissaient la civilisation et la littérature musulmanes. Or Tombouctou était une ville morte, sans marché, sans rayonnement intellectuel.

Tout était en réalité aussi mystérieux dans le but que dans les moyens de l'atteindre, mais c'est le mystère qui toujours passionne les foules, ainsi s'explique l'engouement dont le Transsaharien fut l'objet.

Constatons qu'à plus de quarante ans de distance, alors que tout le Soudan a été prospecté, occupé, que les confins algériens ont été poussés jusqu'à la limite du désert, à In-Salah, le projet du Transsaharien, très étudié désormais, demeure accroché, parce que son utilité pratique reste contestable.

Mais en 1879 le mysticisme qui entourait son enfantement assura son succès. Immédiatement une commission dite du Transsaharien fut créée, au ministère des Travaux Publics, laquelle décida de l'organisation d'une mission d'études et de prospection; ce fut la première mission Flatters. Elle n'eut qu'un succès relatif, mais fut bientôt suivie d'une seconde, dont l'issue tragique est dans la mémoire de tous. Devant cet insuccès s'effondra la chimère qui avait suscité tant d'espoirs. Pendant longtemps il ne fut question ni de transsaharien ni même de Sahara.

Les grands progrès humains sont souvent la conséquence d'entreprises initiales avortées; les savants ont coutume de dire que les grandes découvertes sont presque toujours issues d'erreurs de calculs, ou d'expériences engagées sur des données inexactes. Tel fut le rôle inattendu du projet du Transsaharien. De cette chimère sortit la grande œuvre coloniale de la fin du XIXe siècle, qui devait doter la France de son merveilleux empire africain.

L'un des ministres de l'époque, qui suivit dans le conseil des ministres et au sein de la commission les discussions du projet, était l'amiral Jauréguiberry, ministre de la Marine,

ancien gouverneur du Sénégal. En cette dernière qualité il avait présent à l'esprit la mission que le général Faidherbe avait autrefois, en 1864, envoyée jusqu'aux bords du Niger, auprès du sultan de Ségou. La mission Mage et Quintin avait pour instructions de lier avec le sultan des relations d'amitié qui auraient ouvert à notre commerce les territoires qui dépendaient de son autorité entre Sénégal et Niger, et devaient faciliter, à ce même commerce, l'accès du Niger dans la direction de Tombouctou.

La mission Mage n'avait pas obtenu satisfaction; toutefois elle avait été honorablement traitée par le sultan Ahmadou et avait pu en toute sécurité revenir à Saint-Louis.

Mais le projet, avorté à l'époque, pouvait être repris et sa réalisation nous permettrait, par des territoires peuplés et susceptibles d'acquérir une valeur économique, d'atteindre la cité mystère : Tombouctou. Or Tombouctou, c'était le point fascinant du projet du Transsaharien. Y parvenir était le but, les moyens ne pouvaient importer, c'est en effet ce que nous enseignera l'avenir.

Sur ce projet précis, l'amiral Jauréguiberry pressentit le gouverneur du Sénégal par une dépêche ministérielle de la fin de juillet 1879. Dans cette dépêche le ministre invitait le gouverneur à établir un plan de campagne qui aurait pour objet de joindre le dernier point navigable du Sénégal aux eaux navigables du Niger. La solution du problème comportait donc l'utilisation de deux voies fluviales reliées par une ligne ferrée pour atteindre Tombouctou; c'était logique et pratique à la fois, puisque la voie ferrée devait créer dans les régions peuplées qu'elle traverserait un développement économique qui assurerait son trafic.

Comme à cette heure la France avait la hantise de l'action, le ministre demandait au gouverneur de lui faire tenir des propositions définitives par retour du courrier, soit à quinzaine.

A ce moment, Gallieni était absent de Saint-Louis pour un temps assez long encore; j'étais directeur intérimaire. Le gouverneur me communiqua la dépêche ministérielle; mais le problème qui y était formulé n'était simple qu'en apparence. Par le projet ministériel la communication n'était

réalisée qu'aux hautes eaux du Sénégal, soit pendant quatre mois de l'année à peine; il fallait donc, pour la rendre utilisable en tout temps, ou aménager le cours du Sénégal au moyen de barrages limitant des biefs navigables, ou prévoir une voie ferrée joignant directement Saint-Louis à Khayes, le dernier point qu'on peut atteindre aux hautes eaux.

D'autre part, que ce fût par le fleuve ou par la voie ferrée, le point terminus était Saint-Louis. Or le chef-lieu de la colonie quoique situé à l'embouchure du Sénégal, était isolé de la haute mer par une barre sujette à des déplacements journaliers et impraticable pendant près d'un tiers de l'année. L'entrée n'en était possible que pour des navires de trois mètres de tirant d'eau au maximum, par le plus beau temps.

Il importait donc de reporter à Dakar le point de départ de la voie de pénétration vers le Niger, il fallait donc prévoir la construction du chemin de fer Saint-Louis-Dakar. D'ailleurs cette voie ferrée s'imposait pour le développement économique du Sénégal et aussi pour la pacification définitive du Cayor. Le Gouverneur projetait d'insister particulièrement pour que la concession immédiate en fût donnée à une compagnie privée, car la mise en valeur des territoires qu'il devait traverser assurerait la rémunération des capitaux engagés, prévision qui se réalisa au delà de toutes les espérances qu'on pouvait, à l'époque, concevoir.

Les grandes lignes du projet étant ainsi complétées, le Gouverneur se réserva d'étudier, avec ses chefs de services compétents, le plan de campagne d'exécution fixé à cinq années; il me chargea des parties géographique, historique et politique du rapport. La connaissance des archives facilita ma tâche.

Au prix d'un labeur acharné, le rapport complet put partir par le courrier indiqué. Le plan de campagne du point de vue de l'étude et de la construction de la ligne ferrée Khayes-Niger devait s'échelonner sur cinq années. On ne pouvait songer à attaquer la ligne que par Khayes, c'était donc par avancement progressif que l'on comptait atteindre le Niger. La direction des travaux devait être confiée à l'au-

torité militaire, car il était escompté qu'il faudrait protéger les travailleurs et vaincre aussi les résistances que ne manquerait pas de fomenter le Sultan de Ségou parmi les populations qui dépendaient de lui, la ligne devant traverser sur presque tout son parcours les territoires qui relevaient de son autorité.

La colonie enfin n'était en communication avec la métropole que par les deux courriers mensuels de l'Amérique du sud qui faisaient escale à Dakar; il n'existait pas de ligne télégraphique sous-marine. En cas d'extrême urgence on détachait l'aviso de la colonie pour porter un câblogramme au câble anglais qui touchait aux îles Saint-Vincent (Cap Vert). Le projet, pour faire cesser cet isolement, comportait aussi l'immersion d'un câble entre les îles Saint-Vincent et Dakar.

Tel est dans ses grandes lignes le projet qui fut envoyé à Paris en août 1879.

Par le premier courrier de septembre, le ministre approuvait sans réserve les propositions de Brière de l'Isle, et mettait une somme de 500 000 francs à la disposition du budget de la Colonie pour l'envoi des premières missions de prospection.

III

La première mission fut organisée sous la direction de Gallieni auquel on adjoignit le lieutenant Vallière et le sergent Plaigneur, tous deux de l'infanterie de marine, pour les levés topographiques. Cette mission était chargée de la prospection du premier tronçon de la voie ferrée à établir entre Khayes et Bafoulabé sur la rive gauche du Sénégal. La région que devait traverser la mission relevait de chefs indigènes dont la dépendance vis-à-vis du sultan de Sègou était contestable, on pouvait donc s'affranchir de négociations préalables avec ce dernier, dont les frères, établis à Kouniakary et Nioro, sur la rive droite du Sénégal, ne mirent d'ailleurs aucun obstacle aux travaux de la mission.

A Bafoulabé la ligne ferrée devait traverser le fleuve Sénégal, dénommé Bafing, pour se développer en entier dans des régions habitées par des populations Malinkés et Bambaras

soumises à l'obédience directe d'Ahmadou. Aussi, avant d'entreprendre une étude détaillée sur le terrain, devenait-il indispensable de pressentir le puissant chef Toucouleur afin d'obtenir, si possible, son acquiescement préalable et de régler de concert avec lui le régime futur sous lequel devaient être placés ces territoires. Ce fut l'objet d'une deuxième mission dirigée également par Gallieni et dont je parlerai ci après.

Pendant la première mission de Gallieni, septembre-octobre 1889, le gouverneur qui, par sa connaissance du fleuve et des études qui existaient déjà pour le rendre navigable en tout temps, était sceptique sur la réalisation de semblable projet, entreprit d'envoyer une mission qui étudierait superficiellement le terrain, pour le tracé éventuel de la ligne directe Saint-Louis-Bakel, tracé qui suivrait la corde de l'arc formé par le fleuve entre ces deux points.

Un obstacle naturel régnait sur la plus grande partie de ce tracé, désigné, sur la seule carte que possédait la Colonie à cette époque, (carte que Mage avait dressée en 1866 après son voyage à Ségou), par la mention : *Ferlo ou désert sans eau.* Cette dénomination s'appliquait aux deux tiers environ de la distance totale entre le lac de Guiers et la rivière Falémé, affluent de la rive gauche du Sénégal, qu'elle joint un peu en aval de notre poste de Bakel. Des voyageurs, tels Mollien au début du siècle et de Beauford, s'étaient bornés à contourner cette région et pour cette cause on la considérait comme infranchissable.

Pour me récompenser du concours que je lui avais apporté dans l'élaboration du plan de campagne, le Gouverneur me confia le commandement de cette mission. Mon escorte se composait de 10 tirailleurs et de 4 spahis; on engagea des chameliers pour le transport des bagages au travers de la région désertique, et le Gouverneur me laissa le soin de me choisir un second parmi les officiers de la garnison du chef-lieu.

J'avais été nommé lieutenant dans des conditions un peu exceptionnelles, prenant ainsi une avance marquée sur les camarades de ma génération. Je crus bien faire de pressentir, pour m'accompagner, un de mes camarades de promotion de Saint-Cyr, encore sous-lieutenant, avec la pensée que le succès

de la mission, que je ne mettais pas en doute, aurait une influence déterminante sur sa promotion au grade supérieur. Quand je vins communiquer au gouverneur le nom de l'adjoint que je désirais, il l'accueillit avec une réserve non déguisée.

Aussitôt que Gallieni fut de retour et put reprendre la direction des affaires politiques, je hâtai mes derniers préparatifs. Tout à coup, à la veille du départ, mon second pris d'une crise violente de coliques néphrétiques entre à l'hopital. Je viens en hâte informer le gouverneur qui s'écrie : « Veinard! Choisissez de suite un autre officier et partez. » Je ne l'entendais pas ainsi; le médecin m'avait dit que la crise de mon ami se résoudrait en peu de temps, j'insistai pour un répit de vingt-quatre heures. Alors le gouverneur très paternellement me dit : « Mais ne comprenez-vous pas, jeune homme, que le sort vient de mettre à néant une combinaison généreuse certainement, mais qui peut entraîner l'échec de votre mission. Vous avez sur votre camarade le prestige du grade, bien faible ici même, mais demain, dans la brousse, ce prestige subsistera-t-il quand, aux prises avec des difficultés, vous trouverez en face de vous un homme de même niveau intellectuel et qui voudra avoir son avis et le défendre parce que le sort de l'expédition sera en cause? Croyez-moi, suivez l'indication du destin et choisissez de suite un autre collaborateur, moins près de vous! »

Le conseil de Soleillet me revint en mémoire, cependant j'insistai; le gouverneur m'accorda le répit demandé. Nous partions deux jours après.

Et comme dans la vie l'expérience des autres ne sert de rien, je devais faire la mienne propre. Dans le Ferlo, pays habité, j'eus des démêlés très sérieux avec un chef important qui prétendait me barrer la route. Après des négociations orageuses, je pris vis-à-vis de cet homme une décision qui lui fit quitter mon camp en proie à une violente colère. C'était la situation escomptée par moi et j'attendais l'heureuse issue de cette crise. Mais mon second, qui, n'ayant jamais eu aucun contact avec les indigènes, ignorait leur mentalité, me fit une sortie violente, déclarant que j'étais libre de jouer ma vie propre, mais que dans l'occurrence c'était vouer à un destin fatal lui-même et ceux qui nous accompagnaient.

Je dus prendre une mesure rigoureuse contre mon second révolté, ce qui me fut possible parce que j'avais une escorte militaire à ma dévotion et que mes indigènes, mieux que mon camarade, avaient pu pénétrer mes desseins; mais, si nous eussions été seuls en face l'un de l'autre, la prédiction de Soleillet se fût réalisée, nous aurions mis tous deux le revolver à la main.

Deux heures après, mon acte d'énergie portait ses fruits, mon antagoniste indigène venait à résipiscence, et ce fut pour mon second, auquel je pardonnai son incartade, l'occasion de confesser ses torts.

J'insisterai sur les débuts de ma mission parce qu'ils eurent une influence heureuse sur le terrain politique.

J'ai dit l'importance que le Gouverneur attachait avec juste raison à la construction du chemin de fer Saint-Louis-Dakar. Cette ligne traversait, sur la plus grande partie de son parcours, une contrée en bordure de la mer, s'étendant jusqu'à 60 kilomètres environ dans une région de l'intérieur, appelée le Cayor. Ce pays présentait donc une importance particulière par sa situation entre le Sénégal proprement dit et Dakar. Par tous les moyens, nombreuses colonnes expéditionnaires comprises, imposées par la nécessité de refréner les instincts pillards de ses chefs qui s'exerçaient contre les banlieues de nos villes de la côte, nous avions tenté de faire rentrer cette vaste contrée dans notre sphère d'influence directe, sans y réussir à notre gré. A la suite d'une dernière colonne, en 1875, nous avions fondé deux postes d'observation établis aux confins nord et sud, Kouga et Thiès, et un petit poste sur le territoire même du Cayor, M'Bidjem. Nous avions reconnu Lat Dior pour Damel, roi héréditaire du pays, et il s'était établi des relations hybrides qui facilitaient aux gens du Cayor le voyage de Saint-Louis, mais ne comportaient pas pour nous des avantages de réciprocité. Un courrier à dos de chameau transportait la correspondance pour la France de Saint-Louis à Dakar, quand la barre du fleuve à Saint-Louis était impraticable, mais ce courrier ne pouvait s'éloigner de la côte. En résumé les relations avec le Cayor étaient précaires et ne marquaient pas de symptômes d'amélioration.

Pour faire passer une mission d'études, le gouverneur se rendait compte qu'il faudrait de laborieuses négociations, mais ces difficultés n'étaient rien auprès de celles qu'il faudrait vaincre pour obtenir la concession du terrain et passer ensuite à l'exécution.

A la veille de mon départ de Saint-Louis, arriva un jeune homme porteur de lettres écrites par les chefs influents du Cayor, qui, révoltés contre l'autorité de leur Damel, demandaient notre concours pour le déposer à cause des exactions nombreuses qu'il ne cessait de commettre. Grande fut la perplexité du gouverneur. Convenait-il de prendre parti pour les dissidents? C'était alors une colonne expéditionnaire qu'il fallait envoyer et le gouvernement de la métropole ne donnerait pas son assentiment. D'autre part que sortirait-il de notre action même victorieuse? Un état chaotique entretenu par les rivalités des chefs, d'où la nécessité d'une occupation onéreuse et permanente.

Après réflexion le gouverneur pensa qu'il était de meilleure politique de consolider la situation de Lat Dior, en apaisant les ressentiments des dissidents, et d'obtenir pour prix de notre concours un traité assurant le passage de la voie ferrée. Le gouverneur me chargea de faire une réponse dilatoire, qui réserverait l'avenir, en attendant qu'on pût trouver un moyen pratique de donner une aide efficace au Damel.

Je partis sur ces entrefaites; en quelques jours j'atteignais Mérinaghen, centre de commandement de mon ami Yamar M'Bodj dont j'ai déjà parlé. Je fus admirablement reçu par lui et le lendemain son ennemi de jadis, le chef peuhl Gonon, arrivait pour me saluer.

De concert avec ces collaborateurs dévoués, nous mîmes sur pied l'itinéraire que je devais suivre pour aborder le Ferlo, et il fut arrêté que le point d'accès de la route de l'Est étant Korkhol, qui relevait du roi du Djoloff, il importait de me rendre dans la capitale du pays, Yangyang, mes deux amis m'y accompagneraient.

L'accueil que me fit le roi Aly Boury sur la présentation de Yamar et de Gonon fut enthousiaste, et immédiatement mes relations avec ce chef à l'esprit très ouvert, en même temps que très énergique, furent des plus cordiales. Je tentai de mettre

la conversation sur ses relations vis-à-vis du Cayor avec lequel ses états avaient une frontière commune (le Djoloff bordait en effet le Cayor à l'est), je me gardai toutefois de faire allusion aux dissentions intestines qui divisaient le pays; je n'obtins que des réponses évasives. Je n'avais pas d'ailleurs à ce moment de plan bien déterminé, lorsque dans la foule qui entourait les cases du chef et ma tente j'aperçus, se dissimulant, l'homme qui m'avait apporté, à Saint-Louis, la lettre des chefs dissidents du Cayor. Ce fut un éclair; les dissidents venaient donc rechercher l'aide d'Aly Boury. Je mis aussitôt Yamar et par lui Gonon au courant de la situation et j'arrêtai immédiatement le projet d'amener Aly Boury à faire sur ses frontières une manifestation en faveur de Lat Dior. Rapidement les négociations menées avec Aly Boury aboutirent. Les chefs rebelles ne pouvant plus escompter aucun concours d'Aly Boury, si nous-mêmes nous manifestions par une action coordonnée, avec celle de ce dernier, notre volonté de soutenir Lat Dior, la partie était gagnée. Je pris date avec Aly Boury pour faire coïncider les deux actions, assumant ainsi une initiative qui, j'en étais sûr, correspondait aux intentions du gouverneur et j'expédiai immédiatement à Saint-Louis un courrier rapide porteur de mon rapport et d'une lettre d'Aly Boury au gouverneur.

Je partis le lendemain pour Korkhol, accompagné de Gonon, laissant Yamar surveiller l'exécution et attendre les instructions du Gouverneur.

L'affaire eut l'issue prévue. Le gouverneur délégua le directeur Boilève escorté de deux compagnies auprès de Lat Dior, pendant qu'Aly Boury massait ses troupes à la frontière du Cayor. L'autorité de Lat Dior fut confirmée et en échange nous obtenions, au début de 1880, le traité de concession de la voie ferrée, dont les études commencèrent aussitôt.

Gonon m'avait accompagné à Korkhol, il me trouva de bons guides peuhls. Les renseignements que je pris sur place, confirmant ceux obtenus déjà à Yangyang, étaient que le Ferlo était un pays fertile parsemé de nombreux villages habités par des Peuhls et des Toucouleurs. Entre le Djoloff et le Ferlo s'étendait une zone d'une centaine de kilomètres à peine, inhabitée, sorte de marche frontière, destinée à pré-

server les pays limitrophes des querelles qui auraient pu naître entre villages trop rapprochés habités par des indigènes de races différentes. Cette zone ne différait pas des nombreuses autres que j'ai trouvées, plus tard, au cours de ma traversée de Saint-Louis au Tchad.

La légende du « désert sans eau » s'effondrait, à ma grande satisfaction. La voie ferrée se présentait dans des conditions d'exécution facile. L'eau se trouvait partout dans des mares et des puits, ceux-ci souvent profonds, il est vrai.

Gonon, malgré son grand âge, dans le dessein de m'être utile, et il le fut, m'accompagna jusqu'à Bakel. Lorsque le lendemain de l'arrivée, je le fis chercher pour le remercier, il était reparti.

Des dévouements aussi complets et désintéressés que ceux de mes amis noirs Yamar et Gonon méritaient d'être mis en relief, car ils sont révélateurs de qualités morales que bien des civilisés pourraient envier.

Je rentrai à Saint-Louis par le fleuve; au débarcadère, le 1er février, je trouvai Gallieni qui m'avisa de suite que je reprendrais la direction des affaires politiques le lendemain, à cause de la proximité de son départ qui eut lieu le 8 février. La mission, outre son chef, comprenait Vallière, lieutenant d'infanterie de marine, Pietri, lieutenant d'artillerie de marine, Bayol, médecin de 1re classe et Tautain médecin auxiliaire de la Marine. Bayol devait rester à Bamakou comme premier résident de France.

L'escorte de tirailleurs et de spahis indigènes était en grande partie composée de Bambaras.

Les instructions à la mission donnaient Ségou comme aboutissement; et au Sultan, Gallieni devait remettre de très importants cadeaux. En cours de route, entre Bafoulabé et Ségou, le chef de mission était invité à conclure des traités avec les chefs locaux pour assurer la construction de postes et le passage de la ligne ferrée.

Or les populations entre Sénégal, au delà de Bafoulabé, et Niger étaient sous la dépendance directe d'Ahmadou ou de ses frères fixés à Kouniakary et Nioro. Les populations malankés ou Bambaras, races aborigènes, subissaient donc le

joug des Toucouleurs, race des conquérants. Il faut faire état de cette situation pour comprendre comment la mission, stimulant par sa présence, et ses négociations avec les chefs locaux, leurs aspirations d'indépendance vis-à-vis de la puissance toucouleur à son déclin, devait susciter à la fois méfiance et déception de la part de ces populations, quand elle poursuivrait sa route, au delà du Niger, pour se rendre auprès de l'oppresseur, le sultan de Ségou.

Au mois de juin 1880 je rentrai en France et le Gouverneur m'enjoignit de prendre contact avec M. Legros, inspecteur Général des Travaux maritimes, auquel le ministre de la Marine avait donné tous pouvoirs pour poursuivre l'exécution du plan de campagne. Au ministère la prochaine campagne était en voie d'organisation; le chef désigné était le commandant Borgnis-Desbordes qui, sous la dénomination de : commandant supérieur du Haut-fleuve, devait emmener le personnel destiné à l'étude de la voie ferrée et aussi une colonne expéditionnaire chargée de fonder des postes entre Bafoulabé et Bamakou suivant la direction probable du tracé.

A chaque campagne devait suffire sa tâche, *la création des postes devant se faire au fur et à mesure de l'avancement de la plateforme et de la voie ferrée elle-même.* Le commandant Boilève était parti en Extrême-Orient recruter des coolies, car on n'espérait pas pouvoir compter sur une main-d'œuvre indigène assez abondante.

IV

Brutalement le plan de pénétration progressif se trouva modifié par la triste nouvelle du pillage de la Mission Gallieni, le 11 mai, à Dio, par ceux mêmes qu'on considérait comme nos alliés naturels, les Bambaras, et cela au moment où deux étapes seulement la séparaient du Niger. La nouvelle arriva à Paris le jour du 14 juillet; on me fit chercher, je trouvai le ministère en désarroi. On me demanda de jeter quelque lumière sur cet événement; je ne pus que montrer l'ambiguïté qui devait résulter de l'antagonisme des races que j'ai ci-dessus exposé, mais je crus pouvoir tranquilliser les esprits en déclarant que la force même de l'escorte excluait tout

danger pour la sécurité des explorateurs. La conclusion s'imposait cependant que si, rendus auprès d'Ahmadou, celui-ci ne retenait pas prisonniers les membres de la mission, la route du retour leur était fermée, après cet acte d'agression, avec lequel les autres chefs locaux se solidariseraient peut-être.

De ce fait, la colonne projetée reçut pour instruction de précipiter de suite sa marche vers le Niger en construisant des postes de manière à libérer la Mission en péril, et aussi de tirer vengeance de l'attaque de Dio, ce qui eut lieu par la prise et la destruction de Goubanko.

L'arrivée de la colonne à Kita eut l'effet désiré. Après un séjour de sept mois à Nango, à quelque distance de Ségou, où il ne put entrer, et, sans avoir été reçu par le Sultan, Gallieni put rejoindre la France en juin 1881 avec tous ses compagnons.

La deuxième campagne 1881-1882 nous conduisit à Bamakou au bord du Niger. Alors se posa la question du ravitaillement des postes échelonnés depuis Khayes jusqu'au Niger. Or devant l'attitude hostile des populations, hostilité entretenue par les agents toucouleurs, le ravitaillement nécessitait des moyens de transport par animaux, considérables (car la population ne nous prêtait aucun concours) et des effectifs importants pour protéger les convois. Enfin des opérations militaires sans cesse renaissantes absorbaient l'activité du commandant supérieur, opérations qui avaient pour objet aussi bien de protéger les populations soumises, que de détruire les foyers de résistance.

L'extension prématurée de notre ligne de postes eut des conséquences fâcheuses, que nous allons préciser, sur l'entreprise telle qu'elle avait été élaborée à l'origine.

Le projet initial, en cinq campagnes, n'était susceptible d'exécution qu'à la condition que la progression de l'occupation fût liée intimement à celle de la voie ferrée elle-même. Or l'exécution de la voie ferrée dépendait d'une organisation préalable qui eût permis d'amener à pied d'œuvre, à Khayes, le matériel et le personnel indispensables. Si pour la première campagne l'acheminement du matériel correspondit aux besoins prévus, on se heurta à des difficultés insurmontables pour les travaux de terrassement. La main-d'œuvre

locale fit défaut et les coolies importés se trouvèrent en nombre insuffisant; un ralentissement inévitable s'ensuivit, si bien qu'en 1884 la ligne entre Khayes et Bafoulabé était construite sur une soixantaine de kilomètres et la plate-forme ne dépassait pas le centième kilomètre.

Sous l'empire de ces circonstances défavorables, ce qui devait être la préoccupation dominante, la construction de la voie ferrée, devint pour les commandants supérieurs qui se succédèrent, l'accessoire; il fallait parer avant tout au ravitaillement des postes.

A cette opération annuelle était consacrée la seule période de l'année où les chemins étaient praticables, où la crue des fleuves ne mettait pas obstacle à la marche des troupes et des convois, c'est-à-dire la saison sèche, de novembre à juin. La colonne de ravitaillement partait de Khayes et y faisait retour. Le reste de l'année, l'hivernage, était utilisé pour amener à Khayes matériel et approvisionnements, mais les travaux de terrassements même devaient être suspendus.

Jetons un coup d'œil sur la composition de la colonne. Au début, elle comportait des troupes européennes assez nombreuses, auxquelles on songea ensuite à substituer en partie des tirailleurs algériens et des troupes noires. Mais le recrutement des tirailleurs indigènes était assez difficile, et il était besoin pour les encadrer de nombreux cadres européens.

Les conditions dans lesquelles se déplaçaient les troupes étaient très pénibles. Le départ avait lieu à 2 heures du matin, la marche se terminait à 8 heures. Alors on prenait campement. en dehors des lieux habités; les hommes avaient de nombreuses corvées dans la journée, le séjour sous la petite tente par des chaleurs torrides ne permettait guère le repos, et ainsi aux fatigues de la marche s'ajoutait celle beaucoup plus grave et débilitante du manque de sommeil. La monotonie de ces déplacements, sans intérêt pour les hommes, engendrait l'ennui et la nostalgie.

Sous l'empire de ces conditions éminemment déprimantes, la morbidité prit des proportions effrayantes et aussi la mortalité. Celle-ci atteignit et dépassa même 80 p. 100 dans certaines colonnes, affirmèrent et colportèrent les économistes, tel Leroy-Beaulieu.

Comme le plan de campagne n'avait pas fait l'objet de crédits une fois votés par le Parlement, il s'ensuivait qu'il fallait annuellement demander des crédits pour le Haut-Fleuve, et ces crédits devaient être affectés à des travaux, dont l'exécution sans cesse reculée, ne laissait pas prévoir la terminaison. Désormais, aux yeux du public et du Parlement, ces crédits n'eurent d'autre objet que d'entretenir une occupation onéreuse, dans laquelle s'engloutissaient, avec des sommes énormes, de nombreuses vies humaines; et cela, disait-on, sans autre résultat que de servir les ambitions de militaires avides de grades et d'aventures.

L'œuvre dite du Haut-Fleuve, dans laquelle l'exécution du programme économique n'avait plus qu'une part infime devint impopulaire au point que le ministre compétent, celui de la Marine, en 1885, fut sur le point de prendre un décret décidant de l'abandon de notre occupation et du repliement de nos postes sur l'ancienne colonie. Cette décision était trop intimement liée à l'idée préconçue que les opérations militaires étaient à dessein provoquées par les ambitions des commandants supérieurs, pour que je ne fasse pas à cette légende le sort qu'elle mérite.

Légende en effet, car la réalité est tout différente. Les opérations militaires furent imposées aux commandants supérieurs par les circonstances qui marquèrent notre première occupation, puis par la nécessité de mettre les populations soumises à l'abri des entreprises des anciens maîtres de la région, Ahmadou et ses frères, qui tentaient des attaques dans l'unique but de faire des captifs, lesquels étaient ensuite vendus au loin, ou de tyrans, tel Samory, dont la puissance militaire, née de la faiblesse du joug toucouleur, semait la terreur et la désolation.

Jamais à aucun moment les colonnes ne prirent l'initiative d'opérations de force sans y être contraintes, à aucun moment les commandants de postes et de cercles n'extériorisèrent leur action de manière à obliger les chefs de colonne à soutenir des conflits provoqués par eux. Le rôle très actif des premiers se bornait à faire sentir au contraire les bienfaits de notre occupation, et dans cette tâche, toute pacifique et pacificatrice, ils réussirent admirablement.

En réalité, les actions de guerre furent imposées par les événements. Les trois premières années furent consacrées à la création des postes entre Bafoulabé et le Niger; pendant l'une de ces campagnes, la création du poste de Bamakou fut troublée par une attaque de Samory, que l'on dut repousser. C'était l'entrée en scène de ce tyran sanguinaire dont l'acharnement, s'appuyant sur une organisation militaire remarquable, nous imposa des efforts de longue durée, puisque ce fut en 1897 seulement qu'on put enfin le capturer.

La campagne 1883-1884 ne fut marquée par aucune opération militaire; on construisit seulement un poste, celui de Niagassala entre Kita et le Niger, dans le dessein de protéger la ligne de ravitaillement contre les incursions des bandes de Samory, et cela à la demande des populations.

Au début de la campagne 1884-1885, le commandant Combes, commandant supérieur, pour surveiller de plus près les agissements de notre très turbulent ennemi, installa au sud de Niagassala, à Nafadié, en avant-garde, une compagnie commandée par le capitaine Louvel.

J'étais attaché à la colonne comme chef de la Mission topographique et je venais de terminer la prospection du tracé de la ligne ferrée qui aboutissait un peu au nord de Bamakou. J'arrivai à Bamakou et je rendis compte à mon chef de la terminaison du travail. Ce jour même, pendant le déjeuner, arriva un courrier du capitaine Louvel annonçant qu'il était assiégé dans Nafadié par Samory lui-même, et que le concours de la colonne était urgent, car la pénurie des vivres et des munitions rendait une résistance prolongée impossible.

Aussitôt le commandant Combes me donna l'ordre de partir pour relever la route la plus courte, la colonne devant marcher sur mes talons. J'avais vingt-quatre heures d'avance sur elle et chaque nuit je faisais parvenir le levé que j'avais rédigé dans la journée. Le quatrième jour le commandant supérieur entrait de force dans Nafadié, à la surprise des bandes de Samory, qui ne l'attendaient pas dans cette direction, et délivrait la compagnie. Il était temps; les ressources de toute nature étaient épuisées et Louvel était sur le point de tenter une sortie désespérée dans la direction de Niagassala.

V

Je rentrai en France au mois de juin 1885, rapportant de ma mission des travaux importants dont il convient de faire une mention spéciale.

Au début de la campagne 1880-1881, le lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes avait fait achever les études du tracé Khayes-Bafoulabé et l'on avait immédiatement commencé les travaux de la plate-forme puis la colonne s'était portée sur Kita construisant les postes intermédiaires destinés à jalonner la ligne de ravitaillement. Une nombreuse mission topographique suivait la colonne, chargée de dresser la carte et de prospecter en même temps le tracé de la voie ferrée de Bafoulabé au Niger. Aux deux colonnes suivantes des missions topographiques furent également adjointes qui établirent la carte de toute la région jusqu'à Bamakou. Mais de ces études ne sortit aucun tracé de voie ferrée suffisamment étudié pour être accepté. Aussi bien le retard que j'ai signalé, dans la section Khayes Bafoulabé, ne rendait pas particulièrement urgent un projet dont l'exécution ne pouvait être entreprise avant plusieurs années.

Désigné comme chef de mission topographique pour la campagne 1884-1885 avec 3 officiers pour adjoints, la tâche qui m'était impartie était des plus modestes. Faire exécuter le levé très régulier de la section Khayes-Bafoulabé; au delà effectuer la revision des cartes existantes. On avait pu en effet constater des erreurs et lacunes importantes dans les cartes imprimées, non que les travaux n'eussent pas été exécutés avec le plus grand soin, mais les opérations avaient été faites au carnet et seulement en France on avait mis au net les notes prises sur le terrain; procédé défectueux, auquel je substituai la rédaction au net sur le terrain même de tous les levés journaliers.

Dans la métropole, pendant ce temps, une orientation nouvelle s'était manifestée. Devant les difficultés de construction de la voie ferrée, le ministère avait fait accueil à un projet présenté par une importante société métallurgique, qui avait pour effet, grâce à un système spécial (mono-rail surélevé), de supprimer tous les travaux d'infrastructure. Cette solution

présentait un intérêt évident sous deux aspects, au point de vue technique d'une part, et d'autre part il ouvrait la voie à un contrat, qui substituerait une entreprise privée à l'État, lequel se trouverait débarrassé des difficultés au milieu desquelles on se débattait sans avancer.

J'avais été avisé de la venue prochaine d'une mission d'ingénieurs envoyés par la Société; par ordre ministériel, le commandant supérieur m'avait chargé de vérifier, avec le personnel sous mes ordres, les travaux qui seraient, par cette mission d'ingénieurs, accomplis sur le terrain, afin de mettre en la possession du gouvernement, lors de la discussion du contrat, des documents de contrôle. Mais, par suite des circonstances qu'amenèrent le fusionnement de cette mission civile avec la mienne propre, il n'y eut qu'un seul projet établi.

Le levé fait au $\frac{1}{10\,000^e}$, mis au net sur le terrain, fut rapporté en France et mon premier soin en arrivant à Paris fut d'en donner copie à la compagnie intéressée.

Le ministère reçut un de ces plans, long de 40 mètres, avec profil en long de même dimension. Ce projet fut approuvé par le conseil des travaux de la Marine.

A mon retour on m'avait donné, dans une annexe du ministère, des bureaux pour la rédaction de mes travaux, et aussi pour la confection de cartes complétant les cartes existantes. Je fus en outre chargé de construire une grande carte nouvelle des *Établissements français du Sénégal.*

Au début de décembre 1885, je fus mandé d'urgence au ministère par M. Pottier, inspecteur général de la marine, faisant fonction de sous-secrétaire d'État aux colonies. M. Pottier attendit la venue du commandant Archinard qu'il avait aussi fait appeler et nous conduisit au cabinet du ministre, amiral Galibert, auprès duquel il nous laissa.

L'amiral était en proie à une vive agitation; il tenait à la main un papier grand format.

« Messieurs, nous dit-il, sans autre préambule, je vous ai fait mander parce que vous m'avez été signalés comme les plus aptes à m'éclairer sur un projet que je vais vous exposer. Je vous demande de me répondre en toute franchise.

J'ai résolu de demander au conseil des ministres l'abandon du Soudan, et j'ai préparé dans ce but le projet de décret que voici. Je renonce en effet, devant l'attitude hostile du Parlement, à demander les crédits nécessaires à la poursuite d'une entreprise qui se prolonge sans résultats pratiques; ils me seraient refusés. »

« Capitaine, dit-il en s'adressant à moi, je vous invite à prendre la parole le premier afin que l'opinion du commandant Archinard ne puisse vous influencer. »

J'exposai au Ministre les dangers de son projet d'abandon. Le repliement de nos postes sur l'ancienne colonie laisserait à la merci, de leurs tyrans de la veille et de Samory, les populations qui prospéraient désormais grâce à l'action bienfaisante de notre occupation. Nous avions vis-à-vis d'elles pris des engagements écrits, nous ne pouvions les déchirer; notre abandon serait, à juste raison, exploité comme une manifestation d'impuissance et nous verrions se lever contre nous les populations toucouleurs du Moyen-Sénégal, qui de tout temps avaient impatiemment supporté notre joug. Nous aurions de ce fait aggravé notre situation au lieu de l'amender, et je conclus, sur ce point, en affirmant qu'autrement meurtrières et onéreuses seraient les opérations militaires à entreprendre pour conserver le domaine de l'ancienne colonie, que pour parachever l'œuvre entreprise au Soudan. Le commandant Archinard fut bref : « Je partage, monsieur le Ministre, sur tous les points, l'opinion émise par le capitaine Monteil. L'abandon du Soudan serait le signal d'une révolte générale qui compromettrait gravement la sécurité de notre colonie! »

Alors le ministre, déchirant son projet de décret et le jetant à terre, nous dit : « Messieurs, vous êtes libres, mais un autre que moi assumera, s'il l'ose, la tâche de demander des crédits pour le Haut-Fleuve. D'ailleurs je suis démissionnaire[1]. »

Je rentrai à mon bureau fort soucieux, me demandant quelles seraient les conséquences de ce mouvement universel d'hostilité venant à la fois du gouvernement, du parlement,

1. Le Cabinet en effet était démissionnaire depuis un mois, il restait chargé de l'expédition des affaires.

de l'opinion publique qui se dressait contre l'œuvre vacillante dans ses débuts il est vrai, mais que j'entrevoyais, une fois dégagée bientôt des ambiances morbides qui paralysaient sa croissance, comme une des manifestations les plus admirables de notre génie colonisateur.

Le fait brutal était là qui me hantait : les crédits, pour ce que l'on appelait encore improprement le « Haut-Fleuve », ne seraient pas votés par le Parlement, avant sa séparation, à la fin du mois.

Cette dénomination de Haut-Fleuve avait été adoptée à l'origine, parce que le siège de la première activité de la pénétration était le Haut-Sénégal. Mais dès lors que nous avions atteint le Niger, l'expression était peu appropriée. Aussi sur la carte que je construisais à ce moment, avais-je adopté la dénomination de « Soudan Français » plus rationnelle et qui de plus avait un sens géographique. Gallieni devenu Commandant supérieur au moment de l'apparition de la carte, s'y rallia et la fit accepter.

Le projet de chemin de fer et l'élaboration de la carte générale des *Établissements français du Sénégal* avaient fait quelque bruit dans les milieux spéciaux et la curiosité de voir ce dernier document me valut la visite de M. de Lanessan. Ancien médecin de la Marine, député de Paris, M. de Lanessan s'intéressait aux questions coloniales; il était une des personnalités qui pouvaient en connaître pour avoir consacré ses jeunes années à parcourir le monde et nos colonies. Il me félicita sur le travail qu'il voyait très avancé déjà et, dans des conditions favorables, la conversation s'engagea très cordiale. J'en vins à lui faire part de mes appréhensions, en lui relatant la conférence qui s'était tenue dans le bureau du ministre de la Marine quelques jours auparavant. M. de Lanessan réfléchit et fut d'accord avec moi sur les résultats néfastes qui pouvaient naître du fait que la demande de crédits ne serait pas présentée. Il me tranquillisa en me disant qu'il existait un moyen et qu'il allait l'employer. Il se ferait dès le lendemain nommer rapporteur, et le cahier des crédits serait glissé dans le bloc des rapports que la Chambre votait en hâte, sans les discuter, au moment de la clôture de décembre,

afin que le budget fût liquidé avant la séparation. Il en fut ainsi fait et par cette opportune intervention, l'entreprise d'établissement de notre empire colonial africain ne fut pas mise, pour l'instant, en échec.

Le ministère qui se forma au début de 1886 consacra la création qu'avait connue le ministère précédent, soit celle d'un sous-secrétaire d'État aux Colonies, membre du Parlement, adjoint au ministre de la Marine. Le ministre de la Marine fut l'amiral Aube, beau-frère du général Faidherbe, Grand Chancelier de la Légion d'honneur, et comme lui très favorable à notre pénétration et à notre installation définitive au Soudan; le sous-secrétaire d'État fut M. de la Porte.

Pendant mon séjour à Paris, j'entrai en relations suivies avec le Grand Chancelier, le soldat victorieux de la guerre de 1870, l'ancien gouverneur de génie qui avait créé le Sénégal. Le vieux général s'intéressait avec passion à notre politique soudanaise, qui était le prolongement de la sienne propre, et il saisissait toutes occasions de se documenter auprès de ceux qui revenaient des rives du Niger. J'eus avec lui une première entrevue, à laquelle de nombreuses autres succédèrent, motivées par les nouvelles que je recevais directement, ou que le Ministère me communiquait à chaque courrier.

Je lui appris, entre autres choses, qu'une canonnière qui porterait le nom de « Mage », en souvenir du lieutenant de vaisseau qu'il avait envoyé en 1864 aux bords du Niger, était en route par voie de terre et que son commandant, le lieutenant de vaisseau Davoust m'avisait qu'il espérait la remonter prochainement et la lancer sur le Niger.

A quelque temps de là, un matelot arrivait m'apportant un lettre de Davoust. La canonnière avait avec succès entrepris un premier voyage sur le grand fleuve jusqu'à Mopti. Je me présentai avec mon matelot chez le Grand Chancelier. Le général Faidherbe n'avait plus les apparences du brillant officier de jadis; c'était un grand vieillard impotent qui ne pouvait se déplacer, même dans son cabinet, que grâce à un fauteuil mécanique, et ses yeux affaiblis se cachaient derrière

de grosses bésicles noires. L'entrevue fut impressionnante; elle est restée gravée dans ma mémoire. Je me vois à côté de ce matelot, dépaysé sous ces lambris dorés, tournant entre ses doigts son béret pour se donner contenance, les yeux timidement baissés. « Et alors, lui dit le général, vous avez vu le Niger, vous! » Le matelot surpris me regarda avant de répondre et péniblement articula un « Oui, mon général ». Celui-ci ajouta : « Vous êtes bien heureux, vous! » Du coup mon matelot fut ahuri; il ne pouvait concevoir le bonheur sous la forme d'un événement coutumier de sa vie de marin. Parcourir les les mers ou les rivières, c'était l'exercice de sa profession de navigateur, le Niger n'avait pas plus de prix à ses yeux que l'embouchure de la Charente. Au contraire pour l'ancien gouverneur, sur le visage duquel je suivais la pensée lointaine, avoir vu le Niger, c'était la réalisation d'un long rêve qu'il évoquait à cette heure dans ses souvenirs; c'était comme le couronnement de son œuvre d'autrefois, qui dès maintenant était assurée de la perennité, c'était la plus grande France, entrevue jadis, dont l'édifice s'élevait lentement sur les assises qu'il avait péniblement construites. Et comme cédant au charme d'une vision très douce, le vieillard répéta, à l'étonnement grandissant du matelot : « Vous êtes bien heureux, vous! » Mais lui aussi était heureux; par la pensée, il voguait sur les eaux du grand fleuve africain. Nous l'y laissâmes en nous retirant discrètement, sans qu'il y prît attention.

COLONEL P.-L. MONTEIL

SARAH BERNHARDT[1]

NOTES ET SOUVENIRS

A l'époque où Sarah répétait *Lucrèce Borgia*, j'avais l'occasion de la voir en dehors des répétitions et c'était une joie pour moi de passer quelques instants chez elle et avec elle seule. Je crois que mes visites ne lui étaient pas indifférentes : car c'était pour elle une occasion de rappeler les souvenirs du passé. Elle revenait sans cesse sur un de ses rôles préférés : la reine de *Ruy Blas* et elle expliquait avec sa verve habituelle comment elle avait compris le rôle :

— S'ennuyer, le laisser comprendre et ne pas ennuyer les autres, ne pas les amener à dire : « Si cette reine s'ennuie, il » faut dire qu'elle est aussi bien ennuyeuse. Il faut évidemment » qu'elle le laisse voir, mais pour qu'on la plaigne, la pauvre » femme. Alors elle devient intéressante. » C'est difficile à expliquer et à traduire en paroles. C'est une chose qu'on sent, qu'on manifeste par des expressions dans les yeux, par des gestes, par des mouvements, des attitudes et non par des gémissements. Ah! il y a des nuances bien délicates!

Comme je lui exposais, en lui en rappelant toutes les particularités, sa belle interprétation de 1872, elle m'interrompit :

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 août.

— Oui, c'est cela, c'est cela! C'est que vous savez, on n'est pas sûr, ajoutait-elle en souriant, que les meilleures intentions passent la rampe.

— Ah! vous aviez à cette époque une rivale qui voulait le rôle, c'était Jane Essler! elle était bien charmante, certes, elle avait de forts appuis; qui se souvient d'elle aujourd'hui? Je suis un des rares parmi ceux-là. Je n'oublierai jamais son entrée dans les *Beaux Messieurs de Bois Doré* lorsque Bocage, qui jouait le marquis, s'appuyait sur son épaule. C'était une vision délicieuse. J'ai revu Jane Essler, en 1889, dans un des restaurants de l'Exposition Universelle; un de mes camarades me la désigna, car je ne l'aurais jamais reconnue. Elle n'avait guère que cinquante-trois ans — mais elle avait été si malade — ce n'était plus qu'une ombre.

Sarah s'intéressait à ces souvenirs; et j'ajoutais : « Il a fallu toute l'énergie de Duquesnel pour que le rôle vous fût distribué. C'est lui qui, à vos premiers débuts, avait prévu que vous seriez une très grande artiste.

— Oui, c'est vrai, ce brave Duquesnel!

— Vous étiez entourée à cette reprise de Lafontaine, Mélingue, Geffroy. Et ce fut pour vous un triomphe.

— C'est un de mes chers souvenirs. Et ce banquet de la centième chez Brébant? Victor Hugo était fort ému, si ému que je lui dis : « Mais embrassez-nous donc, nous les femmes! » et j'ajoutai : « Commencez par moi et vous finirez par moi. » Si vous aviez vu son embarras! Mais ce dîner devait laisser un triste souvenir : la mort de Chilly.

— Vous désiriez entrer aux Français. Vous avez fait à ce sujet une visite à Victor Hugo.

— Oui.

— Le 27 mai 1872.

— Quelle précision! comment le savez-vous?

— Mais par les carnets de Victor Hugo qui écrit : « Mademoiselle Sarah Bernhardt voudrait entrer aux Français, M. Perrin ne sait que faire pour venir jusqu'à moi après son hésitation d'une année. Il m'envoie mademoiselle Sarah Bernhardt. Elle entrerait aux Français si je consentais à donner à M. Perrin une pièce de mon répertoire. Elle désirerait *Angelo* et voudrait jouer Catarina. Elle a un vrai talent.

Je lui ai dit que je l'aimerais mieux à la Porte-Saint-Martin et dans Blanche, quand on jouera *le Roi s'amuse...* »

— Comme c'est drôle! et j'ai joué la Tisbé à mon théâtre, en 1905.

— Et vous vouliez doubler madame Favart dans *Marion de Lorme?*

— C'est vrai.

— Vous souvenez-vous de la lettre qu'il vous écrivit de Hauteville-House le 6 mars 1873? Je peux vous la dire : « C'est de tout cœur que je vous encourage dans cette étude de *Marion de Lorme.* Je vous envoie le consentement que vous désirez. Vous prouverez, je n'en doute pas, que vous avez toutes les puissances du talent comme vous en avez toutes les grâces. »

— Et j'ai joué *Marion* en 1885 à la Porte-Saint-Martin avec Marais, Philippe Garnier et Pierre Berton.

— Mais vous êtes entrée tout de même à la Comédie-Française en 1877, et vous y avez joué, après doña Sol, la reine de *Ruy Blas* avec Mounet-Sully, Coquelin, Frédéric Febvre.

Sarah, alors, me parla, avec tendresse de Mounet et de Febvre.

— Vous n'avez pas souvent écrit à Victor Hugo?

— Vous avez mes lettres?

— Deux en tout cas.

— Vous me les montrerez.

Les circonstances ne m'ont pas permis de remplir ma promesse. Les voici :

Victor Hugo
Ile de Guernesey
Voie de Londres.

« Ma petite majesté, cher grand Maître, vient présenter son visage à vos lèvres et vous prie d'y déposer les baisers du nouvel an.

» Vous souhaiterai-je quelque chose, cher Maître? Eh bien oui! La petite républicaine, vous en souvient-il?

» A bientôt, n'est-ce pas, cher Maître? Tout ce qui est bon, tout ce qui est beau vous aime et tout ce qui vous aime vous désire. Je suis tout cela à la fois.

» SARAH BERNHARDT »

En voici une autre datée de 1880 :

« Je suis au désespoir, mon cher Grand et Illustre Maître, je suis forcée de garder la chambre pendant trois ou quatre jours. Je suis privée du plus absolu bonheur que je me promettais. Mais Victor Hugo propose et Dieu dispose.

» Et la très petite Sarah Bernhardt se désole. »

RÉPÉTITIONS DE *LUCRÈCE BORGIA*
DU 16 OCTOBRE AU 23 NOVEMBRE 1911
(NOTES)

Les répétitions ont commencé le lundi 16 octobre. Je n'entrerai pas dans les détails du travail. J'ai des notes prises au jour le jour qui n'intéresseraient que le monde du théâtre. Je ne signalerai que les faits particuliers.

Sarah Bernhardt est absente et joue à Londres, mais Maurice Bernhardt me dit que sa mère répète là-bas les scènes de Lucrèce avec Alphonse d'Este et avec Gennaro (M. Télégen et M. Angelo).

M. Maurice Bernhardt va retrouver sa mère pour quelques jours, prendre des notes sur la mise en scène qui devra être un peu spéciale. Car Sarah, depuis son accident au genou, est un peu gênée dans sa marche. Son jeu est concentré dans la physionomie; l'allure sans grands mouvements, d'où, pour les scènes de l'affront et des poursuites avec Gennaro dans le dernier acte, la nécessité d'établir une mise en scène un peu particulière. Ainsi, au dernier acte, l'orgie, Sarah a imaginé qu'on devrait placer au premier plan un fauteuil sur lequel elle pourra s'appuyer au moment de la scène des moines et des cercueils. Mais il fallait justifier la présence de ce fauteuil. C'est là où l'on retrouve l'ingéniosité de Sarah. La princesse Negroni se levant de table ira s'asseoir dans le fauteuil pour s'entretenir et s'isoler un peu avec Maffio : puis, plus tard, Jeppo se jette dans ce fauteuil au moment du chant des moines, et voilà la présence de ce fauteuil expliquée.

Le 26 octobre, nous eûmes la visite de M. Reynaldo Hahn,

l'exquis compositeur, qui avait bien voulu écrire la musique de scène; il nous expose à M. Maurice Bernhardt, à M. Chameroy et à moi les détails de sa partition :

— Il nous faudra, — dit-il, — vingt à vingt-deux musiciens dans la coulisse. Avant le lever du rideau, il y aura des fanfares, puis presque aussitôt des airs de danse, un passe-pied. Cela durera deux minutes et demie, il y aura ensuite un motif d'orchestre au moment où Lucrèce contemple Gennaro endormi, puis une barcarole dans les gondoles qui sillonnent le canal. Au dernier acte il doit y avoir une danse, une danse barbare ou une danse orientale avec trois danseuses. Je vais en écrire la musique. Je voudrais substituer aux chants liturgiques des moines un chant terrible et angoissant, pareil aux chants des popes en Russie, de façon à établir un contraste plus saisissant entre l'orgie et le chant religieux. Les moines seraient des choristes et non des chantres.

Le 30 octobre M. Reynaldo Hahn nous fit entendre sa partition, très réussie.

M. Maurice Bernhardt pense qu'au premier acte le motif destiné à remplir le vide, lorsque Jeppo apercevant Lucrèce se retire avec Maffio, devrait être placé au moment où Lucréce contemple Gennaro endormi.

— Mais, — dit M. Reynaldo Hahn, — le motif est un peu long.

— Oh! — reprend Maurice Bernhardt, — ma mère meublera le temps.

Je suis de son avis, car Sarah est incomparable dans le mimodrame. Quand elle a joué *Marion de Lorme*, elle mimait merveilleusement la scène où elle assistait, dans la galerie, à l'entretien de Louis XIII avec son fou l'Angély, qui demandait la grâce de Didier.

M. Maurice Bernhardt me dit :

— Ma mère aura à la scène de l'orgie, une robe lamée d'argent au lieu de la robe de deuil traditionnelle.

— Ah! comme elle a raison! la robe de deuil date de la vieille époque, elle est mélodramatique et il n'est pas logique que Lucrèce prenne le deuil quand elle tient sa revanche contre les seigneurs qui l'ont insultée.

Le lundi 6 *novembre* Sarah Bernhardt vient pour la première fois aux répétitions; je peux dire que du 6 au 23 novembre, pendant dix-sept jours, j'ai passé les heures les plus attachantes de ma vie occasionnelle de théâtre. Elles me rappelaient celles que j'avais passées avec Mounet-Sully lors des répétitions de *Marion de Lorme.* Les deux grands artistes voulaient bien prendre en considération et provoquaient même parfois mes avis, tout au moins lorsqu'il s'agissait d'interpréter le texte.

Donc *ce lundi* 6 *novembre,* un petit griffon fait irruption sur la scène; ce nouveau personnage annonçait la venue de Sarah. En effet, elle paraît. Tous les artistes forment la haie sur son passage, lui baisent la main. C'est l'entrée d'une véritable souveraine. Elle en a l'allure. Elle s'installe dans un fauteuil et mademoiselle Seylor s'assied sur une marche du guignol.

On commence. Elle me dit :

— Tous ces jeunes gens qui jouent les seigneurs parlent dans leurs bottes. Ils devraient bien savoir cependant que les spectateurs veulent les entendre pour pouvoir les comprendre et suivre la pièce.

» Et ce Gubetta qui est isolé; il donne ses répliques comme un diable qui sort d'une boîte! il faut qu'il parle avec des dames, et qu'il jette négligemment ses répliques, car il ne peut se mêler directement à la conversation des seigneurs dont il n'est pas encore l'ami. »

A un moment donné Sarah dit par inadvertance *Gambetta.* Si vous aviez entendu son rire! elle ne peut parvenir à prononcer Galéas Accaioli.

Dans la scène où Lucrèce regarde Gennaro endormi et où il y a de la musique, Sarah ébauche une pantomime qu'elle réglera plus tard.

Dans la deuxième partie de l'acte I, Sarah voudrait supprimer la tirade de Gubetta sur la queue du diable. Je la reproduis ici :

GUBETTA parlant des Seigneurs.

Ils me croient Espagnol depuis les talons jusqu'aux sourcils. Je suis un de leurs meilleurs amis. Je leur emprunte de l'argent.

DONA LUCREZIA

De l'argent! et pourquoi faire?

GUBETTA

Pardieu! pour en avoir. D'ailleurs, il n'y a rien qui soit plus espagnol que d'avoir l'air gueux et de tirer le diable par la queue. Et à ce propos, madame, il me vient une réflexion.

DONA LUCREZIA

Laquelle?

GUBETTA

C'est qu'il faut que la queue du diable lui soit soudée, chevillée et vissée à l'échine d'une façon bien triomphante pour qu'elle résiste à l'innombrable multitude de gens qui la tirent perpétuellement!

DONA LUCREZIA

Tu ris à travers tout, Gubetta.

Sarah voudrait supprimer ce passage.

— C'est impossible, la phrase est trop connue, — lui dis-je, — il faut la maintenir.

Sarah fait une petite moue charmante, elle hoche la tête, elle a l'air de dire : enfin passons; mais au fond elle ne doute pas qu'elle arrivera à couper cette queue du diable qui lui semble déplacée.

Et cependant la phrase pose le personnage puisque Lucrèce dit : *tu ris à travers tout, Gubetta.*

A l'acte II, c'est la grande scène de Lucrèce et d'Alphonse d'Este (M. Télégen).

Sarah joue la seconde partie de cette scène dans une grande stalle à deux places. Elle y est incomparable, avec toute la gamme de la douceur, de la câlinerie, de la chatterie, de la séduction. C'est du très grand art avec une variété de nuances merveilleuses.

M. Télégen a un accent qui n'a rien d'italien : il est élégant, mais peut-être pas assez ironique et trop mélodramatique. Sarah le trouve trop élégant, Maurice Bernhardt ne veut pas voir le personnage ironique, mais mélodramatique. C'est à mon sens une erreur. Cette interprétation soulèvera des discussions dans le cours des répétitions.

Dans l'acte de l'orgie, Sarah veut entrer par le fond de la scène et non d'un des côtés parce que l'apparition est plus dramatique. C'est fort juste, mais il faudra modifier le décor qui ne lui permet pas d'entrer par le fond.

Sarah joue la dernière scène avec Gennaro en s'appuyant sur le dos d'un fauteuil et meurt dans un fauteuil, mais elle voudrait trouver une fin plus dramatique comme mouvement. Elle la trouvera. Elle sait son rôle presque complètement.

Le mardi 7 novembre Sarah arrive vers deux heures précédée de son griffon qui fait bon accueil aux artistes et qui passe toute la répétition sous la table sans bouger. C'est un spectateur silencieux.

Sarah a une robe blanche ajourée couverte d'un grand peplum blanc; une large agrafe de style moderne ferme sa ceinture et soutient un bouquet de roses. Elle s'assied dans un fauteuil après que les artistes lui ont baisé la main. Elle suit attentivement les scènes, fait des observations fort justes à l'un et à l'autre.

A l'acte du couple, Sarah se sert du fauteuil à deux, d'une table et d'un autre fauteuil avec une adresse étonnante. Les meubles ne sont pas des objets morts. Ils ont tous leur utilité, je dirai même leur nécessité pour la mise en scène.

J'arrive ici à la seule querelle que j'aie eue avec Sarah. Ah! par exemple, elle fut mouvementée. Et il faut bien dire que M. Télégen en fut la cause.

Il s'agissait d'une de ses interprétations que je trouvais mauvaise, et qui à mon avis faussait la pensée de l'auteur. Au fond M. Télégen était de mon avis, mais il exécutait fidèlement, me disait-il, les indications de Sarah. Il me semblait qu'avec un peu de diplomatie, on pourrait corriger cette erreur et je comptais m'y employer, mais M. Télégen me demanda de présenter mon observation en pleine répétition, et je ne lui dissimulai pas à la fois l'inconvénient et l'échec de la tentative. Cependant je me risquai à la bataille, que je prévoyais vive.

Pour bien la comprendre, il faut résumer la situation : Alphonse d'Este ayant surpris, sans être vu, Lucrèce témoignant sa tendresse à Gennaro, ne doute pas une minute de

la culpabilité de Lucrèce. Il ne peut soupçonner que Lucrèce contemplait son fils; le duc est résolu à se venger : Gennaro mourra par le poison ou par l'épée.

C'est ici que vient la scène. Il a fait préparer des coupes et deux flacons, l'un d'or, l'autre d'argent, dans le flacon d'argent il y a du vin de Syracuse, dans le flacon d'or du poison. Il s'est assuré que son garde Rustighello interviendra à son signal, et tout est bien préparé pour que la vengeance soit accomplie.

Par un raffinement de cruauté, il charge Lucrèce elle-même de verser le poison du flacon d'or dans le verre de Gennaro, mais elle hésite, elle essaie de prendre le flacon d'argent, le duc alors d'un ton impérieux lui dit à voix basse : *le flacon d'or, madame.* Lucrèce, terrifiée, obéit : Gennaro boit le poison et le duc dit : *c'est fait.*

Or M. Télégen dit mélodramatiquement : *le flacon d'or, madame.* Cette interprétation me paraissait absolument défectueuse.

La véritable bataille s'engagea le *mercredi* 8 *novembre.* Sarah, toujours précédée de son griffon et entourée des artistes qui lui baisent la main, porte une robe blanche avec des dessins de soie blanche appliqués. Le bas de la robe est revêtu d'une large bande de fourrure, elle a trois gros œillets sur la poitrine et autour du cou une longue chaîne avec de petites breloques.

Sarah avait joué sa scène de l'affront avec des cris indignés et angoissants, elle avait été fort belle, mais cette scène lui avait donné des palpitations de cœur. Nous arrivons à l'acte du couple. J'avoue que j'étais fort troublé, car il s'agissait de combattre une opinion de Sarah, fausse à mon avis, mais fortement enracinée.

M. Télégen avait prononcé d'une voix retentissante : « Le flacon d'or, madame » et le « c'est fait ».

A ce moment, un employé apporte comme d'habitude à Sarah, un plateau avec un verre et une bouteille d'eau minérale. Pendant qu'elle remplissait son verre je dis d'une façon très calme : « Il me semble que les mots : « *le flacon d'or, madame* » et le *c'est fait* doivent être prononcés d'une voix

plus concentrée, d'autant plus que le duc n'a pas à célébrer bruyamment une victoire qu'il s'est assurée à l'avance en tout état de cause. »

Sarah bondit, bouscule son plateau, renverse la bouteille et le contenu du verre, donne l'ordre de tout emporter; et s'adressant à M. Télégen avec vivacité : « Eh bien, faites ce qu'on vous demande... » Son ton irrité laissait prévoir un plus gros orage que je voulus aussitôt apaiser. Et avec la déférence et l'amitié que j'avais pour Sarah, je hasarde : « Je donne simplement une impression... »

Elle ne me laisse pas achever.

— Eh bien! qu'on la traduise cette impression!

— Mais si vous préférez l'interprétation indiquée par vous...

— Mais non, dites, Télégen, dites comme on vous le demande.

Ce n'était plus la voix d'or, mais une voix saccadée, nerveuse. Décidément la chose tournait mal.

Voulant mettre fin à l'incident je dis avec calme :

— Nous avons un moyen bien simple de nous mettre d'accord : que monsieur Télégen dise le « c'est fait » comme il le sent.

Il était clair que M. Télégen, par déférence, choisirait l'interprétation qui lui avait été indiquée par Sarah; en effet il lança à souhait un *c'est fait* très mélodramatique et très invraisemblable, un *c'est fait* qu'elle-même n'aurait jamais dit avec cet éclat, qu'elle n'aurait pas senti de cette façon pour elle-même. Elle était donc satisfaite. C'était une tempête dans un verre d'eau qui avait chaviré sous l'impulsion d'un geste irrité et tout aussitôt apaisée par le cri de M. Télégen qui n'avait jamais été plus déclamatoire.

Si je rappelle cette petite querelle, c'est pour montrer avec quelle conscience Sarah discutait l'interprétation jusque dans ses moindres détails.

Assurément il y a eu quelques désaccords, mais ils étaient rapidement aplanis; Sarah était vive, autoritaire, ayant l'habitude de commander et d'être obéie; la mise en scène qu'elle établissait était toujours ingénieuse et fertile en trouvailles; en revanche ses indications pour le jeu des artistes n'étaient pas toujours très justes, mais quand on la contrecarrait, elle élevait la voix, elle s'emportait.

On dit qu'elle conservait de la rancune envers celui qui ne partageait pas son opinion. Quelle erreur! Elle acceptait le plus souvent de la meilleure grâce du monde, les observations. J'ai compris, dans nos conversations, que sa rancune n'était qu'une légende. Entre nous, elle s'abandonnait librement à ses impressions; elle avait été sévère pour quelques auteurs qui avaient critiqué son jeu personnel — elle en avait peut-être le droit ayant donné avec éclat sa mesure comme grande tragédienne et comme grande comédienne. Alors elle se rappelait les critiques parfois un peu sèches qui lui avaient été adressées jadis, et les ripostes mordantes, parfois cinglantes dont elle honorait ses illustres auteurs. Mais ce n'étaient là que des jeux d'escrime; elle conservait rarement de l'amertume; elle oubliait rapidement ces petites querelles et ne s'en souvenait plus tard que pour en sourire, en revoyant, par la pensée, la tête que faisait le respectable interlocuteur dont elle avait contre-carré les entêtements, tantôt en badinant, tantôt en maugréant.

En revanche elle ne gardait aucun ressentiment contre ceux qu'elle considérait comme ses véritables amis, même quand ils lui tenaient tête.

Le peintre Clairin, aujourd'hui disparu, pouvait s'en souvenir, car plus d'une fois il la heurta et la brusqua. J'en sais quelque chose, j'ai été le témoin de ses vivacités, mais je passe pour ne pas allonger ces notes. Elle savait qu'il était en adoration devant elle et cette impétuosité n'était en somme qu'une des preuves de sa tendresse, car il l'aimait si profondément qu'il voulait la garantir contre certaines de ses fantaisies.

Le vendredi 10 novembre, Sarah, qu'on représente souvent comme une autoritaire incoercible, est pleine d'attention pour ses artistes, et quand par exemple elle répète plusieurs fois la scène de l'orgie, elle leur dit : « je vous demande pardon de vous faire recommencer, mais je ne peux jouer la comédie que si je répète plusieurs fois de suite la même scène » et elle reprend ainsi toutes ses principales scènes.

Ah! elle ne se ménage pas, elle ne répète pas pour la mémoire, non; elle joue; elle passe par la gamme de tous les sentiments

humains; et je crois bien qu'elle met une certaine coquetterie à passer du *grave au doux, du plaisant au sévère.*

Il m'a semblé qu'elle aimait les contrastes comme exercice salutaire pour l'art du comédien, elle joue volontiers une scène dans laquelle elle peut exprimer des sentiments de révolte et de colère et aussitôt après une scène de douceur et de charme; c'est évidemment là un exercice de gymnastique et d'assouplissement.

Sarah a évidemment le goût de la recherche de quelque mise en scène nouvelle, elle ne s'attache pas aux traditions anciennes; elle veut rénover, elle ne suivra même pas les indications de l'auteur. Et cependant, s'il y a un auteur qui note avec précision et minutie chaque détail important de mise en scène, c'est bien Victor Hugo. Mais je dois reconnaître que nos grands artistes ne lisent guère les indications de la brochure. J'en ai eu la preuve lorsque Mounet-Sully faisait répéter *Marion de Lorme.* Sarah a suivi cet exemple. Elle a une matière : le texte, et elle entend faire manœuvrer à sa guise les personnages. C'est ainsi qu'à l'acte de l'orgie elle avait imaginé une mise en scène absolument invraisemblable.

Lorsqu'elle paraît, elle dit aux seigneurs, bien campés en face d'elle et terrifiés : *Vous êtes chez moi!* C'est fort bien, mais elle a voulu placer Gennaro derrière elle, tout à fait isolé dans un coin; sans doute elle ne le voit pas, mais il est bien en vue du public; puis s'adressant aux cinq seigneurs, elle les invective; Gennaro reste muet; enfin Lucrèce, montrant à chacun son cercueil, leur dit : *Le nombre y est.* Gennaro, jusque-là immobile, surgit alors derrière elle, lui met la main sur l'épaule en lui disant : « Il en faut un sixième ». Elle considère que l'effet est saisissant.

C'est là une erreur profonde. Gennaro ne peut écouter tout près de Lucrèce, isolé, immobile, cette longue bravade; son attitude n'est pas naturelle, l'acteur lui-même doit être gêné et tous les seigneurs qui voient devant eux ce Gennaro impassible, doivent être révoltés. Comment Sarah ne s'aperçoit-elle pas de cette anomalie?

Sans doute parce qu'elle voit avant tout son personnage en négligeant un peu la vraisemblance des autres rôles. Cette

mise en scène lui semble donner à la physionomie de Lucrèce un caractère plus saisissant; elle voit là des oppositions plus dramatiques car c'est une grande chercheuse d'effets, le tableau, qu'elle a ainsi brossé, doit certainement la séduire. Aussi sera-t-il fort difficile de la ramener à une autre opinion, car elle semble fort approuvée par tous ceux qui l'entourent. Moi seul, je suis entièrement hostile à cette mise en scène. Il est vrai que les indications de Victor Hugo sont assez vagues; lorsque Lucrèce dit aux seigneurs : *vous êtes chez moi*, il est simplement mentionné dans la brochure que Gennaro « observe tout dans un coin du théâtre où dona Lucrezia ne le voit pas », puis, lorsque Lucrèce a nommé tous les seigneurs en désignant leurs cercueils, *Gennaro, faisant un pas : il en faut un sixième.*

Or Sarah peut dire qu'elle a respecté les indications de la brochure, en effet elle ne voit pas Gennaro qui est dans un coin, bien en vue du public. L'invraisemblance est qu'il soit aussi bien en vue de ses amis.

Je désirais, moi, une mise en scène qui me semblait fort simple et fort logique : les seigneurs sont à table; à l'arrivée de Lucrèce, ils se lèvent, tournés vers elle. Gennaro est derrière eux, dissimulé, aux aguets, regardant attentivement ce qui se passe, écoutant Lucrèce, les yeux obstinément fixés sur elle, comme le chasseur sur la bête fauve, et lorsqu'il lui entend dire : « Il y a cinq cercueils » il se lève, il bondit et se dressant devant elle il s'écrie : « Il en faut un sixième, madame. » Lucrèce, n'ayant pas encore aperçu Gennaro bien dissimulé jusque-là, loin des yeux du public, est terrifiée en voyant tout à coup surgir son fils qui va être sacrifié, et l'effet théâtral est considérable. Cela me semblait la vraie mise en scène, logique, impressionnante, traduisant d'une façon nette et détaillée la pensée de l'auteur.

Je le dis à voix basse à Maurice Bernhardt, mais comme il sent que sa mère est très nerveuse, il hasarde fort gentiment :

— Vous avez parfaitement raison, mais ne la brusquez pas.

Telle n'était pas mon intention et je répondis :

— Votre mère vous écoutera plus volontiers.

Quelques instants après je vois M. Maurice Bernhardt qui va parler bas à sa mère. Ce n'est pas douteux, très impres-

sionné par ma suggestion, il soumet à sa mère l'idée d'une autre mise en scène que la sienne (c'est-à-dire la mienne). Je m'écarte, je cause dans un coin, tout en suivant, sans en avoir l'air, les impressions des deux interlocuteurs : M. Maurice Bernhardt très grave, Sarah Bernhardt au contraire très souriante, très intéressée, très satisfaite, et je me dis : la partie doit être gagnée.

Elle s'approche de moi et me dit :

— Si vous voulez bien, on va recommencer la scène.

J'accepte avec empressement. On la joue exactement comme je l'ai indiquée à M. Maurice Bernhardt et Sarah me dit avec beaucoup de bonne grâce :

— Qu'en pensez-vous? Il me semble que cette mise en scène est beaucoup plus poignante?

Avec un sérieux imperturbable, je lui réponds :

— Oh! assurément, la scène devient ainsi bien plus impressionnante.

— C'est votre avis?

— Absolument.

Et je vais serrer la main de M. Maurice Bernhardt qui m'avait retiré cette grosse épine du pied.

Je fus récompensé de ma discrétion : Sarah, toujours infatigable, répéta plusieurs fois la scène; je vins à elle et lui dis :

— Vous avez été admirable, vous avez traduit cette scène avec des accents tragiques et émouvants.

Elle est rayonnante. Elle me tend sa joue que j'embrasse; ce dénouement me paraissant préférable à une querelle, et elle ajoute : « Je suis bien contente que vous soyez satisfait, c'est Maurice qui m'a indiqué cette dernière mise en scène vous l'approuvez? »

Je dissimule un sourire et je réponds :

— L'effet est bien plus saisissant.

Et je suis heureux d'avoir satisfait Sarah dans son orgueil de mère, une des mères les plus admirables, les plus touchantes que j'aie connues.

Ah! elle ne me gardait plus rancune de la petite altercation de la veille : j'approuvais la mise en scène de son fils!

Le vendredi 10 novembre on a répété toute la pièce, et, dans l'acte du *couple, le flacon d'or, madame,* le *c'est fait* sont dits sur un ton beaucoup plus discret; la tempête dans un verre d'eau n'a pas été inutile.

Elle vient vers moi et après la répétition elle me dit :

— Il y a une chose qui me choque, c'est *l'a parte* de Gubetta dans la scène de l'orgie. Vous vous rappelez cette phrase : *il faut pourtant que les femmes aient un prétexte pour s'en aller.* Gubetta dit cette réplique au public; c'est absurde.

Elle me saisit par le bras et, avec une force étonnante, elle me secoue et dit :

— Supposez que vous êtes une femme; Gubetta vous saisit comme je le fais et dit : *il faut trouver un prétexte pour que les femmes s'en aillent.* On évite ainsi le fâcheux *a parte.* Puis elle conclut en souriant : n'est-ce pas, ce serait beaucoup mieux?

Elle avait d'ailleurs absolument raison. A l'époque de la création, en 1833, *l'a parte* était admis et le public l'écoutait sans sourciller; notre public moderne est plus soucieux de vérité.

Sarah est en verve et de belle humeur; elle dit à Angelo :

— Ah! tu sais, je ne te mettrai plus le doigt sur la bouche! tu m'as mordue, c'est la seconde fois et j'y laisserais tout mon doigt.

Et elle riait encore plus fort lorsqu'elle nous rappelait ce qui lui était arrivé la veille dans la scène de l'orgie. Elle était vêtue d'une tunique à grandes manches pagode, son bras était sorti de la manche qui pendait, vide; au moment de faire un geste elle s'en était aperçue et s'était écriée : « où est mon bras? J'ai perdu mon bras! » et elle éclatait de rire tandis qu'on réintégrait dans la manche son bras égaré.

A la répétition du lundi 13 *novembre* on a posé le décor du deuxième acte, une salle d'un palais ducal : il est petit; si les dessins peints qui imitent la tapisserie sont jolis, les colonnes en pierre blanche détonnent.

Sarah arrive, voit le décor, pousse des exclamations :

— C'est affreux, c'est horrible, c'est hideux! c'est un décor pour le Palais-Royal, c'est une antichambre; je ne jouerai

pas là-dedans, qu'on aille chercher monsieur Berton! (c'est le peintre décorateur).

On répète, mais Sarah a l'œil fixé sur le décor; et de temps en temps elle dit :

— Il est affreux, ce décor; il m'énerve, il m'irrite, il me fait oublier mes répliques.

On avait changé le siège où elle s'asseyait avec Télégen et qu'elle avait commandé à Londres; il n'avait pas été exécuté suivant ses indications. On l'avait remplacé par le grand siège des répétitions, bien mieux approprié.

On arrive à la scène dans laquelle Alphonse d'Este manifeste sa haine pour la famille des Borgia, pour le père de Lucrèce :

Votre père qui est pape, qui peuple le bagne de personnes illustres et le sacré collège de bandits, si bien qu'en les voyant tous vêtus de rouge, galériens et cardinaux, on se demande si ce sont les galériens qui sont les cardinaux, et les cardinaux qui sont les galériens!

M. Télégen hurle cette phrase. Tous ses muscles du cou sont tendus. Sarah lui avait demandé de la dire en force. Ah! il est consciencieux, il ne se ménage pas!

Sarah s'aperçoit que ces cris produisent une impression fâcheuse, elle fait répéter quatre fois la phrase sur des tons différents, mais le résultat est toujours le même.

La scène est d'ailleurs interrompue. Sarah déclare qu'elle est trop énervée pour continuer à répéter dans un pareil décor. Le décorateur arrive. On va dans la salle; Sarah dit d'une voix saccadée :

— Ce n'est pas une salle ducale, c'est une antichambre, il faut l'élargir. On peut bien désarticuler les parois.

On procède à cette opération qui dure trois quarts d'heure.

On répète l'acte de l'orgie. Sarah s'arrête tout à coup au moment de sa scène avec Gennaro :

— Non! c'est impossible! je ne peux pas jouer avec un monsieur qui tient toujours un couteau. (C'est le moment où Gennaro veut venger ses amis empoisonnés.) Il faut que je lui arrache ce couteau, que je le jette à terre.

C'est ce qu'elle fait. Voilà donc Gennaro désarmé, qui ne sait que faire de ses mains. Mais Lucrèce dit à Gennaro,

désarmé suivant son désir : « *mais c'est lâche, tuer une femme sans défense...* » Nous sommes là en pleine invraisemblance. La vérité c'est que Gennaro devrait conserver son couteau jusqu'au moment où Lucrèce devient suppliante et lui dit : *Veux-tu que je prenne le voile, veux-tu que je m'enferme dans un cloître?...* » A ce moment, Gennaro se sent ému, presque vaincu par la détresse de cette femme et peut laisser tomber le couteau. C'est simple, naturel, humain; et il ne le reprend que lorsqu'il entend dans le lointain la voix de Maffio.

Victor Hugo laisse le couteau abaissé et Gennaro le relève quand il entend la voix de Maffio. Il est clair que Sarah n'a pas tort quand elle dit ne pouvoir jouer avec un «monsieur» qui a tout le temps un couteau à la main; il faudrait pour faciliter le jeu de Lucrèce que l'indécision fût indiquée dans le geste de Gennaro, que son horreur de tuer, lui, soldat, une femme fût bien sensible au public; il faudrait... la science d'un grand acteur. — M. Angelo, qui me confie son embarras de jouer suivant l'indication de Sarah, me dit préférer la transaction que je lui indique. Attendons et patientons.

Répétition du mercredi 15 *novembre.* — A la fin de l'acte III Gennaro dit : *Madame, adieu, soyez maudite!* et Lucrèce répond : *et toi, Gennaro, sois béni!* Sarah n'aime pas cette fin d'acte qui ne lui semble pas assez vibrante.

Ne pourrait-on pas terminer sur cette phrase adressée à Gennaro : *Quitte Ferrare sur-le-champ, quitte Ferrare comme si c'était Sodome qui brûle, et ne regarde pas derrière toi!*

Sarah lance cette phrase dans une superbe allure et fait une vive impression sur tous les assistants; je dis alors :

— J'accepte les suppressions que vous demandez, la fin est ainsi beaucoup plus poignante, plus tragique et plus ample.

— Je vous remercie, — dit-elle, — ce sera bien plus beau et d'un bien plus grand effet.

Je m'adresse alors à Georges Victor-Hugo qui ne paraît pas favorable à la suppression. Il veut relire le texte et me fait cette objection :

— Il y a cette phrase de Gennaro : « jurez-moi que vos crimes ne sont pour rien dans les malheurs de ma mère ». Avec la suppression, le dernier acte peut être plus obscur.

— Non, car le mouvement de Gennaro voulant assassiner Lucrèce est suffisamment justifié par l'obligation de venger ses amis empoisonnés.

— C'est juste. Mais je ne suis pas très favorable aux suppressions en général.

— Tu es, — lui répondis-je, — plus royaliste que ton grand-père, car il y a eu dans *le Roi s'amuse*, à la reprise en 1882, des suppressions, non seulement autorisées, mais voulues par Victor Hugo lui-même; il est probable qu'il en aurait été de même pour *Lucrèce*.

— Tu as raison; l'acte en effet finit beaucoup mieux, et puis on ne peut guère refuser à Sarah Bernhardt ce qu'elle demande.

Comme je viens dire à Sarah que Georges a consenti à cette coupure avec quelque difficulté, elle répond : « c'est étonnant comme Georges est vieux jeu ! ».

En revanche, je m'oppose à la suppression qu'elle demande à l'acte de l'orgie : *fête pour fête*, qui me semble un mot poignant de situation.

Il est juste de reconnaître ici que, pendant toutes les répétitions de *Lucrèce Borgia*, Sarah s'est livrée tout entière, et a joué le drame d'un bout à l'autre, comme si c'était la répétition générale ou la première. Elle ne joue pas seulement son rôle; elle s'occupe des costumes, des accessoires, des décors, du jeu des autres artistes.

Dans un décor il y a le mot *Borgia* (sur le palais) avec la lettre B qui est mobile Gennaro la fait sauter d'un coup d'épée, ce qui laisse le mot *orgia*; ce geste l'expose à des représailles; lorsqu'on a présenté les lettres isolées, Sarah a poussé un cri d'indignation :

— Mais c'est fou, mais c'est idiot, ces grosses lettres, ces lettres énormes! mais c'est bon pour mettre sur la façade du théâtre, mais c'est une annonce de commerçant! Et alors mes armoiries qui doivent être au-dessus du mot *Borgia*, de quelle taille seront-elles donc? Elles dépasseront la hauteur du palais; c'est fou, c'est fou! Allez me chercher le décorateur! c'est fou! c'est fou!

Répétition du vendredi 17 *novembre*. — Sarah s'occupe surtout du décor du premier acte, il représente une terrasse du

palais Barbarigo : des deux côtés le palais est illuminé. Au fond Venise et des gondoles.

— Oh! ce décor, — dit Sarah, — il est étroit, il est mesquin! Et cette loggia qui avance, est-elle assez encombrante! et cette bannière qui pend, c'est laid. Je suis trop nerveuse, je ne répéterai pas, je ne répéterai que pour la mémoire.

J'entre peut-être dans des détails qui paraîtront minutieux, mais qui initient le public au travail des répétitions, et encore je ne donne que les faits saillants. Mais ce qui pourrait sembler un peu insignifiant prend de l'intérêt et de l'importance avec une femme telle que Sarah Bernhardt et ne peut laisser personne indifférent; et je crois qu'on n'a jamais raconté tous les beaux efforts dans lesquels elle se dépensait pendant ces journées laborieuses, plus laborieuses pour elle que pour les autres, ce qui ne l'empêchait pas de jouer vaillamment le soir une des pièces de son répertoire.

Au cours des répétitions, j'avais demandé à Sarah sa photographie comme souvenir. Elle ne devait avoir que l'embarras du choix, car elle a été photographiée dans tous les pays, à toutes les périodes de sa vie et dans tous ses rôles. Mais je ne voulais pas Sarah en costume, je voulais tout simplement Sarah en tenue de ville. Il est vrai qu'elle trouvait à chacune de ses photographies quelque défaut. Cependant il y en avait une faite en Angleterre qui ne lui déplaisait pas.

Elle est appuyée, le coude sur le haut d'un fauteuil, elle porte un grand chapeau qui lui dégage bien la figure, un fourreau de velours garni de rangées de franges de perles, avec, au cou, une étole de fourrure.

La photographie me fut apportée, je crois, par mademoiselle Seylor. Je ne fus pas peu surpris en l'enlevant du papier de voir toutes sortes d'enjolivements à la plume, et comme j'exprimais ma surprise :

— Oui, madame Sarah a fait ces corrections à la plume. Elle a trouvé que cette photographie la rapetissait.

Le portrait n'avait pour moi que plus de prix et d'originalité.

Sarah avait ajouté à la plume au bas de la robe une frange, mais le pied disparaissant, elle avait esquissé un petit

bout de pied, elle avait dessiné à l'encre une grande plume d'autruche, toute droite, sur le chapeau.

En effet elle s'était grandie, ou du moins elle avait rétabli sa taille, car la pose, prise de trop loin, la rapetissait.

Elle avait écrit au bas du portrait ces lignes :

En souvenir, à mon cher Gustave Simon, avec toute la tendresse d'un cœur reconnaissant.

SARAH BERNHARDT

1911

Cette photographie est placée dans mon bureau au-dessus de ma table de travail, entre les photographies des deux Mounet et au-dessus d'un petit dessin très fin de Victor Hugo qui m'a été donné par Pierre Lefèvre-Vacquerie. Sarah est là en pays de connaissance.

Le lundi 20 *novembre.* — J'ai été avec Maxudian (Gubetta) rendre visite aux antiquaires, Heymonot, Couder, Heilbronner; j'ai grimpé la butte Montmartre. Je désirais choisir un cadeau pour Sarah; je me suis arrêté à une vasque en marbre à deux étages avec des violettes et des glycines. J'apprends en arrivant au théâtre que Sarah s'est mise en colère parce que, pour le dernier acte, on avait apporté des cercueils qui étaient des catafalques et un drap noir avec une petite croix blanche. On s'est décidé à commander ces cercueils aux pompes funèbres.

Le soir, répétition en costumes et dans les décors. Elle devait commencer à huit heures; à cause des difficultés de l'éclairage du premier acte elle ne s'ouvre qu'à dix heures pour se terminer à deux heures du matin.

Sarah a été prodigieuse; merveilleusement costumée : poignante, tragique, tendre, enlaçante, douloureuse. C'est assurément une des belles créations de sa carrière. Il n'y a que quelques personnes dans la salle, les intimes : madame Abbéma, Clairin, Geoffroy — et bien entendu Reynaldo Hahn. L'effet du drame a été considérable.

J'ai une conversation avec Serge Basset du *Figaro*, pour quelques passages de son article :

Madame Sarah Bernhardt offrira aux Parisiens une version qui,

selon toute apparence, restera au point de vue scénique la version définitive de l'ouvrage.

Je passe ici les éloges que mon confrère avait bien voulu m'adresser et je poursuis la citation :

M.Gustave Simon, aidé de M. Georges Victor-Hugo et de madame Sarah Bernhardt, a introduit dans le drame d'heureuses modifications. Le quatrième tableau unanimement considéré comme un arrêt dans l'action a été fondu mi-partie dans le deuxième, mi-partie dans le quatrième. Au lieu de trois actes en cinq parties *Lucrèce Borgia* a désormais quatre actes. M. Gustave Simon a supprimé aussi (et je sais que ces indispensables amputations ont coûté à son culte pour le grand poète) tout ce qui rappelait, sans être utile au développement des caractères, la phraséologie romantique, tout ce qui pouvait ralentir le mouvement de la pièce...

M. Gustave Simon a rétabli à l'acte du souper, la chanson primitive de Gubetta :

Saint-Pierre, ouvre ta porte
Au buveur qui t'apporte
Une voix pleine et forte
Pour chanter : Domino !...

— Le double souci de M. Gustave Simon — nous disait dimanche madame Sarah Bernhardt, — a été de respecter avant tout le texte de la première représentation, en allégeant la pièce de tout ce qui pouvait ralentir l'intérêt.

J'ai tenu à reproduire ce fragment d'article de Serge Basset afin de n'être pas accusé par les habituels détracteurs de Victor Hugo d'avoir porté une main impie sur ce drame.

J'eus la satisfaction de recevoir l'approbation unanime des critiques, et mon ami Georges de Porto-Riche écrivait dans *le Matin* :

Il faut louer M. Gustave Simon et M. Georges Victor-Hugo d'avoir allégé, accéléré, ramené de cinq parties à quatre actes *Lucrèce Borgia*, pour un public qui peut aimer Hugo sans ivresse.

Je crois bien qu'un seul critique, *un seul* qui n'a guère de tendresse pour Victor Hugo, blâmait les coupures. Je ne veux pas l'indisposer en donnant son nom.

Le mardi 21 *novembre*, c'était la dernière répétition en costumes et dans les décors, avant la générale. Elle a commencé à neuf heures vingt. Une trentaine de personnes dans la salle.

Sarah a imaginé de se faire porter en litière sur la place de Ferrare (2e acte), car la duchesse ne doit guère se promener à pied dans les rues.

Elle a quatre toilettes auxquelles je ne ferai qu'un reproche, c'est que trois d'entre elles sont blanches et ne se distinguent guère pour le public parce qu'elles portent simplement des broderies différentes, or ou argent. Il me semble que le costume dans le palais eût dû être foncé.

Le dernier décor devra être modifié dans la journée de demain; l'appareil funèbre est trop tapageur. On a placé de grandes tentures noires au fond avec une énorme croix blanche comme pour un enterrement de première classe et des cercueils trop grands avec des croix blanches de même dimension; de longs cierges éclairés à l'électricité. Évidemment l'appareil funèbre peut-être plus discret : une simple tenture et des cierges à lumière jaune.

J'ai été avec Georges dans la loge de Sarah. Nous l'avons chaleureusement félicitée. Elle est un peu énervée : Il faut dire que le matin elle avait fait au Conservatoire son cours; puis elle avait essayé toutes ses robes et on sait que pareil essayage est laborieux.

Ce soir mercredi 22 *novembre.* — C'est la répétition générale publique. Jamais il n'y eut un tel assaut de demandes de places, surtout du côté du gouvernement et du monde politique.

La salle est très élégante, mais, comme de coutume, envahie par des snobs, des blasés, des sceptiques, et des amateurs de vaudevilles, gens étrangers à ce théâtre. Et cependant la représentation a été très brillante et l'accueil enthousiaste.

Au premier acte (scène de l'affront) Sarah a été rappelée trois fois.

Le troisième acte (la grande scène de Lucrèce et du duc d'Este) a valu à Sarah cinq rappels chaleureux et unanimes avec des acclamations bruyantes.

Je vais à ce moment dans sa loge. J'arrive le premier lorsqu'elle sort de scène, je l'embrasse. C'est alors une énorme bousculade avec des bravos retentissants, un défilé : Paul Hervieu, G. Porto-Riche, Pierre Decourcelle, Robert de Flers,

Paul Déroulède, Calmette, Serge Basset, Bérardi, Clairin, Mme Abbéma, et tant d'autres. On entoure Sarah, on la presse, on l'étouffe. Poignées de mains. Exclamations d'admiration.

Le quatrième acte, *l'orgie*, est très mouvementé, fort bien réglé et la chanson et les chants des moines produisent un gros effet. Sarah est d'une grande beauté tragique dans sa scène avec Angelo. Quatre rappels.

A la fin de la représentation, je vais avec Madeleine Roch dans la loge de Sarah. Elle est rayonnante.

Je vais dans les loges d'Angelo, de Maxudian, qui ont été excellents, je les félicite.

Jeudi 23 *novembre*. — La première représentation a été encore plus triomphale que la répétition générale; c'était un autre public, plus ardent, plus vibrant, quoique public de première.

Au premier acte cinq rappels pour Sarah. Je vais dans sa loge. Elle me remercie de la vasque que je lui ai envoyée : « C'est un cadeau, dit-elle en rapport avec le drame de Victor Hugo, aussi beau, aussi imposant. »

Le troisième acte (le Palais ducal) provoque un véritable enthousiasme. Sarah est merveilleuse de grâce, de charme, de naturel, d'enjouement, elle est rappelée sept fois et c'est une avalanche de bouquets de roses, de violettes, jetés sur la scène. Aux galeries on crie : vive Sarah!

La loge de Sarah est encombrée de monde. Georges Victor Hugo la félicite, elle l'embrasse; puis c'est un défilé : Clairin, O. d'Haussonville, Joseph Reinach, Auguste Dorchain, Frédéric Febvre, mademoiselle Géniat. Je ne peux citer tous les visiteurs.

Au troisième acte, *l'orgie*, fort bien réglé, Sarah s'est surpassée.

Frédéric Febvre me dit : « Elle a dépassé même nos prévisions! vous vous rappelez ce que je vous avais annoncé, c'est qu'elle serait la plus admirable des Lucrèces. Elle a été au delà de tout ce qu'on pouvait rêver. »

A la fin du drame, Sarah a été acclamée, la scène était jonchée de fleurs. C'était du délire. Huit rappels.

La location s'annonce déjà très brillante : que sera-ce quand on connaîtra le résultat de la première? On peut hardiment prédire cent représentations.

Je vais dans la loge de Sarah. Je l'embrasse. Il y a peu de monde parce qu'on est parti au baisser du rideau. Après avoir été voir une dernière fois Sarah, je sors par la porte de l'administration. Une foule vibrante, impatiente, attend la sortie de Sarah.

C'est une des plus belles et des plus triomphales soirées auxquelles nous ayons assisté.

Victor Hugo avait dit de mademoiselle George, la créatrice de Lucrèce Borgia : « Elle est sublime comme Hécube et touchante comme Desdémone. » Il aurait certainement reconnu chez Sarah quelque chose de plus : quelque chose qui n'est qu'à elle : la perfection dans les nuances de coquetterie, de chatterie, de séduction, d'enlacement, d'ensorcellement : elle ne cesse point pourtant d'être inégalable dans le pathétique.

J'ai plus de cent coupures de journaux sur cette représentation de *Lucrèce Borgia*. Il y a unanimité dans la presse pour célébrer le triomphe de Sarah Bernhardt. Il était si incontestable qu'il fallait bien essayer de se venger sur le poète; je m'attendais à retrouver tous les clichés employés en pareille circonstance; et surtout les épithètes accolées au drame : vieillot, déclamatoire, boursouflé, que sais-je? Eh bien, non; les critiques de bonne foi ont reconnu que la pièce était poignante, abondante en scènes émouvantes et tragiques, d'une belle langue lyrique. Et ceux que ce gros succès indisposait — ils étaient bien deux ou trois — l'attribuaient au jeu de Sarah Bernhardt.

Le dimanche 3 *novembre* 1911 j'ai voulu assister à une représentation de *Lucrèce Borgia* devant le public populaire. Les applaudissements ont été frénétiques. On venait voir Sarah! dira-t-on, oui, certes, parce que Sarah traduisait son rôle avec une puissance incomparable. C'est ce qui prouve que, pour interpréter une grande œuvre, il faut une grande artiste.

Le samedi 10 *février* 1912 j'ai été le soir au théâtre pour voir s'il ne serait pas possible d'organiser une petite cérémonie

pour la centième de *Lucrèce* qui a lieu le lendemain dimanche. Je cause tout d'abord avec le secrétaire général M. Maurice Perronnet, le filleul de Sarah. Je lui dis mon intention. Il paraît qu'on avait examiné la question et Sarah avait répondu: « *Lucrèce Borgia* n'est pas simplement une reprise elle restera au répertoire, alors il n'est pas utile de clore par une cérémonie cette première série de représentations. »

J'allai donc trouver Sarah, convaincu que je la trouverais dans de mauvaises dispositions. Elle s'habillait dans sa loge. J'attends dans le salon. J'entends une assez vive discussion avec ses habilleuses.

J'admire les fleurs merveilleuses qui parent son salon : lilas, œillets, muguets. J'entre; je procède par timides insinuations :

— Vous avez réussi à conduire à la centième une reprise d'un bon vieux drame. N'y a-t-il pas lieu de consacrer ce souvenir?

— Comment?

— Je vous enverrais le buste de Victor Hugo par David d'Angers. On le couronnerait. Vous diriez des vers.

— Je n'en ai pas.

— Voici des vers de Théodore de Banville.

— Mais c'est qu'il faut les lire.

— Oh! seulement quelques strophes.

— Vous me les laissez?

— Oui.

— Mais il faudrait que ce fût annoncé.

— La note pour les journaux est préparée. Vous acceptez?

— Oui.

C'était donc plus simple que je ne l'avais cru.

Elle se dirigea vers la scène, appuyée sur mon bras, et au moment où elle allait monter sur le plateau, elle me dit très gentiment :

— Laissez-moi vous embrasser.

Et je la quittai.

Le dimanche soir 11 *février* avait lieu la centième représentation; les recettes étaient encore de plus de cinq mille francs — beau chiffre en raison du prix des places qui était loin

d'atteindre celui d'aujourd'hui —; on devait donner les trois dernières représentations lundi, mardi et mercredi.

Entre le troisième et le quatrième acte on a couronné le buste de Victor Hugo. Sarah a dit les strophes de Théodore de Banville. Je devais distribuer des médailles aux artistes. On vint me chercher.

J'arrive dans le salon de Sarah : tous les artistes sont rangés en cercle, et Sarah est au milieu d'eux. En prenant une coupe de champagne, je dis quelques mots en m'adressant à Sarah. Je ne les ai pas bien présents à la mémoire.

« Vous avez réalisé le miracle de conduire à la centième un rôle formidable sans aucune défaillance, affirmant chaque jour les inépuisables ressources de votre génie avec une puissance incomparable. Vous avez remporté les plus beaux triomphes. Je bois à votre santé. Vous me permettrez d'associer à ce toast les artistes qui vous ont secondée avec tant de zèle et de dévouement. Je vous offre cette médaille en souvenir de cette éclatante reprise. »

Je lui remis une médaille d'or de Victor Hugo gravée par Chaplain; un exemplaire spécial avait été frappé exprès par la Monnaie avec ces mots sur la tranche :

A Sarah Bernhardt, pour la centième de Lucrèce Borgia, 1911-12.

Je remis aux artistes la médaille d'argent.

Pendant sa fructueuse carrière *Lucrèce Borgia* a enterré quelques pièces nouvelles d'auteurs de marque. Je n'aurai pas la cruauté de citer leurs noms, en dépit de leur sévérité pour les drames de Victor Hugo. Je préfère terminer ces notes par cette appréciation de Théophile Gautier : « Lucrèce est un drame gigantesque, plus près d'Eschyle que de Shakespeare. »

Et ce jugement de Jules Janin : « Shakespeare et Victor Hugo sont frères. C'est la même contemplation des choses terrestres, la même tristesse, la même pitié. »

LE FILM DE *NOTRE-DAME DE PARIS*

J'avais écrit, je ne sais plus à quel propos à Sarah; il m'arrivait de lui adresser quelques lettres — un souvenir

affectueux — quand je ne l'avais pas vue depuis quelque temps. Je reçus en réponse cette dépêche inattendue des États-Unis, 22 août 1918.

De Denvercolo.

« Oh! que je vous aime, ami, pour votre lettre, j'allais vous envoyer une dépêche vous demandant la permission de mettre au cinéma *Notre-Dame de Paris*. J'ai vendu ici un film qui a pour titre : *l'infernal filet*; ce film de *Notre-Dame de Paris* serait pour vendre en Amérique. Je vous embrasse à plein cœur. Répondez-moi : Palace hotel, Denver.

» SARAH BERNHARDT »

Je répondis aussitôt :

Sarah Bernhardt.
Brown Palace Hotel Denver Colorado
États-Unis.

« Vous ferez belle œuvre, vous donne autorisation pour *Notre-Dame de Paris*. De cœur vous embrasse.

» GUSTAVE SIMON »

Sarah commença son scénario; elle avait déjà entrepris des négociations, et comme elle n'avait pas obtenu ce qu'elle souhaitait, elle abandonna son scénario momentanément.

Un an après j'eus une demande, mais l'acquéreur, venu en France, repartait un mois après et voulait emporter le scénario de Sarah. Je le croyais achevé, je télégraphiai à Sarah à Belle-Isle. Elle me répondit :

Septembre 1919.

« Ami, je ne demande pas mieux que de faire un film en vingt jours si le schéma m'est personnel, mais si c'est le film de *Notre Dame de Paris* que j'ai déjà commencé depuis longtemps, je ne pourrai pas le finir en si peu de temps, car je ne voudrais pas trahir le grand nom de Victor Hugo. Je vous embrasse. Télégraphiez manoir le Penhouët-Sauzon. Belle-Isle-en-Mer, Morbihan, pour que je me mette tout de suite à l'œuvre.

» SARAH BERNHARDT »

Mon acquéreur partit sans le scénario. Enfin l'année sui-

vante Sarah s'adjoignit comme collaboratrice sa petite-fille Lysiane devenue Madame Louis Verneuil.

Je reçus la lettre suivante :

« Mon cher bien cher ami,

» Voilà *Notre-Dame* que nous avons élaboré ensemble, ma petite-fille et moi. Nous serions heureuses d'avoir une petite récompense de nos efforts. Je vous embrasse, ami.

» SARAH BERNHARDT »

Ce scénario, dont elle n'aura pas vu, hélas! la réalisation aura certainement un grand retentissement et sera exécuté par une firme importante.

CONVERSATIONS AVEC SARAH BERNHARDT

J'avais demandé un rendez-vous à Sarah Bernhardt, pour lui parler de *Cromwell*. Elle me télégraphia qu'elle me recevrait le samedi 25 janvier 1919 à 6 ou 7 heures.

Il y avait grève de tous les moyens de transport. Impossible de trouver une auto quelconque; j'allai à pied de mon bureau de la rue Robert-Estienne au boulevard Péreire.

J'arrive à 6 heures et demie; je sonne; on me tire le cordon, je me trouve dans un couloir avec une porte au fond, une porte en bois à droite, une immense peau de bête à gauche tendue sur le mur et un chien qui aboie derrière la porte du fond; personne. Je suppose qu'on va m'ouvrir la petite porte en bois qui porte les initiales *S. B.*, car je ne trouve aucun bouton sur la porte. Personne ne vient. J'inspecte la porte que je n'avais jamais remarquée autrefois parce que je la trouvais toujours ouverte; je retourne à la porte d'entrée, je sors et je sonne. De nouveau on tire le cordon. Je referme la porte; toujours personne. J'ouvre la porte du fond derrière laquelle se trouve le chien. Il aboie tant qu'il peut, mais ne fait venir personne; j'inspecte de nouveau la porte ciselée et enfin je découvre une guirlande de feuillage en fer forgé, que j'avais prise pour un ornement. Je saisis la guirlande. Qui sait? Cela donnera peut-être un résultat; je tire sur la guirlande que

j'avais contemplée avec respect; et, ô merveille! cela sonne. Cette fois on vient m'ouvrir, et on m'introduit au premier étage dans une pièce très éclairée où Sarah est installée à une petite table, écrivant tout près d'une grande cheminée où brûle un grand feu de bois. Deux jeunes personnes de sa famille sont auprès d'elle, et je vois devant elle des feuillets de son écriture.

Son premier mot fut :

— Je prépare une conférence pour le théâtre de l'Opéra. Je ne sais pas trop ce que je vais dire.

J'avoue qu'en entrant j'avais éprouvé une certaine émotion. Je ne l'avais pas revue depuis huit ans, depuis les représentations de *Lucrèce Borgia*. Je savais toutes les opérations qu'elle avait subies et je pensais la trouver fort éprouvée. Quelle surprise! je revoyais la Sarah de Lucrèce.

— Oh! — m'écriai-je, — comme je suis heureux de vous trouver si bien portante!

— Oui, je vais très bien.

La figure, comme de coutume, n'était pas arrangée, les yeux étaient toujours vifs et charmants, de petits frisons folâtraient sur les côtés d'un front découvert, un sourire délicieux, une conversation animée.

— Je viens vous parler de *Cromwell*. Voulez-vous le jouer?

J'entendais par là : Voulez-vous monter *Cromwell* à votre théâtre?

— Hélas! avec ma jambe!

J'eus un petit sursaut : il était clair que, si elle avait été plus valide, elle aurait voulu jouer Cromwell.

Elle réfléchit un moment et reprit :

— Combien y a-t-il d'actes?

— Cinq. Mais *Cromwell*, tel qu'il est écrit, occuperait deux soirées. Je l'ai réduit, je l'ai adapté, le drame ne dure pas plus longtemps que *Ruy Blas*. Tâche assez ardue. J'ai dû beaucoup travailler, faire les coupures nécessaires. Bref mon adaptation a paru excellente à Georges Victor-Hugo et à d'autres personnes auxquelles je l'ai lue.

— Il y a beaucoup de rôles?

— Non; sept ou huit importants, mais il faut une grande

figuration, et comme vous avez monté merveilleusement *Angelo*, vous monterez admirablement *Cromwell*.

Gavault, qui avait trouvé l'adaptation remarquable, pensait s'honorer en montant le premier grand drame de Victor Hugo. C'eût été une véritable première sensationnelle puisque *Cromwell* n'a jamais été représenté.

— Assurément.

— Mais il avait jeté son dévolu sur Desjardins; or, Desjardins a été engagé à la Comédie-Française.

— Il y a dix ans qu'on aurait dû l'engager.

— N'ayant plus Desjardins, il m'a rendu *Cromwell* et je suis heureux de pouvoir en disposer pour votre théâtre. Qui voyez-vous pour Cromwell?

— Guitry.... Guitry est le plus grand artiste de notre temps. Il a été un merveilleux Flambeau dans l'*Aiglon*. Il y serait admirable. Je n'en vois pas d'autre. Mais auparavant, je voudrais me faire lire la pièce. Oh! sans doute il n'y a jamais rien à craindre avec Victor Hugo, mais je veux consulter mon fils. C'est lui qui s'occupe de tout. Il est admirable. Il fait des vers, il fait des pièces, il a un grand talent. Mais parfois il s'abandonne, il se désespère. Il est trop modeste; il se juge, à tort, inférieur.

Et sa voix s'attendrit quand elle parle de ce fils qu'elle adore.

La conversation s'engage sur la Comédie-Française.

— J'y ai été ces jours-ci. Je voulais voir Colonna Romano dans *Esther*. Elle y est remarquable. Elle a beaucoup de talent.

— C'est mon avis.

— Colonna est une très bonne reine de *Ruy Blas*, il n'y a qu'elle comme véritable comédienne.

Je reconnais que Colonna Romano a beaucoup de talent, mais je ne veux pas suivre Sarah quand elle critique un à un les artistes de la Comédie-Française; elle a conservé sa rancune contre la grande Maison et la fait rejaillir sur les interprètes.

Puis elle parle d'Edmond Rostand qui vient de mourir.

— Ah! ce pauvre Rostand! on peut dire que c'est un assassinat, il avait la grippe, il a commis des imprudences, c'est ce que j'entends par un assassinat.

Et je l'écoutais développer tout ce que je résume ici. En la fixant j'avais une vision singulière. Dans ces yeux vifs, pétillants, charmeurs, dans cette voix harmonieuse, dans ce sourire, je retrouvais la Sarah du *Passant*, et je ne pus m'empêcher de le lui dire avec une chaleur, une conviction si vive et si profonde que son visage s'illumina de joie.

— Ah! le *Passant!* dit-elle, le *Passant!* le *Passant!*

Il y avait dans ses intonations toute la résurrection de ce passé et dans ses yeux le rayonnement de ses vingt ans.

C'est une des impressions les plus vives de ma vie.

Elle avait toujours la même verve, le même entrain dans la conversation; mais à ce moment elle n'allait plus à son théâtre à cause des diverses opérations qu'elle avait subies. Elle ne devait pas tarder à reprendre sa vie théâtrale active.

Je quittai Sarah Bernhardt.

Le lendemain dimanche 26 le fidèle Pitou qui accompagne Sarah dans toutes ses tournées, prêt à toutes les tâches, à faire la lecture et les courses, vint chez moi pour chercher l'adaptation de *Cromwell*.

Je lui parlai de Sarah et il me dit :

— Ah! madame Sarah va très bien, elle n'a pas été atteinte dans sa santé par les opérations, elle a bon appétit, seulement elle ne peut pas aller à son théâtre.

Le jeudi 2 octobre 1919 je me rendis chez Sarah Bernhardt. J'étais loin de supposer que ce serait ma dernière visite : je la voyais si vaillante, si active!

Le représentant d'une Société cinématographique américaine, connaissant mes relations si cordiales avec Sarah, m'avait prié d'obtenir d'elle le scénario d'un film; car elle était aussi populaire en Amérique qu'en France et en Angleterre; j'avais donc fait une démarche auprès d'elle : quinze jours après je reçus ce mot :

« Ami, j'ai fini mon film qui est, je crois, réussi. Je l'ai donné à la copie, mais je puis vous le lire avant sur mon brouillon, si cela vous plaît mieux.

» Je n'ai pas pu l'achever en vingt-cinq tableaux. Il y en

a trente. Je ne sais pas quoi demander. Aidez-moi un peu. Cela a pour titre *les Trois frères*. Je vous embrasse mille fois.

» SARAH BERNHARDT »

Elle avait établi ce scénario en quinze jours; j'accourus donc à son appel. J'arrive à 2 heures, je sonne, la porte s'ouvre, et, fidèle à ses traditions, la maison semble abandonnée. J'entends un bruit d'assiettes et de conversations. Enfin, un domestique arrive et m'introduit dans la salle à manger.

Sarah est comme toujours sur sa chaise haute comme une madone sur un trône. Je lui baise la main. Elle me dit sa joie de me voir; à sa droite est Rachel Boyer de la Comédie-Française qui me fait grand accueil, à sa gauche son filleul Perronnet, secrétaire général du théâtre Sarah Bernhardt, puis une charmante jeune fille aux cheveux d'or, véritable Ophélie : sa petite-fille Lysiane.

On cause. Elle arrivait de son château à Belle-Isle; elle paraissait un peu fatiguée, mais dès qu'elle parla ses yeux brillèrent et, la voix toujours fraîche, elle s'abandonna à son impétuosité coutumière avec une verve et une ardeur juvéniles. Ah! elle ne fut pas tendre pour le Président Wilson, dont elle jugeait avec sévérité l'indécision :

— J'en sais quelque chose, — ajouta-t-elle, — j'étais à ce moment en Amérique, et mon patriotisme était à une cruelle épreuve; mais je me rassurais en songeant que le soldat français était invulnérable. Ah! quelles belles qualités on rencontre dans le soldat français!

Et elle s'animait. Elle parlait comme un prédicateur en chaire, ou comme un orateur à la tribune, s'étendant sur les péripéties de la guerre et affirmant la confiance qu'elle avait toujours conservée dans la victoire finale.

Puis elle parla de l'Italie :

— Ils vont avoir la révolution. Ce d'Annunzio est admirable. Il est sublime.

— Comme je l'interrompais, en disant que peut-être d'Annunzio employait des moyens un peu rudes en faveur de la ville de Fiume qui était assurément italienne, elle protesta :

— Mais non! mais non! — s'écria-t-elle; — songez donc: si on nous avait ravi Strasbourg et s'il avait surgi tout à coup un poète pour défendre Strasbourg, et le rendre à la France, c'eût été beau! Ce geste magnifique aurait bien valu un de ses plus beaux poèmes. Ah! d'Annunzio est grand!

Nous parlâmes ensuite de la grève des théâtres.

— C'est ridicule, absurde! on a même observé que les révolutions commencent souvent par des révoltes de comédiens.

Elle nomma incidemment Clemenceau.

— Ah! çà, je suppose qu'on va le nommer président de la république?

— On le devrait; mais il résiste; il considère qu'il a terminé sa tâche, il veut se retirer de la vie publique.

— C'est dommage. C'était une manière de lui témoigner notre reconnaissance, et de consacrer sa gloire.

On quitta la table. Une petite chaise sur des brancards fut apportée. Sarah se leva, très droite, et, soutenue, s'assit; elle fut remontée par deux hommes dans sa chambre. J'attendais dans la salle à manger causant avec madame Rachel Boyer et M. Perronnet. On vient me prévenir que Sarah m'attendait. Je montai. Elle était installée dans un petit fauteuil avec sa table devant elle.

A ce moment un rayon de soleil illumina toute la pièce. Je regardai Sarah : elle qui me paraissait un instant auparavant avoir les traits tirés, le visage un peu vieilli, me semble tout à coup avoir retrouvé sa jeunesse, elle était la Sarah que j'avais vue en janvier, les yeux charmants, la figure lisse. A l'encontre des femmes qui avancent en âge et recherchent sinon l'obscurité, du moins la pénombre, elle était sous la grande lumière du soleil, qui ne se prête pas aux artifices de la rampe, et toute rayonnante de vitalité et de jeunesse. Comment aurais-je pu m'étonner d'une aussi subite transformation? Sarah n'avait-elle pas toujours eu une mobilité surprenante du visage, et c'est même cette mobilité qui lui permettait d'incarner tous les rôles, de s'adapter à tous les personnages.

Elle remit son manuscrit, entièrement écrit de sa main, à une jeune fille et la pria de le lire.

— J'ai une très mauvaise écriture, et puis il y a des renvois. Il faudra que vous excusiez cette lecture, s'il y a des accrocs.

Le scénario a pour titre *les Trois frères.*

— Deux frères, — dit-elle, — sont jumeaux. C'est la première fois qu'on met en scène des jumeaux.

Je fais l'observation à Sarah qu'il sera très difficile de rencontrer deux artistes de figure semblable. Cet obstacle ne l'inquiète pas.

Ce scénario est en trente tableaux avec des péripéties multiples et très adroitement construit.

Pendant la lecture on fait entrer madame Georges Grau, la femme de l'impresario, qui apporte un bouquet à Sarah.

La lecture se termine et après avoir félicité Sarah de son ingénieux scénario, je lui dis : « Vous avez une belle puissance intellectuelle, et une prodigieuse énergie morale. »

Sarah, si habituée aux adulations, sourit, satisfaite, touchée comme une débutante à laquelle on adresse des compliments.

Madame Grau dit :

— Est-ce que Monsieur n'est pas parent d'un Simon?

Sarah bondit :

— Mais c'est Gustave Simon, c'est le Gustave Simon de Victor Hugo.

Je repris :

— Je suis le fils de Jules Simon.

— Ah! — reprit Sarah, — votre pauvre père, comme il serait attristé de ce qui se passe! On ne rencontre partout que des exploiteurs....

Puis elle me dit qu'elle allait faire des conférences en Belgique, en Angleterre, qu'elle venait de terminer un roman pour le *Petit Parisien*, qu'elle irait à Besançon pour une conférence sur Rostand.

— Victor Hugo est bien né à Besançon? — dit-elle.

— Oui... à Besançon, *vieille ville espagnole*, il l'a écrit.

Il y avait près de deux heures que j'étais avec elle. Je me levai. Je lui pris la main, mais elle me tendit ses joues et je lui dis au revoir.

J'espérais bien encore la revoir, car, si éprouvée qu'elle eût été, elle avait triomphé de toutes ses misères et avait

repris en 1920 sa vie active, Sarah, c'était une force, elle ne s'était pas contentée d'être l'illustre artiste applaudie dans le monde entier. Elle avait écrit ses mémoires, des romans, des pièces, elle avait sculpté. Elle savait bien qu'elle laisserait un grand nom au théâtre, mais cette certitude ne lui suffisait pas et elle avait voulu faire des incursions dans les domaines de la littérature et de l'art; et elle disait volontiers : un peintre, un sculpteur, un écrivain, un architecte laissent une œuvre, des œuvres, mais un artiste dramatique ne peut avoir l'ambition que de laisser un nom, et encore! combien d'artistes célèbres sont oubliés! »

Au moment où elle disparaît, je dois rappeler une conversation qui prend ici un singulier relief.

Nous parlions des grands artistes disparus, nous citions Talma, Rachel, d'autres encore; « Ils ne laissent, disait-elle, que le souvenir de leur succès »; et je songeais, en l'écoutant, que s'il y a des historiens qui racontent les hauts faits des grands capitaines, des diplomates, il y a des mémorialistes qui immortalisent les victoires des grands comédiens. Leur gloire est consacrée. On peut même dire que ces grands artistes dramatiques sont souvent mieux partagés que des écrivains célèbres dont la postérité conteste plus tard la valeur des œuvres chaleureusement accueillies à leur naissance. Les acteurs sont moins exposés à ces caprices de la fortune. Ils laissent derrière eux, non une œuvre tangible et soumise au contrôle de la postérité, mais le souvenir de leurs exploits qu'on ne connaît que par les récits imprimés des témoins. Ils deviennent des personnages de légende qui vivent à travers les temps et dont les noms sont sans cesse rappelés lorsque les œuvres de nos écrivains et de nos poètes immortels sont représentées.

La mort de Sarah nous surprit autant que sa vie; il nous semblait, à nous ses amis, qu'elle devait prolonger son séjour parmi nous au delà des limites que la nature réserve à notre fragilité; sa volonté avait triomphé de toutes les trahisons physiques. Sa flamme intérieure était comme un foyer dont on n'aperçoit que les lueurs aux heures critiques, mais qui rayonne tout à coup sous l'influence du miracle d'une volonté dominatrice. Et la petite Sarah, que

nous avions connue si frêle, si délicate était devenue la Sarah de granit qui échappait aux tempêtes et aux ouragans de la vie.

Ah! ses vingt ans, nous nous en souviendrons toujours; sa jeunesse devait s'éterniser pendant de longues années, tant elle conservait dans les yeux cette vivacité, ce charme, cette poésie, sorte de clavier qui se prêtait à la douceur, à la passion, à la séduction, à la colère, à la sensualité avec une variété et une mobilité surprenantes. Ses yeux parlaient encore plus que ses lèvres, et son cœur se reflétait dans ce miroir vivant. Les impressions qu'elle ressentait, les passions qu'elle traduisait, elle nous les communiquait. Nous vivions avec elle tous ses rôles; ses conversations étaient pétillantes d'esprit, de charmante câlinerie et d'ironie mordante. Elle avait toutes les gammes de la sensibilité, et passait rapidement de la douceur à la colère.

Elle ne savait pas dissimuler. On ne pouvait lui en vouloir de ses impétuosités et parfois de ses sarcasmes, car elle les effaçait presque aussitôt par tant de gentillesse, qu'elle semblait les avoir oubliées elle-même et vous les faisait oublier.

Il faut l'avoir bien approchée pour savoir tout ce qu'il y avait en elle de bonté, de générosité, de fidélité, d'amitié, de toutes ces vertus discrètes dont elle ne faisait jamais parade. La justice que je lui rends, bien d'autres la lui ont rendue. Mais je le fais avec tout mon cœur, avec toute ma reconnaissance, car j'ai passé auprès d'elle bien des heures qui comptent parmi les meilleures et les plus attachantes de ma vie.

GUSTAVE SIMON

LES CAHIERS DE FRANCINE[1]

XVI

Le soleil entrait par la fenêtre du salon. J'étais au piano et je chantais la mélodie de Schumann :

Quand, dès l'aube, en chapeau léger,

orsque Valentine, ouvrant précipitamment la porte, dit :

— Mademoiselle Ginette est très malade. Madame Daitre vous demande de venir tout de suite.

La cuisinière de madame Daitre était partie sans rien ajouter. Je m'habillai comme dans un cauchemar et sortis. Les rues étaient pleines de charrettes des quatre-saisons débordant de pivoines blanches, roses et rouges, je frissonnai en évoquant une couronne mortuaire toute blanche. Ginette m'était redevenue infiniment chère; je me sentais responsable comme si je l'avais trahie, comme si elle était malade par ma faute.

Rue Saint-Guillaume, la porte de l'appartement était entr'ouverte. Madame Daitre accourut à ma rencontre. Elle portait le peignoir bleu que Ginette lui empruntait souvent, elle n'était pas coiffée, avait le visage tiré et des yeux horriblement creux. Je balbutiai je ne sais quoi; elle me dit que Ginette avait une grosse fièvre, un point de congestion pulmonaire et était dangereusement surexcitée.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 août.

Elle s'appuyait contre le mur de l'antichambre et enfonçait d'un geste machinal ses doigts dans ses cheveux défaits. Une contraction déformait le coin de sa bouche; elle passait continuellement la pointe de sa langue sur ses lèvres qui étaient gercées.

— Elle vous a demandée; elle est bien malade. Je l'ai trouvée ainsi en rentrant hier soir...

J'eus l'impression qu'elle allait se tordre les mains et crier. J'aurais voulu crier moi-même; la conviction que nous étions coupables l'une et l'autre s'imprimait en moi. En suivant madame Daitre j'étais déchirée jusqu'aux entrailles par l'anxiété.

Ginette était presque assise sur son lit. Je m'attendais à la trouver pâle, elle était rouge, avec des yeux extraordinairement brillants, dont la prunelle élargie semblait regarder sans voir. Ses mains diaphanes, sur le drap, se crispaient dans un mouvement qui allongeait et repliait les doigts sans répit. Elle dit, en haletant :

— C'est toi, Francine. Assieds-toi.

Je murmurai sottement que je n'étais pas fatiguée; elle répéta avec force :

— Assieds-toi. Je veux te parler. Ou, plutôt, je veux parler à maman devant toi.

Madame Daitre avait un visage couleur de cendre; c'est à peine si je la reconnaissais dans cette femme hagarde aux mèches ternes barrant le front qui me parut soudain décharné.

— Asseyez-vous.

Elle-même se laissa tomber dans le petit fauteuilq ue nous avions passé naguère au ripolin, Ginette et moi, en riant comme des folles. Le souvenir de ces jours passés m'étouffa. Je serrai les lèvres pour ne pas éclater en sanglots.

— Écoutez toutes les deux, — dit Ginette.

Elle parlait lentement, malgré la fièvre qui la consumait, comme si elle eût voulu graver une à une ses paroles dans nos esprits.

— Écoutez. Je ne veux pas que maman se remarie. Si je meurs, c'est à cause de cela, seulement à cause de cela... parce que maman ne m'aime pas comme elle devrait m'aimer...

il y a quelqu'un entre nous, toujours; je ne peux pas le supporter. Il faut que l'un de nous deux s'en aille et maman ne veut pas que ce soit lui... alors, ce sera moi... Voilà.

Elle glissa en arrière, épuisée; madame Daitre bondit vers elle. Ginette leva la main :

— J'ai voulu dire cela devant toi, Francine, parce que tu m'aimais autrefois. Mais il m'a tout pris, maman, toi, et même René, puisque René le défend... Laissez-moi, je suis fatiguée...

Elle ferma les yeux; madame Daitre se pencha sur elle. Ginette en eut conscience; elle se dressa, d'un élan convulsif, et repoussa sa mère.

— Laisse-moi. Ne me touche pas... tu m'oublieras comme tu as oublié papa... je veux rester seule, tout à fait seule. Mais va-t'en donc, puisque je te le dis!

Madame Daitre fit quelques pas en chancelant et gagna sa chambre. Je marchai derrière elle. Quand elle s'aperçut de ma présence, elle me fit signe de sortir. Elle pouvait à peine parler :

— Rentrez chez vous, Francine, je suis lasse... Non, ne dites rien, je n'ai la force de rien entendre. Rentrez chez vous...

Je la laissai debout près de sa porte; elle était toute droite, les mains affaissées le long du corps; son visage était le masque même du désespoir.

XVII

Je retrouve un souvenir net de la convalescence de Ginette; par une après-midi tiède et lumineuse, elle est couchée sur le canapé du salon, le buste entre les bras de sa mère qui la berce en lui donnant les plus doux noms du monde :

— Ma chérie, mon bijou, ma petite perle.

Des roses très roses trempent dans un vase; un petit chien de race « Papillon », cadeau de René, dort sur le parquet. Ginette a clos ses paupières; l'ombre des cils se confond avec le cerne bleu qui meurtrit la joue fragile.

— Dors, mon trésor, ma jolie...

Ginette entr'ouvre les yeux, sourit :

— Je ne dors pas, je suis très bien. Je voudrais que tu me racontes une histoire.

Depuis qu'elle a été si malade, elle a pris des façons de toute petite fille, que je ne lui avais jamais connues auparavant. Dorlotée pendant des heures, elle a des exigences d'enfant gâtée qu'elle exprime d'une voix traînante. Des groseilles rouges sont posées dans une assiette. Pour les lui faire manger, madame Daitre les roule dans du sucre, puis les lui fourre, une à une, dans la bouche.

— Je veux toujours la becquée comme ça, — dit Ginette quand elle a fini.

Elle s'abandonne à un ravissement. Sa figure est amenuisée entre les cheveux coupés au niveau des oreilles, sa peau paraît fine comme les pétales d'une fleur. Avec son mince cou blanc qui plie sous le poids de la tête, pourtant si réduite, elle a le charme délicat des tout petits. Pelotonnée contre le giron de sa mère, elle semble s'y enfoncer. Madame Daitre étend autour d'elle deux bras protecteurs, la couve d'un regard tendre et brûlant.

— Une histoire, maman, — implore encore Ginette.

— Quelle histoire, mon petit? Veux-tu que Francine te lise à haute voix?

— Non. Raconte. Raconte-moi ce que nous allons faire, où tu m'emmèneras quand j'irai bien tout à fait. Nous partirons toutes les deux... Tu m'as dit que nous partirions toutes seules toutes les deux, très loin...

Elle ne fait pas attention à ma présence. Ou bien, au contraire, veut-elle me montrer à quel point elle a reconquis sa mère, que madame Daitre est un bien dont elle dispose seule? Avec Ginette, on ne sait jamais. Je vois, en raccourci, son visage renversé, l'arc des dents nettes et coupantes entre les lèvres pâles. Un regard filtre par le grillage des cils, un regard plus impérieux que ne se l'imagine madame Daitre, toute à la douceur de câliner le grand bébé qu'elle retrouve, ce bébé qui semble s'abandonner aux impulsions du moment.

— Je sais, petite mère. Nous retournerons dans le Calvados, à Luc. C'est laid, mais je m'y suis bien amusée... Nous marcherons sur la digue en nous donnant le bras et nous man-

gerons des cœurs à la crème. Est-ce que je pourrais avoir un cœur à la crème, maintenant, pour mon goûter? Est-ce que cela dérangerait Mélanie de descendre?

— Non. Mais tu viens de manger des groseilles.

— Cela ne compte pas. Je voudrais avoir un cœur avec du sucre. Je croirai que je suis déjà à Luc et que je verrais passer des voiles de barques si je regardais par la fenêtre.

Madame Daitre me prie de sonner. Mélanie descend. Ginette se redresse, réveille le chien en imitant le miaulement misérable d'un chat enfermé. Papillon se hérisse, aboie de toutes ses forces, va flairer le dessous du canapé. Nous rions toutes trois quand tinte la sonnette de la porte d'entrée.

— Mélanie n'est pas là, — dit madame Daitre prête à se lever.

Ginette la saisit par le cou.

— Ne te dérange pas, maman. Francine ira. Ne laisse entrer personne, Francine, excepté René. Dis que je dors et que maman me tient la main.

Docile, je m'en vais ouvrir; je me trouve en face de Jacques Laborde. Il entre, ferme la porte derrière lui. La salle à manger nous sépare du salon où sont madame Daitre et Ginette. Il le sait comme moi. Il parle.

— Donnez-moi des nouvelles.

Il est maigre, très pâle. Son expression est celle d'un homme halluciné.

— Ginette continue à aller de mieux en mieux.

— Je sais déjà qu'elle est hors de danger.

Il hésite un court, très court instant.

— Sa mère? Comment va sa mère?

Sa voix est rauque, un peu voilée. Toute sa vie secrète se précipite dans cette question; il me fait l'effet d'un homme ravagé par la soif, qui tremble au bord d'une fontaine inaccessible.

— Elle va bien. Un peu lasse peut-être...

Jamais je n'ai vu un regard pareil à son regard en ce moment, un regard dévorateur et douloureux en même temps, un regard d'où jaillissent vers moi un appel et une plainte, si perceptibles l'un et l'autre que j'en frissonne, un regard d'homme traqué qui n'en peut plus, qui fléchit sur ses jambes,

qui va tomber, qui sourit pourtant avec un héroïsme plein de grâce.

— Vous leur êtes précieuse, Francine. Continuez à les entourer d'attentions et de soins.

Il s'arrête comme s'il étouffait. Il a baissé les paupières; une veine sillonne son front d'une corde bleue, deux plis trahissent l'amertume de la bouche; je sens grandir sa révolte intérieure. Se peut-il que la femme qu'il aime soit là, derrière deux portes, qu'il ne la voie pas, qu'il ne sache pas s'il la reverra jamais? Il pose une main sur le guéridon couvert d'un marbre rose.

— Allons, — dit-il, — je suis heureux qu'elles aillent bien.

Il ne peut pas se décider à partir. Sans doute espère-t-il un hasard qui amènerait madame Daitre dans le vestibule. Nous prêtons l'oreille; le tic-tac de la pendule résonne dans la solitude de la salle à manger. C'est tout. La détresse de Jacques Laborde s'enfle, devient intolérable, l'envahit tout entier; il a peine à maîtriser ses doigts qui tambourinent convulsivement le marbre. Je me détourne, pour ne pas l'observer, pour qu'il ne voie pas à quel point j'ai pitié de lui.

Quand il est parti, je m'imagine qu'il apportait une lettre qu'il eût remise à Mélanie, et qu'il n'a pas osé me donner! Je suis sur le point de courir après lui dans l'escalier. J'hésite jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Puis je me fais des reproches. Le chagrin que j'ai lu sur son visage m'effraie.

Mélanie revient avec le cœur à la crème. Je saisis ce prétexte et lui prends le plateau des mains. Ginette me jette un regard de coin.

— Tu attendais donc mon goûter pour revenir, — dit-elle.

Elle est soupçonneuse. Je pense à l'homme qui vient de tant souffrir sous mes yeux et je la déteste. Madame Daitre a certainement deviné le nom du visiteur. Ses lèvres ont blanchi soudain. Elles ne peuvent pas blanchir davantage lorsque je la suis dans la salle à manger où elle cherche une cuiller et que je lui dis : « C'était monsieur Laborde... » Elle ne tressaille pas, ne m'adresse pas une question. Ce calme me glace.

Je ne peux pas supporter la vue de Ginette, jolie dans les coussins qui l'étayent, faisant des mines devant le fromage

battu en mousse que sa mère approche d'elle. Je suis convaincue qu'elle sait, elle aussi, que l'autre est venu, que toutes ces exclamations gamines sont des cris de victoire. Ginette n'a jamais été gourmande. Ce n'est pas pour le délice de sentir fondre de la crème sucrée sur sa langue qu'elle entr'ouvre les yeux avec cette expression. Les bras reconnaissants qu'elle jette au cou de sa mère me paraissent deux chaînes.

— Nous partirons toutes les deux, pour le bout du monde.

Sur le palier, au moment où je m'en vais, mon malaise crève en crise de larmes. Je sanglote, cramponnée à la froide rampe de fer. Je sanglote parce que l'univers se révèle à moi si mal fait, si plein de difficultés et d'injustice... Ginette a failli mourir de révolte jalouse... Laborde est rongé de chagrin... Ils se dressent l'un contre l'autre, mais toutes mes sympathies vont à Jacques Laborde. Je m'imagine que, si j'étais restée, j'aurais battu la frêle convalescente qui glisse, entre ses cils baissés, les regards féroces d'une tortionnaire.

XVIII

Les Daitre partirent pour Luc-sur-Mer en même temps que nous pour Saint-Germain-en-Laye où nous devions rester de la mi-juin jusqu'au mois d'octobre pour garder les fils jumeaux et la petite fille de mon frère qui voyageait en Amérique avec sa femme.

Mon père avait loué, presque hors de la ville, une maison entourée d'un grand jardin. La maison avait des balcons de bois d'où l'on découvrait la forêt de Marly. Le jardin était dessiné d'après les principes de l'art paysager. On y trouvait des buissons de roses, des massifs de troënes, d'obiers, de lilas. Deux grandes pelouses, agréablement ondulées, étaient ombragées d'arbres à panaches plumeux ou à feuilles argentées alternant avec des marronniers plus sévères. D'éclatants rhododendrons fleurissaient aux détours des allées; un fouillis de plantes rampantes, parmi lesquelles s'épanouissaient des pervenches, couvraient les flancs de deux monticules artificiels que ma mère appelait des « points de vue »; elle se tenait avec son ouvrage, tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, selon

la position du soleil, et regardait le clocher de Mareil en surveillant sa petite-fille. Le fond du jardin occupait l'emplacement d'anciennes carrières abandonnées. On en avait fait ce que mes neveux, Paul et Pierre, appelaient « une forêt vierge ». Les parois écroulées de la carrière jouaient deux versants de montagne, entre lesquels courait un chemin moussu figurant la vallée. Une sombre végétation de lierre et de fougères couvrait les pentes, entre les arbres. C'est là que Valentine vint me chercher, peu après notre arrivée, pour m'apprendre que mon père avait ramené de Paris quelqu'un pour dîner et que ma mère me demandait. J'étais en train de construire une cabane avec mes neveux. Je me redressai, décoiffée, les mains couvertes de terre. Sur le « point de vue » du devant, assis entre mon père et ma mère, je vis Jacques Laborde. Il me sourit d'une façon telle que j'eus le cœur remué.

— J'ai rencontré monsieur Laborde par hasard, — dit mon père. — Je l'ai amené pour qu'il respire un peu d'air pur.

Jacques Laborde venait très rarement chez nous à Paris. Je me fis cette réflexion en même temps que s'esquissaient, en ma mémoire, les silhouettes confuses de mon père et de madame Daitre se donnant le bras dans le jardin des Long à Versailles.

Maman faisait des signes désespérés qui finirent par attirer mon attention. Je l'accompagnai à la cuisine où elle me confia son embarras.

— Valentine ne peut pas sortir à cause du rôti. L'autre bonne doit coucher la petite. Il faut que tu ailles en ville commander un vol-au-vent. Emmène Paul et Pierre si tu veux.

Je remontai la rue chaude de soleil, entre deux rangées de jardins que fermaient des grillages couverts de lierre. Paul et Pierre, devant moi, s'amusaient avec Papillon, le chien de Ginette, qu'elle m'avait confié. Une paix provinciale enveloppait les faubourgs presque déserts. La visite inattendue de Jacques Laborde me semblait un événement lourd de promesses. Mon père était capable, — je le savais, — d'intervenir dans une situation délicate. Son caractère de médecin lui avait donné des habitudes d'indiscrétion brusque. Il possédait, en outre, cette forme de magnétisme qui subjugue

l'interlocuteur; quand il posait à brûle-pourpoint une question, les gens s'étonnaient d'y avoir répondu avant d'avoir su clairement qu'ils y répondaient. S'il arrivait à ma mère de supposer à l'un de ses domestiques un chagrin secret qu'il était possible de soulager, elle disait :

— Parle-lui, toi, Ernest. Avec ta façon de regarder, tu arrives à ce qu'on te raconte n'importe quoi.

L'idée que mon père pouvait s'intéresser activement à madame Daitre et à Jacques Laborde me donnait des ailes. Je sautai par-dessus le filet d'eau trouble qui, au carrefour, traversait la route dans une rigole de bitume. Paul et Pierre poussèrent des cris.

— Tu as sauté à pieds joints, tante Francine. On est presque en ville! Si grand'mère t'avait vue!

Papillon et les deux garçonnets bondissaient derrière moi. Je courus avec eux jusqu'à l'endroit où le chemin, précédemment route, devenait une rue pavée. C'était la limite convenue qui, aux yeux de maman, marquait « l'entrée en ville ». Au delà, il fallait porter des gants; Pierre et Paul ne pouvaient plus circuler tête nue et en tabliers.

L'odeur de la glycine reste associée pour moi au souvenir de cette visite de Jacques Laborde. Un gros sarment contournait à l'extérieur la porte du jardin. De lourdes grappes mauves pendaient, faisant des ombres bleues sur le crépi du mur. L'air était chargé de leur parfum qui m'assaillit pendant que j'attendais, dans le renfoncement de la porte, que Valentine vînt nous ouvrir. Au-dessus de nous, dans le jardin, surélevé en cet endroit jusqu'au niveau de la crête du mur, mon père et Jacques Laborde causaient.

— « Dans les situations délicates, — disait Jacques Laborde — il est impossible d'écrire. Les mots tracés sur le papier se figent : ils n'expriment pas grand'chose en eux-mêmes. Je ne veux plus envoyer que des billets précis. J'ai sur la conscience trop de pages griffonnées, raturées, jetées au feu et recommencées, où je croyais faire passer le meilleur de mon âme et qui n'étaient pas comprises. »

Ses paroles descendaient dans le vol des abeilles, l'odeur sucrée de la glycine et la lumière du soir. Elles éveillaient en moi un trouble étrange; je ne savais pas s'il était dû au

timbre de voix si net et si fluide, au sens des phrases, à la douceur parfumée de l'instant, qui prêtait à tout un charme tendre, presque triste tant il était fort.

— Tante Francine, la porte est ouverte, — crièrent les jumeaux.

Ils se bousculèrent dans l'escalier étroit, débouchèrent sur la plate-forme qui dominait la rue. Papillon, hérissé, aboyait après leurs jambes nues.

— Vous êtes d'heureux garçons, — dit Jacques Laborde, — vous avez un chien.

— Il n'est pas à nous, — dit Paul, — mais à une dame que tante Francine connaît, qui s'appelle madame Daitre.

Jacques Laborde se pencha, prit Papillon dans ses bras.

— Montre-toi, petite bestiole, — dit-il, — que nous fassions connaissance.

En vérité, je ne puis plus respirer l'odeur de la glycine sans revoir, devant l'horizon violâtre où moutonne la forêt de Marly, les chevelures ébouriffées des jumeaux et l'expression railleuse et mélancolique de Jacques Laborde, caressant la tête ronde du chien Papillon.

Est-ce ce soir-là, est-ce lors d'une deuxième visite que Jacques Laborde chanta, dans le salon aux rideaux de basin blanc, bordés de volants aux tuyautages raides? Je ne le sais plus. Je revois la pièce aux lourds meubles de tapisserie, canapé, fauteuils, encoignures s'ajustant aux angles des parois. Jacques Laborde chante des mélodies de Schumann et le fantôme de madame Daitre se glisse au milieu de nous. Elle est là, sa présence remplit la pièce; c'est pour elle que les pâles roses thé s'ouvrent jusqu'au cœur, c'est pour elle que jaillissent et meurent les notes de cristal.

Et si tu m'aimais, petite,
Je te donnerais les fleurs,
Et, dès l'aube, sous ta fenêtre,
Viendrait le rossignol...

Ma mère est allée surveiller le coucher des jumeaux. Jacques Laborde, en apparence, chante pour mon père et pour moi..., en réalité, il a oublié notre existence. Ses doigts parcourent les touches, il a la tête un peu renversée, son

profil se découpe dans le rectangle de la fenêtre. Il exhale une telle puissance d'amour transfiguré, que j'éprouve un respect et une admiration d'ordre quasi religieux. Puis, sournoisement, à ma surprise et à ma honte, voici qu'un sentiment nouveau s'éveille en moi, déroule ses anneaux et s'étire à la façon d'un serpent lové que la chaleur touche et ranime. Je suis jalouse, inexplicablement, jalouse de ce culte qui va vers une autre, dont j'oublie à cette minute qu'elle m'est si chère. Un esprit mauvais me souffle que madame Daitre est indigne de Jacques Laborde, puisqu'elle l'a sacrifié au caprice d'une enfant, puisqu'elle est partie sans se soucier de son dépérissement et de son chagrin. Et le fantôme qui flotte dans les ondes mélodieuses, le charmant fantôme aux doux yeux, je voudrais le chasser, l'anéantir... comme le vent, au-dessus des marronniers, disperse et dissout les nuages.

Quelques heures plus tard, seule dans ma chambre, j'ouvre la fenêtre et je vais sur mon balcon. La lune blanchit la campagne, baigne les feuillages luisants, je m'offre à la nuit magnifique afin d'être purifiée; l'air salubre et fort qui vient de la forêt balaye mon émotion, en même temps qu'il refoule l'odeur de la glycine et du jasmin. Une volonté de dévouement m'emporte d'un coup d'aile.

XIX

Le mois de juillet s'entamait à peine lorsque je reçus une lettre de Ginette m'invitant à venir à Luc-sur-Mer et une lettre de madame Daitre ajoutant : « *Vous nous rendrez service en venant. Vous verrez pourquoi dès votre arrivée.* »

Maman trouva que ce projet de voyage soudain était absurde. J'avais bonne mine, je m'occupais des jumeaux; il n'y avait pas de bon sens à m'expédier du jour au lendemain dans le Calvados. Mon père ne fut pas du même avis. Très émue, j'avais été l'attendre à la gare. Je lui montrai les deux lettres qu'il lut avec soin.

— Tu désires accepter, n'est-ce pas? — dit-il, posant sur moi l'un de ses regards perçants.

Je balbutiai que je voudrais bien, mais que maman n'y était pas disposée du tout.

— J'arrangerai cela, — dit papa, — l'air de la mer te fera du bien. Ta maman t'aime trop pour que le souci de ta santé ne prime pas les autres considérations. Commence tes paquets en rentrant.

Je partis un matin, de très bonne heure. En route, j'échafaudai cent suppositions. Mes hypothèses s'accrochaient aux verts paysages que traversait le train, s'enroulaient et se déroulaient avec la fumée noire traînant au ras des herbages. Madame Daitre était à Caen. De loin, j'aperçus sur le quai son manteau de voyage gris chiné. J'attendais d'elle une explication, elle ne m'en donna aucune, s'informa des conditions matérielles dans lesquelles j'avais fait le trajet, dit que Ginette engraissait, qu'elle avait une mine superbe.

— C'est charmant de votre part de venir lui tenir compagnie et la distraire. J'espère que le pays ne vous semblera pas trop laid.

Dans le petit train que nous prîmes ensuite je me serrai contre elle. Le compartiment était au complet, je n'osai pas l'interroger. J'aurais voulu lui dire que Jacques Laborde était venu, deux fois, dîner chez nous à Saint-Germain. Il me fut impossible d'articuler une phrase sur ce sujet. Madame Daitre me nommait les stations, ajoutait quelques commentaires. Je me sentais tenue à distance, écartée de toute possibilité d'intimité. Elle avait dû écrire sa lettre dans un élan de confiance qui s'était bien vite dissipé. J'étais venue, comme elle me l'avait demandé : « Vous nous rendrez service... » Il était injuste qu'elle me traitât ainsi en étrangère. J'étais prête à bouder au moment où le train s'arrêta en gare de Luc.

Toute rose entre un bonnet de laine blanche et un paletot de tricot blanc, Ginette courait à notre rencontre. Elle se jeta à mon cou et dit à sa mère « bonjour » d'un ton si bref que j'en demeurai suffoquée.

« Vous verrez pourquoi dès votre arrivée », — avait écrit madame Daitre.

Comment était-ce venu? Personne ne m'en dit rien. Je me rappelais les câlineries sur le canapé de la rue Saint-Guillaume et ce départ à deux « pour le bout du monde ». Pendant que je brossais mes cheveux dans la petite chambre d'hôtel qui communiquait avec celle de Ginette, je me souvins

de la scène violente qu'il y avait eue le premier jour de la grande maladie de Ginette. Y en avait-il eu d'autres? Ginette ne semblait pas en colère. Elle s'amusa beaucoup, au dîner, des enfants qui étaient à la table voisine de la nôtre. Très obligeamment, elle passait les plats à sa mère. Elle était polie, attentive même, sans l'ombre de tendresse pour madame Daitre. Avec moi, au contraire, elle fut démonstrative.

— Toujours pareille, ma Francine. Je t'emmènerai demain dans un joli coin que j'ai découvert. Cela me fait plaisir de voir ton bon petit profil, tu sais.

Madame Daitre, que j'examinai pendant le dîner, avait certainement maigri. Sous le hâle qui lui couvrait les joues, elle avait des traits tirés et une bouche triste. Elle prit entre ses doigts la main de Ginette qui traînait sur la nappe. Ginette abandonna sa main comme une chose inerte, puis la retira sans affectation au bout de quelques secondes. Madame Daitre rougit.

Je me déshabillai chez Ginette. La porte qui donnait chez madame Daitre était fermée. Ginette fut telle que je ne l'avais pas vue depuis longtemps. Elle me mit un bras autour du cou, mordilla les boucles de mes cheveux défaits.

— Francine, tu es toujours mon amie, n'est-ce pas?

Elle quêtait une réponse tendre comme un chat quête une caresse. Elle était pleine de grâce et de charme. Je l'embrassai. Elle me supplia « de ne pas me coucher encore ».

— J'ai tant de choses à te raconter, ma chérie.

J'attendais avec anxiété. Il ne fut question que de René, qui devait faire un stage en Angleterre au mois de septembre, et de la date du mariage. Madame Long proposait le mois de janvier.

— Et ta mère?

— Cela lui est égal.

Je faillis poser une autre question. Ginette découvrit que je tombais de sommeil et me renvoya chez moi.

Le premier soleil frappant la mer grise me réveilla. Mon rôle semblait peu clair. J'étais venue comme alliée de madame Daitre et c'est Ginette qui se montrait affectueuse. Je l'avais sentie heureuse de me voir, je lui en savais gré. J'userais de mon influence sur elle pour la rapprocher de madame Daitre.

C'est bien cela, sans doute, que madame Daitre voulait? Ainsi les servirais-je l'une et l'autre. Une autre image s'interposa, une mélodie de Schumann chanta à mon oreille :

Et, si tu m'aimais, petite...

Et celui-là? Je ne voulais pas le trahir non plus! J'avais décidé de me lever avant Ginette et de voir madame Daitre en particulier. Je guettais les bruits du couloir. J'entendis un coup de sonnette, puis les pas d'une bonne qui portait chez madame Daitre de l'eau chaude ou le déjeuner. Aussitôt, je me décidai et grattai à la porte. La voix de madame Daitre résonna, maussade et mécontente :

— Qui est là?

Je découvrais subitement l'indiscrétion de cette visite matinale. Je balbutiai piteusement mon nom.

— Je suis en train de m'habiller, Francine. Je vous verrai plus tard. Passez donc chez Ginette. Elle est réveillée.

Donc, elle ne voulait rien me dire, elle ne daignerait pas m'expliquer pourquoi elle m'avait appelée de façon pressante. J'eus honte de moi comme si j'avais fait une bêtise. C'est avec un amour-propre froissé que j'abordai Ginette. Elle était aussi fraîche que la veille; elle avait décidé que nous irions toutes les deux à Lion-sur-Mer par la plage avant de déjeuner. Je l'attendis pendant qu'elle achevait de s'habiller.

J'allais de long en large devant l'hôtel, sur la route qui bordait la mer. Le vent me fouettait la figure et faisait voler de cinglants graviers contre mes jambes. Je m'entêtais dans une idée unique : « Il serait ridicule que je fusse venue seulement pour m'amuser et tenir compagnie à Ginette. Je me dois, à moi-même, de jouer un rôle plus important. »

La réalité de la situation s'évanouissait. Je ne songeais plus au but final. Un promeneur peut oublier complètement, pendant un instant, le terme de l'excursion entreprise pour voir seulement l'intérêt que présente une escalade périlleuse. J'en étais là. Je me trouvais en face d'une difficulté, je voulais la résoudre à mon honneur et le reste, provisoirement, m'était égal. Il s'agissait d'obtenir de Ginette une confession franche. Lorsque Ginette apparut en haut des marches, son polo de laine enfoncé jusqu'aux yeux, je me

raidis. Au moment où elle passa son bras sous le mien, je me dis, aussi distinctement que si j'avais prononcé les mots :

— Tu vas me montrer le fond de ton cœur, toi.

Je m'extasiai hypocritement sur le pittoresque d'une voile rouge.

— Galopons, — dit Ginette.

Elle m'entraîna. Je m'élançais avec elle contre le vent. Ma volonté battait dans ma poitrine, des lambeaux de plan flottaient dans mon esprit, vite effrités et déchirés par la bourrasque.

Nous arrivâmes à la grève. Une faille s'ouvrait dans la falaise.

— Asseyons-nous pour causer, — dit Ginette au moment précis où j'essayais de lui en suggérer la pensée.

XX

Autour de nous, des parois de terre rouge. En face, la mer sur laquelle s'ébat une bande de mouettes. Balancées par les vagues, elles piquent parfois une tête dans l'eau comme les canards du Luxembourg. Des taches de soleil illuminent çà et là les crêtes dansantes. Hors d'elles, la mer est livide.

Ginette chantonne entre ses dents. J'imagine qu'elle me nargue. Elle et sa mère ont trop pris l'habitude de me voir docile à leurs caprices, respectant leurs mutismes, écoutant leurs confidences selon que leur humeur est secrète ou expansive. La minute est venue où ma passivité m'humilie. Je hume le vent salé pour fortifier mon courage et j'attaque :

— Ginette, qu'y a-t-il eu entre ta mère et toi depuis que vous êtes ici?

— Rien.

D'un seul coup, tout son sang a quitté sa face. Elle est couleur de cendre, deux cernes bistres sous les yeux, de minces lèvres bleuâtres. J'ai pitié d'elle et honte de moi. Voilà qu'elle abat sa tête sur mes genoux et sanglote. Je suis là, gauche et repentante, caressant sa nuque du bout de mes doigts. Un faible sentiment de victoire palpite au fond de ma sympathie tendre. Il m'est difficile de croire que c'est Ginette la fière que je tiens là, étendue comme une dépouille. Je pense à

Marthon, que j'ai toujours dominée, qui m'ouvre son cœur, sitôt que je plonge mes yeux dans les siens. Le dessin que je me faisais de Ginette se brouille parce que, pour la première fois, je n'ai pas heurté chez elle une résistance plus solide que ma volonté. Ginette n'est plus tout à fait Ginette puisqu'elle n'a cherché ni à m'asservir ni à me tromper. Je suis certaine à présent qu'elle parlera. Je la laisse pleurer. Les mouettes nagent toujours, ballottées comme des épaves. D'autres volent en cercle, les ailes étendues, blanches contre le ciel gris. Une tristesse amère s'infiltre en moi. Tout l'orgueil que je crois éprouver en est gâté. Je berce la mince créature blottie au creux de ma jupe.

— Il n'y a rien eu, Francine. C'est pire que s'il s'était produit n'importe quoi.

Redressée maintenant, elle s'épanche, ses deux petites mains nouées l'une à l'autre.

— Maman m'avait promis de ne plus jamais le voir, de ne pas lui écrire, de ne pas répondre à ses lettres. Elle a tenu parole, j'en suis sûre...

Son chagrin évaporé comme de l'eau sous un fer rouge, — elle retrouva sa facilité d'élocution.

— Elle a tenu parole. Seulement, comprends-tu, elle pense à lui constamment, elle rapporte tout à lui; c'est sa préoccupation unique depuis que nous sommes ici. Elle n'en parle jamais, elle fait semblant de regarder la campagne, de lire un livre, de me parler... Comédie. C'est une somnambule qui est là, ce n'est pas maman. Je ne m'en suis pas aperçue tout de suite. Au début, j'étais fière de l'avoir emmenée; je m'imaginais, quand elle veillait à ce que je mette un châle, que j'étais redevenue le grand souci de sa vie. Je m'étais trompée. Elle ne m'aime plus. Et moi, Francine, je crois que je ne l'aime presque plus que par souvenir.

Je reconnais la sécheresse implacable de Ginette s'analysant devant moi. Elle déroule les souvenirs de ce séjour à deux qui est devenu, pour l'une et pour l'autre, un supplice. Des tableaux mouvants défilent au-dessus des vagues chargées de mouettes. Je vois le coin de la rue où est la poste. Ginette et sa mère y passent, chargées de fleurs, causant et riant. Madame Daitre parle d'entrer chercher des timbres.

Ginette la quitte, s'étonne de son pas rapide, la suit et demeure sur le trottoir, en face d'une vitre ouverte. Le visage défait de sa mère, penchée au guichet de la poste restante et à laquelle on ne remet rien, la frappe au cœur. Elles rentrent en silence, par les rues assombries.

— Cherche, Francine, à te représenter ce que c'est. Maman ne m'a jamais rien dit. Elle a toujours été d'humeur égale avec moi. Pourtant, j'ai toujours tout deviné. D'abord, elle se figurait qu'il allait lui écrire malgré sa défense, — il le faisait bien quand elle était à Paris, — et elle allait à la poste trois fois par jour en cachette. Il n'a pas écrit. Je l'aurais vu sur sa figure. Alors, elle s'est imaginé qu'il viendrait. Tiens, un jour où nous passions près de la gare, nous avons croisé un homme qui portait un feutre beige comme le sien... Maman, de loin, a cru le reconnaître... Si tu l'avais vue! On aurait dit qu'elle allait tomber. Pourtant, elle continuait à parler de je ne sais quelle bêtise qui faisait le sujet de notre conversation. Sa voix creuse, qu'elle n'arrivait pas à sortir de sa gorge, me faisait mal. J'avais envie de crier « Tais-toi. Je préfère que tu te taises ».

Pendant que j'écoutais Ginette, ces scènes à deux se jouaient toutes frémissantes devant moi. Et ce n'est plus le son des paroles de mon amie que je retrouve, mais une suite de visions directes, aussi vivantes que de vrais souvenirs. Voici la mère et la fille installées sur un coin de plage. Ginette brode, sa mère tient un livre et s'absorbe, les paupières baissées. Ginette se penche, jette un coup d'œil, le livre est à l'envers. Secouée de rage, Ginette se lève, crie qu'elle a froid, fourre toile et ciseaux dans son sac. Madame Daitre tourne vers elle un regard inquiet, un regard qui vient de loin, tout chargé de brumes et de rêves, un regard de passager, débarquant après une traversée merveilleuse dans un port terne et gris.

Après viennent de puériles colères de Ginette parce que sa mère ne chante plus. Un soir, sur la falaise, au clair de lune, madame Daitre repousse sa fille qui lui demande la sérénade de Schubert; elle la repousse si sèchement que Ginette sent son cœur se durcir et décide que, cette fois, tout est fini. Alors, elle s'enferme dans une réserve glaciale, évite toute manifestation violente, traite sa mère avec égard sans une

parole de tendresse, sans une manifestation spontanée. Madame Daitre met deux jours à s'apercevoir de cette transformation, ce qui comble les griefs de Ginette, puis s'attriste, pose des questions et, enfin, s'irrite, au point de dire :

— Après avoir tant exigé de moi, comment peux-tu être aussi peu gentille?

Ginette, dont ces reproches exaspèrent la jalousie, sourit dédaigneusement. A tous les « Qu'est-ce que tu as, Ginette, désires-tu quelque chose ? », elle répond par de froids : « Je n'ai rien du tout », « Je ne veux rien ». Un mauvais esprit de vengeance fermente en elle, parce que c'est son tour de tourmenter l'autre; c'est à madame Daitre d'épier les regards et les attitudes, de s'assombrir pour une parole trop brève, un regard détourné... Cela dure jusqu'au jour où madame Daitre propose, en repliant une lettre de moi :

— Si nous invitions Francine à venir? Des vacances à Saint-Germain ne sont guère des vacances.

— Soit. Invitons Francine.

Je suis là. Je me demande comment tout cela va finir. Ginette, statue de la rancune, se mord les lèvres et fronce les sourcils. Je lui prends la main.

— Ginette? Désires-tu faire souffrir ta mère ou reconquérir son affection?

— Je ne sais pas. Ne me parle plus de maman. Je ne te répondrais pas et je t'en voudrais de te mêler de ce qui ne regarde que nous.

XXI

... Une après-midi, étourdiment, j'entre dans la chambre de madame Daitre. Étendue sur la chaise longue de paille, devant sa fenêtre ouverte, elle dort... Elle dort, détendue, une main abandonnée traînant jusqu'à terre. La clarté brutale d'un plein jour d'été inonde la pièce, une pile de livres posée près du lit, à côté d'un flacon et d'un verre dans lequel brille le métal d'une cuiller...

Elle dort, la bouche entr'ouverte... ses dents paraissent entre les gencives pâles. Sa peau, sous le hâle, semble déco-

lorée. Je n'avais jamais remarqué le lacis de petites rides qui entoure ses tempes, ni le pli profond qui lui meurtrit le coin des lèvres. Elle soupire et s'agite. Je regarde la raie qui divise ses cheveux défaits. Parfois, en riant, madame Daitre prétend qu'elle devient blanche. A-t-elle vu, comme moi, les zébrures d'argent qui traversent la soyeuse masse couleur de châtaigne? Je n'ose faire un pas : il me semble que je surprends une femme désarmée, qui vient de fléchir sous un chagrin trop lourd. Les paupières, que j'avais si souvent remarquées à Pornichet, lorsqu'elle s'amusait à dormir au fond de notre jardin perdu, les paupières, naguère lisses et polies comme de jolis coquillages bombés, que sont-elles devenues? Je m'attendris devant leur flétrissure. De secrètes larmes les ont brûlées. Non pas ces larmes enfantines qui jaillissent en torrent et semblent entraîner la douleur comme l'eau d'un orage lave les pentes, mais de ces larmes retenues qui, goutte à goutte, stillent, amères et corrosives.

Est-ce bien là madame Daitre? Je voudrais tenir Ginette auprès de moi et lui montrer ce qu'elle a fait de sa mère. Une immense pitié me submerge, mêlée au violent désir d'agir immédiatement.

Je sors sur la pointe des pieds, je referme la porte, je descends l'escalier. Mon cœur bondit. Il est nécessaire que je découvre Ginette et que je la persuade. De long en large, je marche dans le salon de l'hôtel entre des murs vert pâle. Une dame qui fait sa correspondance lève vers moi un œil stupéfait. C'est que, les mains croisées derrière le dos, je hoche la tête et parle à mi-voix. Je n'imagine pas que l'on puisse toucher Ginette en surprenant sa sensibilité. Il faut des arguments, une dialectique serrée. Je me prépare, j'essaye mes développements. A côté d'eux, derrière eux, se lève la vision de la femme endormie, écrasée de détresse, qui va se mettre debout tout à l'heure, baigner son visage, composer son maintien, qui reviendra retrouver sa fille hostile et butée et se remettra à espérer contre toute espérance une lettre de l'Ami qu'elle a sacrifié...

Pourquoi n'écrit-il pas? Je lui en veux, à lui aussi. Que disait-il à mon père : « Les mots tracés sur le papier se figent, ne signifient pas grand'chose... » Ne se préoccupe-t-il donc

pas de l'état dans lequel elle se trouve, Elle? Le fait seul de tenir une enveloppe qui porterait son écriture... et madame Daitre serait transfigurée.

Ginette passe, le kodak en bandoulière, marchant vers la digue. Je la poursuis, je l'atteins. Sans prendre garde au lieu et aux circonstances, je lui demande ex abrupto, comment elle se serait comportée si sa mère avait exigé une rupture entre elle et René, faisant serment de mourir si la rupture n'était pas effective.

— C'est ce que tu as fait, toi.

Ce début me rend fière. Je me figure posséder un système psychologique. Une des bases en est la réflexion suivante : « Dans toute difficulté entre deux individus de bonne foi, il faut, avant tout, obtenir que chacun des deux s'imagine être à la place de l'autre... » Ginette hausse les épaules :

— Tu ne comprends rien, Francine. Maman n'aurait pas fait cela parce qu'il est naturel que j'aime un jeune homme et que je me marie. Il serait monstrueux de m'en empêcher.

Elle boucle avec colère l'étui du kodak.

— Maman a eu un mari, elle. Elle a un enfant. Son devoir, c'est de rester fidèle à l'un et de s'occuper de l'autre. Tu ne penses pas une minute à mon père, toi, tu t'en moques. Moi, je ne veux pas qu'on le remplace. C'est vilain. René peut mourir, je ne le remplacerai pas. J'estime trop maman pour ne pas vouloir qu'elle se conduise dignement.

Mon procédé échouant, j'essaye de l'utiliser différemment. Je suggère à Ginette de se vieillir de vingt ans, de se voir veuve, mais semblable intérieurement à ce qu'elle est, de s'imaginer qu'elle a une grande fille, prête à la quitter, qu'elle rencontre un homme qui lui plaît, autant que René... Ginette me ferme la bouche.

— Tais-toi donc. Est-ce que je serai fraîche, comme maintenant? Est-ce que je pourrai jamais aimer quelqu'un comme j'aime René? Je n'ai pas de passé, lui non plus. Nous entrons dans la vie ensemble.

Elle dit aussi :

— Dans vingt ans! Rencontrer quelqu'un à la mémoire encombrée de choses que je ne saurai pas! Lui apporter un cœur aux trois quarts plein de souvenirs dont je ne dirai

rien! Pouah! Cela me fait l'effet d'emménager dans une chambre débordante de cadres et de vide-poches, que d'autres ont choisis et brodés... Je ne laisserai pas déchoir maman. Il ne s'agit plus d'affection entre nous. Je t'ai dit que nous ne nous aimions plus. Mais tu te payes toujours de mots...

... Son ton me glace. Je laisse retomber la phrase dans laquelle je voulais essayer de lui montrer sa mère lasse et flétrie, telle que je l'ai aperçue à l'instant...

Brusquement, un matin, quand je n'attends aucune péripétie, la crise se dénoue. Nous avons loué une barque de pêche pour aller visiter une grève peuplée d'oiseaux de mer. Assises sur la terrasse de l'hôtel, à l'ombre d'une tente, nous établissons, madame Daitre et moi, la liste de ce que je dois préparer pour notre déjeuner en bateau, le lendemain. Ginette se dresse dans l'ouverture de la tente, devant la balustrade de ciment qui souligne la plate réverbération de l'eau. Elle s'appuie à la balustrade, allonge ses pieds minces chaussés de souliers blancs et prend une attitude incroyablement insolente. Une volonté de bravade émane de son corps tendu, de ses lèvres dédaigneuses, de son regard méprisant.

— René m'a écrit, — dit-elle. — Sa mère consent à notre mariage en novembre. Ils insistent pour que je les rejoigne à Pornichet.

Rien dans ses paroles ne correspond au ton agressif. Elle fait une pause, a un rire sec et reprend, égrenant ses mots comme les perles d'un collier dont le fil casse :

— René me demande, par affection pour lui, de cesser de peser sur toi, maman. Tu peux écrire à qui tu veux, voir qui tu veux, agir comme il te plaira : je ne t'en parlerai jamais. Je me désintéresse de ce qui te concerne. Je voulais te dire cela devant Francine qui s'intéresse tant à toi. Nous ne nous aimons plus assez pour que je te tyrannise. René a raison. Te voilà libre, remercie-le.

Elle termine presque dans un sifflement de haine et glisse hors de vue avant que sa mère n'ait dit un mot. Madame Daitre tremble et essaye, devant moi, de dominer son tremblement. Elle répète, dans une suffocation :

— C'est trop fort! C'est trop fort!

Son chagrin se déguise en colère :

— Je l'ai gâtée à l'excès, j'en supporte les conséquences. Elle est méchante; elle m'insulte. Tant pis pour elle...

Je veux lui prendre la main, elle me repousse; je touche de dures phalanges au lieu des minces doigts souples dont j'ai l'habitude.

— Laissez-moi, Francine, — dit-elle comme excédée, ce qui me blesse profondément, — j'ai besoin de réfléchir en paix quelques instants.

Je me trouve dehors, toute troublée, rejetée de l'action comme une épave hors de l'eau, — et si misérable que je me figure être pour les passants un objet de stupeur. La boutique où l'on vend de petites sandales et des bonnets de caoutchouc me paraît dénuée de toute existence réelle et de toute signification. Pourtant, la marchande sort pour me demander ce que je désire et je dois m'éloigner, aveuglée de larmes et le cœur serré.

XXII

Les dernières semaines de cet été-là m'apportent, par-dessus les années, une odeur embaumée de jardin, de pelouse fraîchement arrosée, de roses et de feuilles. Puis c'est la saveur même de l'air que je respirais, neuf et vif d'avoir passé sur les arbres de la forêt.

Oui. Roses d'automne, verdure mouillée, jolis ciels clairs mêlés aux émotions passionnées, aux ardeurs pures comme des flammes... J'ai retrouvé tout cela l'autre jour, au fond d'un tiroir, avec un sachet de foulard bleu à pois blancs que madame Daitre avait cousu pour moi dans l'étoffe d'une de ses robes et qu'elle avait parfumé de verveine...

Cette robe bleue était garnie de dentelle écrue. Madame Daitre la portait tout le long du jour; c'est avec cette robe qu'elle se penchait, au crépuscule, par-dessus la balustrade de pierre encore tiède; c'est hors des volants bleus que je voyais sortir les mains, agiles sur le piano. Madame Daitre chantait alors :

Vers toi, pays des rêves, quand donc pourrai-je aller,
Chercher repos et calme, et libre, vivre heureux.

Et la modulation de la musique sous les vers suivants :

Hélas! les belles plages s'en vont avec le jour...

éveillaient en moi un sentiment de noblesse et de beauté inexprimables; il me semblait que c'était le commencement d'une ascension vers des possibilités de sensiblité supérieure...

Madame Daitre demeura peut-être six semaines, chez nous, à Saint-Germain, dans cette villa où j'avais rejoint mes parents après le séjour à Luc. Il m'est impossible de dire quand et comment sa venue s'y décida, si elle y vint immédiatement après moi ou plus tard. Toutes précisions ont disparu de ma mémoire, noyées dans le halo où frissonne la verdure des feuilles du platane, la couleur d'une robe...

La musique de Schumann :

Hélas! les belles plages...

semble l'essence même de mes souvenirs. Parfums, rêveries, musique, ces mois qui précèdent mes vingt ans devraient pouvoir se raconter sans employer le secours des mots. Toute différente était la période passée à Luc, que je retrouve sèche, bien fixée dans mon esprit, — une branche morte dans un herbier.

Je suppose que, à Saint-Germain, nous voyions des gens, nous faisions des promenades, que je recevais des lettres... je n'en sais plus rien. Mon père, ma mère, les jumeaux, vivaient avec nous. Je les ai oubliés. Je me souviens de madame Daitre, de Jacques Laborde, et de l'éblouissement qui était en moi.

Comment le décrire. J'aimais madame Daitre, — ce n'est pas tout à fait ça, — je m'absorbais en madame Daitre. Elle me disait des mots très simples, sur des sujets où vingt auditeurs ne nous auraient pas gênées; cependant, je chérissais les minutes où nous nous trouvions seules, sous le platane, dans le salon aux blancs rideaux tuyautés ou sur le balcon de sa chambre. Elle tricotait et je cousais; l'ombre légère des nuages passait sur nous, je me sentais sortie de moi-même, délivrée d'entraves égoïstes; j'étais baignée dans les effluves d'une sensibilité plus forte et plus fine que la mienne... je n'analysais plus, je ne cherchais plus à surprendre la vie secrète de madame Daitre, j'en subissais l'irradiation...

J'ai su, bien longtemps après, que ma mère souffrait cruel-

lement de ce qu'elle appelait « un envoûtement » et qu'elle reprochait quotidiennement à mon père de m'avoir rapprochée de madame Daitre et mêlée à des histoires « qui n'étaient pas de mon âge ». Peut-être croyait-elle que madame Daitre me faisait des confidences. Mon père, plus perspicace, savait bien que non. Je ne souhaitais entendre de la bouche de madame Daitre aucun récit concernant Jacques Laborde ou Ginette. Je devinais que tout épanchement verbal aurait brutalement dissipé l'atmosphère délicieuse qui se créait entre nous. Je ne puis pas dire que j'étais curieuse de savoir ce qui se passait, j'étais anxieuse des répercussions que les faits, que je connaissais mal, amèneraient en madame Daitre.

Ma mère avait raison : je subissais un envoûtement singulier. Cela me valait tant de richesses nouvelles acquises alors et dont des parcelles brillent encore en moi, que je ne puis éprouver autre chose qu'une profonde gratitude vis-à-vis de madame Daitre. Qu'était-elle en réalité? Il est probable que je tracerais d'elle un portrait moral tout à fait inexact. Je la vois, maintenant, bien différente de ce que je l'imaginais alors, parce que j'ai beaucoup changé moi-même et que je me figure m'être rapprochée de ce qu'elle était... Il n'importe; elle soulevait, du fond de mon âme, des tourbillons d'enthousiasme. Je posais, vis-à-vis de moi-même, qu'elle devait être heureuse, parce qu'elle était elle et que mon bonheur, à moi, ou celui de n'importe qui d'autre, était infiniment moins important. Moi, à qui l'on reprochait d'être distraite et peu attentive, j'apprenais, lorsqu'il s'agissait d'elle, à m'inquiéter de mille choses : qu'elle eût, sous les yeux, les bouquets de fleurs qu'elle préférait, qu'elle pût rester au salon à jouer du piano sans être dérangée, le matin, par aucun bruit, qu'elle ne sût pas que le facteur était passé sans apporter des lettres pour elle. Lorsque sa bouche prenait un pli las ou, plus simplement, lorsque je la sentais triste, les heures me paraissaient lourdes à soulever comme un couvercle de plomb; si, au contraire, ses yeux avaient le rayonnement qui me plaisait tant, je devenais gaie comme un jeune chevreau. La seule pensée qu'elle pouvait mourir me glaçait et j'imaginais de bonne foi que je n'aurais pas pu vivre si je n'avais pas su qu'elle existait.

Je me souviens d'un matin où j'allais acheter un livre pour elle. Elle avait dit, la veille, en dînant, qu'elle aimerait relire un volume de poésies, exposé à la devanture du libraire de la rue au Pain et qu'elle regrettait de n'être pas entrée l'acheter. Il lui arrivait d'avoir ainsi des désirs vifs, qui tombaient après quelques heures et dont elle se souvenait à peine au grand étonnement de maman qui la jugeait « un peu folle ». Levée de bonne heure, je galopai vers la ville. La veille, un clou de soulier m'avait blessée au talon assez profondément et la marche me faisait souffrir. Je mélangeais la douleur que j'éprouvais au pied avec la joie que le volume des poésies causerait à madame Daitre. Il me semblait que l'un achetait l'autre, et j'avançais le long des grilles chargées de lierre avec une véritable ivresse.

Oui, madame Daitre arrivait à cultiver en moi le sentiment dans sa forme la plus pure. J'apprenais auprès d'elle que ce n'est pas aimer que désirer simplement trouver de la tendresse en échange de la tendresse qu'on donne, et que les attachements les plus profonds et les plus violents sont souvent ceux qui ne demandent rien que l'existence et le bonheur de l'être qui en est l'objet.

XXIII

L'évocation persistante des jours passés envahit ma vie présente. Pelotonnée au creux d'un divan, les yeux fermés, j'ai revécu ces temps-ci le roman de Jacques Laborde et de madame Daitre. Un à un, pareils à des bulles légères, les souvenirs du passé affleuraient à la surface de ma mémoire. Le parc mystérieux et tendre qu'ouvrent les chères portes du rêve était infiniment plus réel que les lieux et les circonstances qui encadrent mon incurable mélancolie.

Allant et venant, je me rappelais des allées et venues de madame Daitre, et l'autre soir... comment traduire ce choc qui m'immobilisa dans la nuit commençante? Je venais du fond du salon, au crépuscule. La fenêtre était ouverte sur les arbres, des oiseaux chantaient. Une pénombre noyait les meubles et voilait d'une gaze molle les gravures et les étagères pendues au mur. Seule, en face de moi, la grande

glace se détachait avec une limpidité verdâtre de pièce d'eau. Soudain, émergeant d'une brume laiteuse, je vis madame Daitre. Je reconnus son port de tête, son pas glissant et, surtout, son regard intense. Puis, comme un voile se déchire, je compris, avec stupeur, que c'était ma propre image devant laquelle je me trouvais. Mais les yeux, bien qu'ils fussent presque noirs, alors que ceux de madame Daitre étaient clairs, les yeux avaient cette transparence, cette expression de détresse et de courage que je connaissais bien pour les avoir épiés sur un visage cher, à Saint-Germain, quinze ans plus tôt.

Longtemps, je restai penchée sur mon reflet, dans le jour finissant, comme sur l'eau maléfique d'une mare ensorcelée et je voyais, suspendue dans ma prunelle élargie, ma tristesse, étroitement liée à une autre tristesse amoureuse, à une autre angoisse féminine, à d'autres espoirs remontés pour quelques minutes de la nuit du temps.

Jacques Laborde mit au moins quinze jours avant d'apparaître chez nous à Saint-Germain, puis il vint une ou deux fois par semaine. Son attitude me surprit. Il manifestait, vis-à-vis de madame Daitre, une réserve fière dont je fus extrêmement choquée. D'autant plus qu'elle se faisait petite, humble et semblait quêter un peu de cette tendresse attentive qu'elle rabrouait si brusquement naguère. Plusieurs de mes réminiscences ressemblent à celle-ci :

Nous goûtons dans une auberge, madame Daitre, Jacques Laborde, mon père et moi. Mon père nous quitte pour aller régler la cabaretière et nous l'attendons dans le bosquet où l'on nous a servis. Jacques Laborde continue la conversation comme si mon père était présent. Madame Daitre, timide, lui touche le bras :

— Voyez cette araignée, on dirait qu'elle est en or.

Au-dessus de nos têtes, en effet, un boule velue, vermeille dans la clarté, se balance au bout d'un fil. Jacques Laborde la considère un instant, puis abaisse ses regards. Anxieuse, un peu craintive, madame Daitre l'attend; il lui sourit avec une condescendance lasse, presque forcée, une sorte de politesse que je surprends au passage, qui me fait monter le sang aux joues comme une insulte.

Rien ne fut plus pénible que deux ou trois promenades que je pourrais décrire par le menu et pendant lesquelles se jouait la même comédie : elle l'implorait et il se méfiait d'elle. Je la voyais, exaltée, un peu coquette, suspendue au bras de mon père et jasant... Je devinais qu'elle avait choisi avec soin la robe qu'elle portait et qu'elle tâchait, par ses gestes souples, son port de tête, sa démarche, d'attirer de nouveau vers elle ce cœur qui s'était fermé. Jacques Laborde demeurait froid, toujours aimable, mais lointain.

D'autres fois, madame Daitre, elle aussi, ne parlait que par monosyllabes. Un soir, dans l'Avenue des Loges, sous les peupliers, dont les petites feuilles palpitaient comme des papillons, je sentis que mon père se décourageait. Nous marchions lentement, dans un silence morne. Le vent humide jetait vers nous une odeur de terre et de bois. Le long de l'allée poussaient quelques champignons. Mon père, d'un geste rageur, les abattit du bout de sa canne. Madame Daitre, levant la tête, rougit. Puis, rapidement, elle se détourna et je devinai qu'elle était sur le point de pleurer.

J'étais mortifiée pour elle et irritée contre Jacques Laborde. Je savais que René avait obtenu de Ginette qu'elle écrivît à sa mère de façon relativement tendre, avec des regrets et des excuses. Nous pensions que tout était arrangé. Nous n'avions, ni l'un ni l'autre, prévu l'attitude de Jacques Laborde.

Que signifiait-elle? A l'une des visites qu'il nous fit à Saint-Germain pendant le séjour de madame Daitre, il causait avec celle-ci sur l'un des « points de vue ». J'arrivais, portant un plateau et des verres. Et j'entendis les paroles suivantes :

— Non. Je ne suis pas fâché. Je suis pareil à quelqu'un qui relève de maladie. J'ai perdu la sécurité. J'ai peur...

Il avait une voix coupante qui m'étonna. Une autre fois, nous étions assis dans le bois du fond, que les petits appelaient « forêt vierge », parmi des fougères. Paul et Pierre s'étaient roulés autour de nous, prenant à pleines mains les feuilles et les tiges qu'ils avaient hachées et meurtries. Jacques Laborde, du revers de sa main, caressa les plantes froissées, toutes souillées de terre. Et, s'adressant à madame Daitre :

— Croyez-vous, — dit-il, — qu'il suffise de dire à ces

loques : « Et maintenant, redressez-vous, redevenez drues et vivantes, telles que vous étiez il y a trois quarts d'heure », pour que, immédiatement, les lambeaux flétris se raccordent et que la sève qui s'en va par je ne sais combien de cassures, recommence à couler comme dans une plante saine?

Elle regardait la pointe de ses souliers et ne répondit pas. Ce jour-là, je commençai à voir un peu clair.

Je le jugeai égoïste et cruel. J'étais encore à l'âge où l'on croit que les sentiments obéissent au contrôle de la volonté. Je me figurais que Jacques Laborde était parfaitement maître d'aimer madame Daitre comme il l'aimait avant la maladie de Ginette, et que c'était par entêtement et amour-propre qu'il la boudait, si je puis employer un mot aussi inexact. Je ne devinais pas cette nature spontanée qui s'élançait vers la passion ainsi qu'une fleur vers le soleil et demeurait inerte et recroquevillée à partir du moment où une gelée brutale l'avait touchée.

Madame Daitre, avec cette fine intuition des femmes éprises, comprenait mieux que moi. Elle savait qu'il s'agissait d'une guérison à obtenir. C'est ainsi que j'explique le courage qu'elle montra. Elle fut telle que sont les femmes lorsqu'un danger menace un être cher et qu'elles ont besoin de toute leur activité pour le conjurer. Elle ne laissa pas l'inquiétude ni le découragement s'abattre sur elle. Il était visible qu'elle désirait, comme l'on dit, se maintenir en forme. Elle y parvint. Diligente et douce, plaisantant parfois et parfois mélancolique, elle entourait Jacques Laborde d'attentions constantes. Lorsqu'il n'était pas là, elle montrait le visage énergique et serré des femmes qui ont un malade dans la pièce à côté et l'ont quitté pour un instant. Elle n'admettait pas qu'elle pût le perdre, pas plus qu'une mère, qui soigne de toutes ses forces son fils gravement atteint, n'admet qu'il puisse mourir. Il était évident qu'elle ne voulait pas gaspiller du temps et des forces en songeries, elle vivait dans le présent, parant au plus pressé...

Mon père la considérait avec bienveillance. Il nous trouvait souvent toutes deux ensemble, au salon ou au jardin, lorsqu'il rentrait de Paris. Il m'embrassait, frottant contre ma joue sa courte barbiche blanche, puis, tendrement, il tapotait

l'épaule de madame Daitre qu'il appelait « petit oiseau sauvage ». Et, de fait, elle avait, bien souvent, les gestes effarouchés et jolis d'un oiseau.

Je suppose que Jacques Laborde refusait de voir son amie à Paris. En fait, madame Daitre n'y alla pas une fois pendant le premier mois de son séjour. Quand Jacques Laborde n'était pas venu depuis deux ou trois jours, elle lui écrivait. Je le savais à la façon décidée dont elle traversait le jardin pour gagner la porte. Je n'avais pas besoin de remarquer qu'elle tenait une enveloppe à la main, pour être sûre qu'elle allait jeter une lettre dans la boîte du bout de la rue. Elle avait une manière, dans ces cas-là, de couper l'espace sablé, tout droit depuis le perron, que je ne lui voyais pas ordinairement. Alors, je ne proposais pas de l'accompagner et je rentrais, dépitée, dans ma chambre.

Je ne sais comment je m'aperçus, un jour, que madame Daitre et Jacques Laborde cherchaient à se trouver seuls ensemble. Les premiers temps, il était certain qu'il mettait tous ses soins à éviter un tête-à-tête.

Quoi qu'il en soit, une après-midi, ils se promenèrent dans « la forêt ». Ma mère querella même assez fort mon père là-dessus. Elle désapprouvait, et la présence de madame Daitre, et les visites de Jacques Laborde.

— De quoi avons-nous l'air? — disait-elle.

Mon père tenait bon.

— Il y a beaucoup de façons de faire le bien, — disait-il.

Au fond, ma mère était sans doute de son avis, mais elle se laissait émouvoir par des considérations mondaines.

Lorsqu'ils revinrent, madame Daitre était pâle. Jacques Laborde lui dit, de ce ton autoritaire qu'il ne prenait plus avec elle depuis longtemps :

— Vous allez prendre froid. Montez mettre un fichu ou un paletot.

Elle lui jeta un regard brillant de tendresse et de reconnaissance et bondit vers la maison.

Je demeurai seule avec Jacques Laborde et les jumeaux. Il exultait. Je ne sais comment je fus assez sotte pour ne pas voir à quel point toute cette joie qui bouillonnait en lui était prête à se répandre sur n'importe quel objet, que

ce fût Papillon, Paul, Pierre ou moi. Je le regardais et je le trouvais extraordinairement beau. Il faut dire que, depuis quelque temps, je le jugeais enlaidi, assez vilainement bouffi avec des tempes arides sous la peluche de ses cheveux. Subitement, je le retrouvais, environné de tout son éclat.

Il avait saisi Papillon, le caressait et jouait avec lui. M'adressant la parole, il me fit à brûle-pourpoint un compliment. Il me dit que je me transformais, « très à mon avantage », que mes yeux avaient « des reflets de mystère » qui m'allaient fort bien.

Je le répète, je conçois à présent qu'il était dans un état tel qu'il eût complimenté même madame Long si celle-ci se fût trouvée là. L'univers lui paraissait aimable et il souhaitait de s'en faire aimer. Mais, sur l'instant, je ne vis pas les choses ainsi. Le son de sa voix me bouleversa profondément et j'eus une frayeur qu'il ne s'en aperçût. Je demeurai là, stupide, n'osant même pas baisser les paupières. Le fond embrasé du couchant, les cimes des arbres, le clocher de Mareil tournoyaient dans une ronde fantastique. Je m'assis et j'essayai de dire n'importe quoi; Jacques Laborde ne comprit pas la cause de ma gêne. Il demanda :

— Vous n'êtes pas fâchée contre moi, ma petite amie Francine? Je tiens beaucoup à ce que nous soyons bien ensemble.

Cette phrase me parut recéler une foule d'affirmations et de promesses magnifiques. Des éclairs de joie fulgurèrent en moi. J'attirai l'un des jumeaux et l'embrassai. Toute la soirée, et longtemps ensuite, j'entendis résonner en moi la question de Jacques Laborde :

— Vous n'êtes pas fâchée...

Il avait une façon nette et douce de prononcer « fâchée » que je n'arrivais pas à retrouver. Lorsque j'étais seule, je répétais les mots dix à douze fois de suite en cherchant l'inflexion exacte. Cela me causait un plaisir délicat, d'une espèce particulière; c'était un secret tendre que je m'étais inventé, que j'avais couché au fond de moi dans un écrin, et que je sortais avec précaution dès que personne ne me voyait.

Madame Daitre, à partir du jour dont je parle, fut chez nous « comme une somnambule » aurait dit Ginette.

Elle demeura d'ailleurs peu de temps et je crois que Jacques Laborde n'y revint pas.

Plusieurs fois, elle s'en fut passer l'après-midi à Paris. J'allais l'attendre à la gare, cette triste gare ronde, vitrée comme une orangerie et toute froide. En haut de l'escalier d'où les voyageurs débouchent, je distinguais tout d'un coup sa toque qui était faite de pétales de géraniums blancs. Elle levait sa petite main pour me faire signe et je courais glisser son bras sous le mien. Nous passions allégrement devant le théâtre, puis le long du quartier de cavalerie d'où sortaient des bruits de chevaux et de seaux heurtés. J'aurais voulu dire quelque chose et je ne le pouvais pas parce que je me demandais constamment si elle avait ou non vu Jacques Laborde. Un jour elle revint toute sombre, le front barré d'une ride, et je me sentis pleine de colère contre Jacques Laborde. Habituellement, au contraire, elle rapportait une gaîté douce, qui était répandue sur tous les traits de son visage et dans tous les détails de ses gestes. Elle avait une jolie façon de glisser en marchant qui m'agaçait un peu. De mauvais sentiments se levaient en moi par intermittences. J'étais jalouse. Pas précisément jalouse de son affection pour Jacques Laborde ou de l'affection que Jacques Laborde avait pour elle, mais de tous les deux, en bloc. Je les enviais, comme l'on peut envier des gens qui profitent d'une occasion que l'on n'aura jamais.

Dans l'ensemble, je garde un souvenir mélancolique des derniers jours passés avec madame Daitre à Saint-Germain. Une fois, elle s'interrompit de tricoter pour poser sa main sur mes cheveux et me dire que je lui avais été « une douce et chère présence ». J'étouffais comme si j'avais été coupable envers elle. Je me faisais de grands reproches d'avoir été profondément troublée par Jacques Laborde et de penser tant à lui sans qu'elle s'en doutât. Quelquefois, pendant que je la regardais tricoter, les cils baissés sur ses joues, je me disais qu'elle avait une chance extrême d'avoir rencontré un être comme celui-là et de s'en être fait aimer; que cela valait bien les tourments qu'elle avait eus. Je me répétais : « Je tiens beaucoup à ce que nous soyons bien ensemble. » Une fois, madame Daitre me surprit au milieu d'un chuchotement; elle me bâillonna du bout de ses doigts déliés :

— Francinette? Qu'est-ce que nous marmottons là?

Brusquement dégrisée, je sentis ma figure devenir brûlante. Madame Daitre n'insista pas.

Son départ me troubla peu. J'étais gênée devant elle parce que je sentais des choses que je ne pouvais pas raconter. Quelquefois, je trouvais Jacques Laborde agaçant et je m'étonnais de l'attachement qu'il avait inspiré à madame Daitre. Et puis, tout d'un coup, il me subjuguait. C'était de nouveau le « fils des anges ». Confusément, je souhaitais me courber devant lui et me faire petite à son ombre. Il m'était impossible d'exprimer tout cela, aucun mot n'était celui qu'il fallait pour rendre la nature de mon émotion. Je me comparais à quelqu'un qui aurait vu en rêve une couleur nouvelle et ne trouverait nulle part les moyens matériels de la reproduire. Je croyais alors que les sentiments humains rentraient tous dans des cases délimitées et que les autres personnes, lorsqu'elles voulaient se décrire intérieurement, trouvaient tout de suite des expressions comme on trouve le nom d'une plante dans une flore bien faite. Je conclus que j'étais une espèce de monstre moral qui ne pouvait éprouver aucun sentiment simple. Pendant les après-midi d'automne, je me promenais de longues heures dans l'allée du fond du jardin. Je soulevais du bout de ma bottine des paquets de feuilles mortes et je regrettais de ne pas être semblable à Marthon ou à Ginette. Je trouvais une formule que je me répétais : « J'ai un caractère qui n'a ni dessin ni lignes. Je n'existe pas. » Je m'efforçais d'envisager cela froidement, avec courage, comme j'aurais envisagé une tare physique que j'aurais été seule à connaître...

Un soir, Pierre et Paul blottis contre moi, je leur contai l'histoire suivante :

« Il y avait une fois une petite princesse. Quand elle était toute petite, une fée l'avait touchée de sa baguette en disant : « Tu seras entourée toute ta vie d'une robe cuirasse en diamant. » Personne ne s'en apercevra. On touchera ta cuirasse et on » croira te toucher, mais toi tu te sentiras enfermée et tu sauras » bien qu'il t'est impossible de toucher avec tes doigts les » doigts de n'importe qui... »

Les petits crièrent d'une voix aiguë qu'un bon génie, cer-

tainement, désenchanterait la princesse. Les repoussant, je fondis en larmes.

— Cette enfant est folle, — dit ma mère à mon père. — Toi qui prétendais que les bains de mer lui feraient du bien.

XXIV

Madame Daitre m'apprit un jour, rue Saint-Guillaume, dans le salon, que son mariage était décidé et aurait lieu huit jours après celui de Ginette. Elle avait pris ma main entre les siennes et parlait le plus gentiment du monde, mais avec une gêne que je discernais. J'étais assise à ses pieds, sur une chaise basse, et lui caressai les doigts sans rien dire. Un rayon de soleil tombait sur le meuble aux panneaux de porcelaine peinte et Papillon ébouriffé se roulait sur le parquet. Une tristesse affreuse m'envahissait. J'avais désiré ce mariage; c'était, maintenant que j'avais la certitude qu'il allait se faire, comme si l'on m'avait annoncé ma condamnation à mort. Je dis pourtant :

— Je suis bien contente.

Ma voix était si guindée que j'en éprouvai de la confusion. Madame Daitre se penchant posa sa tempe près de la mienne. Il me sembla naïvement que nos pensées communiquaient par ce contact, se pénétraient l'une l'autre. Je ne bougeai pas, liée par un bien-être. Je ne pouvais pas voir les yeux de madame Daitre mais je savais qu'il y passait une ombre de mélancolie. Je me figurai qu'elle disait adieu à toute cette période de vie ou elle avait vécu libre avec Ginette, et qu'elle n'y renonçait pas sans regrets... Ainsi qu'à Pornichet, naguère, sous les pins du bois d'amour, je sentis rouler autour de nous les eaux invisibles du fleuve qui nous entraînait. N'étions-nous pas deux voyageuses enlacées à l'arrière d'un bateau et qui suivent avec la même émotion le contour des rives lointaines, à jamais dépassées? Notre silence ressemblait à un agenouillement. J'imaginais que nous avions des guirlandes de fleurs entre les mains et que nous les déposions autour de quelque autel moussu et doré de lumière. J'aurais juré que cette image s'imposait à madame

Daitre en cette minute. Elle pressait doucement mes doigts entre les siens et je l'entendais respirer. De l'autre côté de la fenêtre ouverte, un ramier voletait dans les arbres et deux garçonnets, en blouses écrues, le regardaient de la maison voisine. Je cherchais éperdument à retenir tous les détails de cet instant : ils formaient la trame impalpable d'un voile qui se tissait en moi, veloutant mon chagrin. Madame Daitre se redressa, un courant d'air froid heurta ma tempe. Il n'y eut plus de fleuve, d'autel ou de guirlande. J'étais dans un grand salon hostile, à côté d'une femme presque étrangère.

J'aurais voulu trouver avec Ginette aussi une heure d'intimité. Je ne le pus pas. Ginette avait, comme moi, le désir de ressusciter, avant notre séparation, l'ombre de notre tendresse passée. Elle essaya, avec une grande bonne volonté, de causer à cœur ouvert avec moi. Je me souviens d'un soir où nous étions toutes les deux dans sa chambre, peu de jours avant son mariage. Du papier de soie, provenant de l'emballage de quelque cadeau reçu dans la journée, moutonnait sur la table et l'on voyait, dans une malle ouverte, s'empiler le linge neuf, enrubanné de rose. Mes yeux s'accrochaient à la fermeture brillante d'un sac de voyage. Ginette, extrêmement jolie, énonça son désir de ne voir aucun nuage subsister entre nous. Elle me demanda de faire un effort pour me mettre à sa place. «... Tu dis toujours qu'il faut essayer de passer dans l'intérieur des gens qu'on juge... » Elle voulut justifier sa révolte contre le mariage de madame Daitre et se lança dans une des sèches analyses où elle excellait. En terminant, elle affirma que René lui avait fait partager sa manière de voir : elle admettait qu'il était mal de peser sur l'existence de sa mère. Elle guettait mon approbation. Je la lui donnai.

— Ainsi, Francine, tu garderas de moi un souvenir affectueux.

— Mais oui.

Passant ses bras autour de mon cou, elle m'embrassa. Je pensais qu'elle était touchante et gentille et je m'en voulais d'être sèche. Mais aucune fibre ne s'émouvait en moi. Ginette était fine et me connaissait bien. Elle dit :

— Ne sois pas plus sévère que maman... maman m'a pardonné, Francine...

De nouveau, elle entra dans des explications. Chaque mot qu'elle prononçait m'éloignait d'elle et augmentait mon malaise. J'écoutais, je comprenais, j'excusais même; ses paroles étaient franches, imprégnées d'un peu de remords et d'un grand désir de plaire à René. Seulement les phrases trop précises, aux contours trop arrêtés détruisaient, par avance, l'émotion prête à naître. Il aurait fallu que nous attendions, serrées l'une contre l'autre dans une pénombre indistincte, que surgissent les charmants fantômes du passé. Or, implacable, Ginette versait des torrents de lumière crue exactement sur la période de nos désaccords. Les faits récents se détachaient, énormes. Ils ne pouvaient apporter entre nous que de l'hostilité. Ginette ne la comprenait pas comme moi. Elle dit, au moment où je m'en allais :

— Je suis contente, ma Francinette, d'avoir vidé devant toi, comme autrefois, le fond de mon âme, qui n'est pas une très belle petite âme mais qui fait des progrès.

Moi, je n'avais au cœur que la hâte de m'en aller, de descendre l'escalier, de retrouver la rue et la solitude.

XXV

Il est très probable que Jacques Laborde assistait au mariage de Ginette. Je ne m'en souviens pas. Ce jour-là, j'étais toute préoccupée de taffetas bleu, de gants de suède, de la façon dont était posé le voile de Ginette, de l'intonation avec laquelle Ginette dirait « oui ». Je formais avec Annette, Solange et Lucie un quatuor où toutes les pensées étaient à l'unisson. Tout se passait, d'ailleurs, à cette époque déjà lointaine comme si j'avais eu deux personnes en moi. Parfois la Francine, que j'appellerais la Francine de madame Daitre, s'évanouissait tout à fait. Sortant de scène, elle cédait la place à une petite créature, tout agitée du désir de plaire, d'être bien vêtue, de s'ébrouer dans l'existence comme un jeune chien sortant de l'eau. Je rejetais avec une aisance incroyable le manteau de mes préoccupations sentimentales et je sortais

de là merveilleusement simple, fraîche, prête aux chuchotements et aux petits rires.

... Le jour du mariage de Ginette, je ne sais pourquoi, cette Francine bien portante, gentille et gaie à la façon d'un animal sain, prit pour la première fois une importance considérable. Je ne saurais ni m'intéresser à elle ni la comprendre. Elle me fait, à distance, l'effet d'un être parasite qui a vécu à ma place, dans mon organisme, pendant des années. C'était la vraie fille de maman qui la considérait avec une admiration fière. J'imagine, maintenant, que ce n'était pas véritablement moi-même et que c'est une erreur des temps et des circonstances qui lui a permis de choisir l'orientation d'une existence dans laquelle, depuis, je suis bien obligée, moi, de me débrouiller. Il me semble que mon être véritable a dormi pendant des années roulé dans des bandelettes. Parfois dans cette étrange lucidité des rêves qui nous fait toucher le fond d'une sensibilité que nous refusons d'approfondir à l'état de veille, parfois la momie s'éveillait. Éveils de plus en plus fréquents jusqu'à la résurrection. Maintenant, je donne la main à la fillette anxieuse et passionnée à qui madame Daitre et Jacques Laborde ont ouvert des perspectives de rêve. Je me trouve frémissante au bord d'un univers où la grave beauté de la musique, la violence des attachements, le souci d'une perfection impossible à atteindre sont comme des palais magnifiques. Je m'étonne d'avoir pu, si aisément, entrer dans un monde étroit, limité par des plaisirs médiocres et des soucis futiles et d'avoir mal su, pendant si longtemps, que je souffrais d'y vivre... Je m'agenouille devant mon passé comme devant une tombe où dort la Francine que j'aurais pu être et que je ne serai jamais, une Francine que ne comprendraient ni ma mère, ni mes enfants, ni le mari qui m'aima pour ma gaîté légère. Et je sais maintenant pourquoi j'ai tant pleuré le soir qui suivit le départ de madame Daitre.

Elle s'était mariée le matin et j'étais là quand elle partit en voiture avec Jacques Laborde. Ils retournaient en Algérie où Jacques Laborde venait de retrouver un poste. Il pleuvait, les roues de la voiture se reflétaient en zigzags brisés dans le macadam luisant d'eau. Je sentais confusément que le dernier fil allait se trancher entre moi et ceux que j'avais

tant aimés, d'ici quelques secondes, dans ce piètre décor mouillé. Madame Daître sortit de la maison enroulée dans un voile gris. Elle avait deux chrysanthèmes couleur rouille à l'entre-bâillement de son manteau. Tandis que je l'embrassai en sanglotant, elle détacha l'une des deux fleurs et la glissa dans ma main. Jacques Laborde parut à son tour. Jamais son regard n'avait été plus beau; il m'embrassa, lui aussi. Quand la portière se ferma, je demeurai plantée sous la pluie, immobile. Ma mère me tira par le bras affirmant que j'allais m'enrhumer. Je discernai qu'elle était infiniment soulagée par ce départ, ayant la sensation de reprendre, enfin, possession de sa petite fille pour en faire la femme qu'elle désirait. Je la suivis avec indifférence. Tout m'était égal puisqu'ils étaient sortis de mon horizon. Je n'avais pas cru une minute que des lettres puissent s'échanger entre eux et moi. Ils étaient partis, c'est comme s'ils étaient morts. Je devais vivre sans eux, peu importait comment...

Quel désespoir me prit lorsque je m'éveillai après un premier sommeil et que je me souvins que tout était fini, que je ne connaîtrais plus jamais ces délicieux tourments qui avaient été ma vie pendant des années. Je me vis précipitée, comme le jeune prince du conte d'Andersen, hors des Jardins du Paradis, dans le froid, dans le noir, les yeux fixés sur le point brillant d'une étoile inaccessible. L'inquiétude obscure me dominait d'avoir trop aimé ceux qui m'avaient laissée là en exil et de ne plus pouvoir trouver dans mon cœur, à l'avenir, des sources d'un jaillissement aussi dru. Il me semblait que j'avais gaspillé, vainement, à l'aube de ma vie, la plus grande partie de mes forces d'amour et je me retrouvais aride comme un sol desséché.

Ne sachant pas deviner les floraisons qui devaient s'épanouir, je n'eus pas la patience de les attendre. Je m'effaçai, résignée, et je laissai la place à l'autre, à la petite Francine trépidante qui conduisait les cotillons en riant de toutes ses dents, à la petite Francine qui aimait les orchestres tziganes et la clarté factice des globes électriques dans les arbres des jardins de casino. Cette petite Francine-là se laissa marier avec un charmant danseur blond. Et, pendant des années, elle prit soin d'étouffer, presque violemment, les velléités du fantôme

qu'elle cachait en elle, de ce fantôme qui tressaillait aux accents de la musique de Mozart, qui se refaisait une existence secrètement, bribe à bribe, avec tous les couchers de soleil, avec le bruit des vagues par les grands soirs d'été, le bercement des vers, l'odeur des sous-bois, le scintillement des gouttes de pluie dans le réseau d'argent des toiles d'araignée, l'étirement de fins nuages contre le ciel bleu.

... Et puis le fantôme ressuscita. Ce n'est qu'un fantôme. Ce n'est plus la Francine légère, qui, le cœur battant, poussait la porte du grand salon de la rue Saint-Guillaume, dont la serrure était entourée d'un treillage doré.

XXVI

Je ne revis madame Daitre, — que j'appelais difficilement madame Jacques Laborde, — que deux ans plus tard et lorsque j'étais déjà mariée depuis trois mois. Elle traversait Paris, venant de Bordeaux où habitait Ginette qui venait d'avoir un fils. Elle m'avait écrit pour me donner rendez-vous chez moi. Selon son habitude elle fut très en retard et je l'attendis longtemps, une après-midi d'hiver, dans le salon de mon nouvel appartement.

Ce salon était blanc, avec des carreaux vitrés à toutes les portes. Pour la première fois, en attendant madame Daitre, je le trouvai banal et laid; le mobilier, que je croyais avoir choisi selon mon goût, me choqua. Le tapis de laine beige, les petites chaises dorées et, surtout, la chaise à porteurs, me causaient une gêne inusitée. Je retournai dans mon cabinet de toilette changer ma coiffure et revenir à l'auréole bouffante que j'avais délaissée pour le casque à la mode. J'aurais voulu avoir une robe moins compliquée qne celle que je portais; j'aurais voulu, surtout, depuis trois mois, avoir lu et entendu des œuvres plus belles que celles dont je conservais un souvenir honteux. Debout près de la fenêtre, je guettais un coin de trottoir et mon cœur battait avec ces soubresauts anxieux que je croyais avoir désappris. Madame Daitre entra et je me jetai dans ses bras. Elle s'excusait d'être en retard, gentiment, avec une nuance de politesse mondaine

qui me heurta. Elle ne fut pour moi, pendant une heure, qu'une charmante visiteuse à laquelle j'offrais timidement du thé, préoccupée de ma théière qui fuyait, d'un napperon froissé, des tartines grillées jusqu'au charbon. Nous parlâmes surtout du bébé de Ginette. Elle me dit qu'il avait le joli nez droit de René et un duvet de cheveux noirs. Les aiguilles de la pendule tournaient. Je les considérais avec un mélange de satisfaction et de regret. Madame Daitre me demanda si j'étais heureuse, à peu près comme l'on demande aux gens que l'on rencontre dans la rue s'ils sont bien portants. Je lui répondis « oui » du ton machinal qui convient à ce genre de questions. Je remarquai qu'elle-même était rajeunie et paraissait tout illuminée de joie intérieure. Elle se repliait sur cette joie, presque férocement, avec la crainte d'en laisser échapper une parcelle. J'avais demandé des nouvelles de Jacques Laborde; elle dit tout brièvement qu'il allait bien, avec l'air d'une propriétaire qui ne veut pas qu'on mette le pied sur son domaine. Du moins c'est ainsi que j'interprétai l'accent avec lequel elle parla. Et tout ce que j'avais éprouvé contre elle de jalousie inexprimée se réveilla d'un coup. C'était lui que j'aurais voulu voir et je ne le verrais peut-être plus; elle le tenait à l'écart avec une âpreté d'amoureuse vieillissante. Elle me fit des compliments. Je ne savais pas s'ils étaient sincères. Moi je ne sus rien lui dire, malgré que je sentisse à merveille ce qu'elle attendait : l'affirmation de cette miraculeuse jeunesse qui était en elle. J'éprouvai de nouveau une impulsion de tendresse au moment où elle se leva pour partir et je l'écoutai descendre l'escalier avec émotion. J'étais l'exilé qui a vu venir à lui un bateau dont le pavillon est le sien, qui n'a pu monter à bord et qui regarde la voile décroître à l'horizon, peu à peu...

Accroupie au coin de mon feu, je songeai. L'image de madame Daitre me donnait une amère sensation de rancune. Il me semblait qu'elle m'avait volé ce rayonnement de bonheur qui émanait d'elle; j'aurais su goûter, moi aussi, cette harmonie retenue et profonde qui révèle une existence toute centrée autour de la gravité d'un sentiment fort. Je revis Pornichet, la villa des Long, la baie du salon grande ouverte, et dans un coin, Jacques Laborde jouant du violon. J'eus un remords

devant l'acuité de la vision. Debout, les mains sur les yeux, je voulus repousser ces souvenirs qui ne pouvaient entrer dans ma vie nouvelle. Je courus chercher la boîte où j'enfermais mes reliques. Je lançai dans les flammes, à poignées, quelques lettres, un ruban qui venait de Ginette, le chrysanthème couleur rouille que portait madame Daitre le jour de son mariage et qui était devenu pareil à un chardon flétri. Le chrysanthème brûla avec une odeur âcre qui me saisit à la gorge. Alors, je fus saisie d'un immense regret; je refermai soigneusement le chétif petit coffre où restaient quelques objets et je me mis à pleurer dans la nuit commençante, le front sur l'un des fauteuils Louis XV dont j'étais si fière...

Et il a fallu des années avant que je voie se rouvrir les portes mystérieuses derrière lesquelles vivront, tant que je vivrai, les ombres qui ont peuplé ma jeunesse.

CAMILLE MARBO

LE HASARD ET LES JOUEURS

L'attrait exercé sur les hommes par le jeu est universel; à toutes les époques, sur tous les continents, il y a eu des êtres humains ayant le goût ou même la passion du jeu sous ses diverses formes. L'énumération de ces formes diverses et la recherche des particularités auxquelles elles ont dû leur succès fourniraient l'occasion d'intéressantes études sur la psychologie des individus et des sociétés; c'est à un point de vue plus nettement délimité que je voudrais présenter aujourd'hui quelques remarques sur les jeux de hasard. Ces jeux, ou du moins les plus simples d'entre eux, ont en effet, pour le mathématicien, une propriété caractéristique : ils fournissent un schéma extraordinairement simplifié et par là aisément accessible au calcul de problèmes dont la complexité conduirait à des formules inextricables.

Remplacer la réalité trop compliquée par une construction de l'esprit relativement simple, c'est la méthode constante des mathématiques. Les mathématiciens ne sont pas les derniers à apercevoir les défauts inhérents à cette méthode; mais, si graves et si nombreux que puissent être ses défauts, la méthode mathématique a, en revanche, une qualité : elle existe depuis plus de vingt siècles et depuis plus de vingt siècles elle réussit. C'est parce que le génie des Grecs a créé cette méthode que les riverains de la Méditerranée ont asservi les forces naturelles et que la race blanche

a imposé sa civilisation à la presque totalité du globe terrestre.

C'est en appliquant les ressources de leur génie mathématique à des problèmes posés à l'occasion du jeu de dés que Fermat et Pascal ont créé le calcul des probabilités. L'étude des probabilités, ainsi commencée à propos des jeux, n'a pas tardé à se développer et est aujourd'hui un des fondements de la physique moderne; c'est par le calcul des probabilités que les physiciens expliquent et prévoient les propriétés les plus importantes de la matière et de l'énergie. C'est là une justification de la méthode qui consiste à étudier d'une manière approfondie des problèmes aussi simplifiés que possible, de manière que chacun d'eux ne donne lieu qu'à un très petit nombre de difficultés, qu'il est dès lors possible d'élucider complètement. C'est cette méthode que je voudrais appliquer à une question qui, si on l'envisageait dans toute sa généralité, embrasserait la plupart des problèmes pratiques que peuvent se poser les hommes dans l'action, je veux parler de la lutte de l'habileté humaine contre le hasard. Cette lutte est assurément l'une des raisons de l'attrait qu'ont certains jeux, dans lesquels interviennent à la fois le hasard et l'habileté des joueurs : pour y réussir, il faut, dans une certaine mesure, vaincre le hasard. Il faut aussi vaincre un adversaire qui vise le même but et les jeux les plus passionnants sont ceux où la connaissance de la psychologie de l'adversaire intervient à chaque instant dans la manière de jouer. Mais ces jeux sont généralement fort compliqués; nous allons nous occuper de l'un des plus simples que l'on ait imaginés.

I

Ce jeu est connu au Japon sous le nom de jeu des ciseaux, de la pierre et du papier; voici en quoi il consiste [1]; à un signal donné, chacun des deux joueurs tend en avant sa main droite en lui donnant la forme des ciseaux (index et

1. Ce jeu n'est pas sans analogie avec le jeu italien de la *morra* ou mourre, dans lequel les deux joueurs dressent simultanément un nombre plus ou moins grand de doigts de leur main droite et parient sur le nombre total de doigts levés.

médius tendus et écartés, les autres doigts repliés), ou de la pierre (le poing fermé), ou du papier (la main plate, tous les doigts réunis). Si les deux joueurs ont fait le même geste, le coup est nul; sinon, on convient que le papier gagne la pierre (car le papier peut envelopper la pierre), que la pierre gagne les ciseaux (qui ne peuvent l'entamer), et enfin que les ciseaux gagnent le papier. Chaque geste peut ainsi également gagner ou perdre, suivant le geste de l'adversaire; le simple bon sens permet donc d'affirmer qu'aucune manière de jouer n'est supérieure à une autre, du moment qu'il s'agit d'une seule partie jouée entre deux adversaires qui ne se connaissent pas et ne savent rien l'un de l'autre. Cette équivalence entre les diverses manières de jouer est ici tellement évidente qu'aucun sophisme ne pourra décider un homme sain d'esprit à se persuader que tel des gestes a une prééminence sur les autres; si des rhéteurs éloquents cherchent à lui faire croire qu'il est plus noble de couper que d'envelopper et qu'une âme chevaleresque doit choisir les ciseaux, ou qu'il est plus élégant d'envelopper que de couper, et qu'un esprit subtil doit préférer le papier, ou qu'il est plus sûr de résister que d'attaquer, et que la prudence conseille la pierre, aucun de ces arguments ne le convaincra, qu'il soit d'ailleurs résumé en deux lignes ou développé en plusieurs volumes.

Si cependant, par suite d'une aberration singulière, un groupe de joueurs arrivait à se créer une doctrine et à adopter, soit toujours, soit très fréquemment, le geste des ciseaux, leurs adversaires s'assureraient un avantage certain en choisissant de préférence le geste de la pierre. Cette simple remarque confirmerait encore, s'il en était besoin, l'équivalence complète des trois gestes possibles; car le seul fait que l'un d'eux serait systématiquement préféré aurait comme conséquence de le rendre moins avantageux que les autres; on doit donc n'en préférer aucun.

Je n'insisterai pas sur l'avantage évident que procurerait à l'un des joueurs la connaissance précise des intentions de son adversaire, connaissance qui pourrait résulter d'indiscrétions, si cet adversaire avait fait confidence de ses intentions, mais qui pourrait résulter également d'obser-

vations sur la physionomie du joueur au moment où il va faire le geste décisif; on peut concevoir que certains joueurs trahissent ainsi leurs intentions par l'expression de leurs yeux ou par toute autre modification inconsciente de leur attitude. On évitera cette difficulté si l'on admet que les deux joueurs, au lieu de faire leurs gestes en présence l'un de l'autre, à un signal donné, se contentent d'exprimer leurs intentions par un écrit mis sous pli cacheté; les deux joueurs peuvent alors être enfermés chacun dans un local inaccessible à l'adversaire; peut-on, dans ces conditions, donner des conseils utiles à celui qui joue contre un adversaire déterminé? Oui, sans aucun doute, si cet adversaire a des habitudes inconscientes et si ces habitudes sont connues.

Si Paul joue fréquemment ce jeu, et si on note avec soin les gestes qu'il fait, sans l'en prévenir, on constatera peut-être que sur 1 000 parties, il adopte environ 400 fois les ciseaux et 300 fois seulement la pierre ou le papier, bien qu'il sache qu'un jouer sage doit s'efforcer de tenir la balance égale entre les trois gestes; on conseillera dès lors à son adversaire de jouer de préférence la pierre et, si Paul n'a pas modifié ses habitudes (comment les modifierait-il, si elles sont inconscientes?), l'adversaire de Paul aura un peu plus de chances de gain que de chances de perte.

On se trouve ainsi conduit à donner le conseil suivant à un joueur dont le jeu est observé et qui n'a pas le loisir ou la possibilité d'observer le jeu de ses adversaires [1] : s'efforcer de tenir la balance égale entre les trois manières de jouer en évitant de donner constamment la préférence à l'une d'elles. Mais, si l'on y réfléchit, on s'aperçoit que ce conseil est extrêmement difficile à suivre; il ne peut être question d'adopter une alternance régulière dont le rythme serait vite connu des adversaires; il est indispensable de varier son jeu; dès lors, si au cours de 10 ou 20 coups, Paul a joué les ciseaux plus souvent que le papier, il sera naturellement

1. Ce serait le cas d'un banquier qui offrirait le jeu à tout passant; l'inconvénient qui résulte pour le banquier de cette situation légitimerait une modification aux règles du jeu assurant un léger avantage au banquier; dans la pratique l'avantage réservé au banquier pour la plupart des jeux est toujours très considérable et compense largement les risques.

tenté, par compensation, de jouer plus souvent le papier au cours des 10 ou 20 coups suivants; si son adversaire a remarqué cette tendance à la compensation, il utilisera cette remarque pour s'assurer un avantage.

Le seul moyen qui paraisse sûr pour échapper ainsi aux remarques de l'adversaire est de s'en remettre au hasard pour déterminer le choix des coups; si Paul, avant de jouer, met dans une urne trois boules de couleurs différentes et en tire une au hasard, sa manière de jouer résultant de la couleur tirée, nul ne peut prévoir quel sera le résultat du tirage et cependant, au bout d'un grand nombre de coups, il se sera établi en général une compensation entre les trois couleurs et les trois manières de jouer qui leur correspondent. Par suite, si les adversaires croient avoir remarqué une préférence pour l'une des couleurs, comme l'urne dans laquelle on tire n'a, suivant l'expression de Joseph Bertrand, ni conscience, ni mémoire, les conséquences qu'ils croiraient pouvoir tirer de leurs remarques seront sans valeur et pourront tout aussi bien être démenties que confirmées par les tirages suivants.

Il peut paraître assez singulier que, pour lutter efficacement contre le hasard, il vaille mieux recourir au hasard lui-même que de se laisser guider par la réflexion et l'intelligence. Du moins, dans le jeu extrêmement simplifié que nous venons d'étudier, l'intelligence nous permet de déterminer avec précision la forme sous laquelle nous devons interroger le hasard; l'urne que nous avons imaginée et que Paul utilise pour fixer sa manière de jouer doit renfermer en nombres égaux les trois espèces de boules qui correspondent aux trois manières différentes de jouer. Mais il est des cas plus complexes, qu'il serait trop long d'exposer ici, et dans lesquels le seul fait pour Paul d'utiliser une urne de composition déterminée, permettrait à son adversaire de s'assurer un avantage, dès que l'observation prolongée du jeu de Paul l'aurait renseigné sur la composition moyenne de l'urne. Dans ces cas plus complexes, le seul conseil que l'on puisse donner à Paul, s'il ne règle pas son jeu sur celui de son adversaire, c'est de faire preuve d'une incohérence d'esprit aussi complète que possible, de manière que l'ad-

versaire le plus subtil ne puisse découvrir des directives qui n'existent pas [1]. En d'autres termes, toute idée préconçue sur le jeu est nuisible, du seul fait qu'elle peut et doit être devinée par l'adversaire.

II

On trouvera peut-être que les spéculations qui précèdent sont bien artificielles, du fait qu'elles se rapportent à des jeux purement conventionnels. Ces conventions ne choquent-elles pas le bon sens? Nous avons imaginé trois manières de jouer, que l'on peut désigner brièvement par les trois lettres A, B, C. Si A gagne B et si B gagne C, n'est-il pas pratiquement déraisonnable d'admettre que C puisse gagner A? N'est-ce pas là une convention, acceptable sans doute en mathématiques où toute convention précise est légitime, mais qui ne peut être confrontée avec aucune réalité? Ne peut-on même soutenir qu'il est arithmétiquement absurde de supposer à la fois A supérieur à B, B supérieur à C et C supérieur à A?

Ces objections méconnaissent la richesse de la réalité et témoignent d'une conception par trop étroite des mathématiques; elles rappellent celles du chevalier de Méré qui s'étonnait de ne pas retrouver dans des problèmes complexes du jeu de dés, les règles de proportionnalité simple qui constituaient pour lui toutes les mathématiques. Pascal démêlait immédiatement ce qu'il y avait de puéril dans ces objections du chevalier de Méré et n'avait pas de peine à trouver la raison pour laquelle il est avantageux d'entreprendre en 4 coups de faire 6 avec un dé, tandis qu'il est désavantageux d'entreprendre en 24 coups de faire *sonnez* (ou double 6) avec deux dés, bien que 4 soit à 6, nombre des faces d'un dé, comme 24 est à 36, nombre des combinaisons des faces de deux dés.

1. J'ai indiqué pour la première fois cette idée dans une *Note* publiée en 1921 aux Comptes Rendus des séances de l'Académie des Sciences et j'ai développé quelques-uns des calculs qui la justifient dans une communication faite en juillet 1923 au Congrès de Bordeaux de l'Association française pour l'Avancement des Sciences.

Il n'est peut-être cependant pas superflu de donner un exemple d'un problème pratique extrêmement simple, dans lequel se produit précisément cette circonstance que de trois manières d'agir A, B, C, chacune a l'avantage sur l'une seulement des deux autres.

Paul dispose de 10 hommes contre un adversaire qui en a 10 également; ils doivent se disputer demain matin 3 champs éloignés l'un de l'autre et peuvent, pendant la nuit, répartir comme il leur convient les 10 hommes entre ces 3 champs, qui constituent 3 enjeux égaux, situés au nord, à l'est et au sud.

Paul envoie 4 hommes au nord, 3 à l'est et 3 au sud; c'est la solution qu'il juge prudente; mais son adversaire, plus subtil ou bien informé, envoie 5 hommes au nord, 4 à l'est et 1 au sud; Paul se trouve en infériorité numérique sur 2 des trois terrains; il perd 2 enjeux et n'en gagne qu'un.

Le lendemain, instruit par cette expérience, Paul imite son adversaire de la veille; il envoie donc 5 hommes au nord, 4 à l'est et 1 au sud; mais l'adversaire a prévu cette distribution et a envoyé 6 hommes au nord, 2 à l'est et 2 au sud; et Paul est encore battu sur deux des terrains, celui du nord et celui du sud.

Il se décide alors, un troisième jour, à adopter la solution par laquelle il vient d'être battu; il envoie 6 hommes au nord, 2 à l'est et 2 au sud, mais son adversaire revient à la méthode que Paul avait suivie le premier jour : 4 au nord, 3 à l'est et 3 au sud et est encore victorieux sur deux des trois terrains.

On voit que si nous appelons C la méthode prudente (4, 3, 3), B la méthode subtile (5, 4, 1) et A la méthode audacieuse (6, 2, 2), nous constatons que B l'emporte sur C, que A l'emporte sur B et que C l'emporte sur A [1]. Sans attacher à ces épithètes plus de signification qu'il ne convient, car elles sont largement arbitraires, nous pouvons dire que la méthode audacieuse échoue devant la méthode prudente,

1. Nous avons admis, pour simplifier, que les deux adversaires envoient l'un et l'autre leur plus fort détachement au nord et leur plus faible au sud : en leur laissant toute liberté à cet égard, on aboutirait à des conclusions équivalentes, on pourrait par exemple comparer les trois distributions : 5, 3 et 2, soit A; 3, 2 et 5, soit B; et 2, 5 et 3, soit C.

mais triomphe de la méthode subtile, laquelle est cependant supérieure à la méthode prudente.

III

Doit-on tirer de ces réflexions la conclusion que les raisonnements mathématiques sont superflus et que le sens psychologique est la qualité essentielle du joueur? Ce serait là en exagérer beaucoup la portée. Nous n'avons examiné que des cas extrêmement simples, dans lesquels le dénombrement des cas favorables et défavorables était en quelque sorte immédiat et intuitif, de sorte que l'usage des mathématiques n'y apparaissait pas; ce n'est pas, semble-t-il, faire des mathématiques que de s'appuyer sur le fait que 1 est égal à 1. Mais, dès que l'on a des problèmes plus complexes, même pour un jeu aussi rudimentaire que le baccara, des calculs de probabilités sont nécessaires pour supputer les chances relatives des diverses combinaisons; à plus forte raison, on ne pourrait traiter par les simples lumières du bon sens, sans calcul, les problèmes qui peuvent se poser à propos de jeux tels que l'écarté, le bridge ou le poker.

Toutefois, ce que j'espère avoir mis en lumière, c'est l'insuffisance du calcul pour traiter tous les problèmes; il peut fournir certains éléments essentiels des décisions à prendre, fixer certaines règles impératives qu'on ne saurait enfreindre sans danger, mais il laissera, en général, d'innombrables possibilités de choix satisfaisant également bien à ces règles; pour diriger ces choix, il faut avoir recours aux lumières que l'on peut posséder sur la manière de jouer de l'adversaire. Et le moyen le plus sûr pour ne pas donner prise à un adversaire qui chercherait à deviner les directives auxquelles on se conforme, c'est de ne pas avoir de directives, d'agir avec l'incohérence la plus parfaite possible, à l'intérieur des limites fixées par le calcul. Je me contente d'énoncer cette conclusion, laissant à d'autres le soin de discuter quelles conséquences on en pourrait tirer dans le domaine des luttes qui opposent l'une à l'autre deux volontés humaines et ne sont cependant pas de simples jeux.

ÉMILE BOREL

TABLEAUX D'APRÈS L'ANGLETERRE

Le Prince de Galles danse. — En habit noir, parmi des habits noirs. Un petit et mince habit noir, charmant, juvénile, parmi d'autres habits noirs... La chaleur est accablante. *Park Lane*. Sur *Hyde Park*, onze heures du soir, en juillet. Des ventilateurs ont été disposés dans les galeries, les vestibules et l'escalier de marbre, dans les salles à manger; partout, leur tournoiement silencieux essaie de faire passer la fraîcheur entre les groupes de jeunes femmes et de danseurs. Sur les habits, la boutonnière du revers est ornée de brochettes de décorations, en l'honneur de l'héritier de la couronne, qui porte, lui aussi, les étoiles diamantées et les croix avec, en plus, sous le revers, à la taille, sous le cœur, une plaque scintillante... Il y a des grands cordons sur le plastron des ambassadeurs; la moire bleu lavande de l'Ordre de la Jarretière traverse la poitrine du duc de Marlborough et l'on voit, dans la porte de la salle de bal, Mrs Asquith au nez courbe et qui a l'air d'un oiseau, et d'autres dames, qui portent au corsage, en guise de fleurs ou parmi les fleurs, de multiples croix aux rubans rayés.

Le Prince danse, — comme tout le monde, ici, ce soir, même M. Winston Churchill, — le visage effleuré par les cheveux de sa danseuse, presque toujours la même, mince, frêle, assez pareille à lui. Ils ont l'air de deux enfants qui ont très chaud, mais qui bravent les inconvénients d'un bal par cette température tropicale, pour le plaisir de danser. Le Prince de Galles, le torse en avant, imprime à ses épaules tous ces mou-

vements que l'on voit faire aux danseurs à la mode. Il est gracieux, léger; son pantalon est un peu trop long; une dame anglaise qui le remarque, me dit : « Il a l'air d'avoir trempé dans l'eau ». Mais ce détail ajoute à l'apparence juvénile. Pas la moindre morgue : il se promène du rez-de-chaussée au premier étage, en compagnie de la sœur du maître de la maison, interroge des valets de pied, qui d'ailleurs s'inclinent tout juste pour lui répondre. La gentry trouve le prince trop démocratique. Nous connaissons à Paris bien des jeunes gens, en effet, dont la situation ne vaut évidemment pas celle de ce prince, le premier fiancé du monde, et qui lèvent le menton sur leurs contemporains avec une sorte d'arrogance désabusée. Cependant, toute la saison de Londres, qui ne se terminera que le 4 août, après les courses de *Goodwood*, chez le duc de Richmond, repose sur ce frêle jeune homme de vingt-huit ans, qu'on croirait encore sous la tutelle étroite de ses parents. Chaque jour, il figure à d'innombrables fêtes, traverse des bals, avec le même sourire de son joli visage un peu féminin, encore enfant, déjà fatigué; et, cet après-midi même, il présidait au *Lord's*, sous les objectifs des reporters, l'une des plus fameuses et élégantes épreuves sportives de l'année : le match de cricket entre les deux collèges d'Eton et de Harrow.

Un étranger en voyage essaie d'attraper au vol, dans une fête et ailleurs, ce qui passe et qui diffère de ce qu'il a pour habitude de considérer chez lui. Mais ce qu'on nomme, d'une façon devenue un peu générale, *la société*, fut de tout temps l'élément le plus véritablement international d'un pays et, aujourd'hui plus que jamais, dans les deux hémisphères, un bal, un dîner, une fête mondaine, ne varient pas. A peine les meubles, leur arrangement diffèrent-ils quelque peu; à peine les domestiques sont-ils plus bruns, mieux stylés. Il faut un effort pour trouver des nuances. La plupart des robes des femmes viennent de la rue de la Paix et tous les hommes ont un tailleur dit anglais.

...Dans la vaste salle si admirablement décorée par José-Maria Sert, si fantastiquement, sur des fonds de miroir, de peintures en camaïeu, d'un bleu intense, cortèges féeriques d'éléphants et d'asiatiques, les ventilateurs rendent la température supportable pour ceux qui ne dansent pas, mais les

blocs de glace placés dans l'embrasure des baies, sous les rayons croisés des ailettes tournantes qui créent le froid, ne parviennent pas à empêcher les danseurs d'avoir chaud. Vers une heure du matin, la salle de bal est encore aussi remplie. Le Prince danse avec la même jeune femme aux bras fragiles. Il fait mécaniquement des épaules et des reins ces petits mouvements des danseurs qui pratiquent le *fox-trott et* le *shimmy*... Son visage est perlé de sueur. Ses yeux clairs, tandis que son visage frôle celui de sa danseuse, ses yeux passent, indifférents, lointains, sur les rares spectateurs assis sur les banquettes...

***

Plein-air. — Un samedi ensoleillé, lorsque dans Londres, depuis une heure de l'après-midi, pareilles à ces belles-de-jour qui referment leur corolle à l'approche de la nuit, comme par enchantement, les boutiques multicolores se sont fermées, abandonnées par les hommes, qui, tous, portent à la main leur petite mallette de cuir fauve où sont contenus les vêtements de sport.

Au delà de *Regent's Park*, à l'alignement régulier de grandes façades du temps de Georges IV, vers l'extrémité de cette campagne anglaise emprisonnée dans la ville, le Jardin Zoologique. Pas un londonien de qualité ne viendrait ici un pareil après-midi, consacré aux employés des postes, dont c'est le jour annuel de repos. Les promeneurs ont envahi le jardin en compagnie de leur famille. C'est un grouillement d'enfants sur l'herbe sèche, un pullulement tel qu'on ne saurait l'exprimer. Dans un kiosque, les hommes vêtus de drap couleur tomate avec parements de cuir blanc, jouent dans des cuivres des airs qui n'ont rien de militaire, ces airs, ô Sullivan, qu'un souffle gonfle comme un ballon rouge et qui s'envolent pour éclater bientôt en l'air, musique pulmonaire, musique qu'on dirait un exercice pour les joues et le gosier.

Dès la porte, les perroquets verts et rouges et bleus se balancent bruyamment, animés et bavards. Mais, plus loin, sur leurs faux rochers de ciment, les ours polaires se traînent lamentables, avec des regards de pèlerin qui demanderait à être tondu. Des lamas sont couchés à flanc, en bêtes mortes.

D'autres traînent des voiturées d'enfants, avec une élégance empruntée mais orgueilleuse, des regards de fellah entre les touffes de poils retombants et laineux.

Nombreux établissements de collation. Des milliers de robinsons et de robinsonnes y prennent le thé, tandis que ceux qui n'ont point cette fortune ou qui font des économies, demeurent affalés sur des bancs, à regarder passer des rubans de peuple et, par-dessus les chapeaux, quatre éléphants, dont un multicentenaire et un lilliputien, qui avancent de trente mètres et reviennent aussitôt déposer au montoir leur cargaison d'enfants, de vieilles demoiselles et d'employés des P. T. T.

Le long de la piste réservée aux éléphants, des chaises. Sur les chaises, des spécimens de tout ce qui représente, en Angleterre et ailleurs, la race humaine. Les enfants tendent à la trompe des pachydermes des morceaux de gâteau ou de pain. La trompe balance le cadeau, puis l'écrase, le rejette en poussière. Les parents, eux, tendent des *pence*. La trompe s'en empare, les balance et se dressant vers le ciel, vient offrir la monnaie de bronze à l'Indien au turban de soie, assis entre les oreilles, larges comme deux pétales d'immense bégonia desséché.

Nous gagnons la maison des petits oiseaux. *Small birds house* : ces trois mots sont écrits dans un arc de cercle au-dessus de la porte. Maison de grillage, parthénon de fil de fer, empli d'un déchirant concert de petits cris et d'un remuement d'ailes multicolores où, jamais, malgré le hasard des rapprochements, ne passe une fausse note, ni un accouplement de tons qui choquerait les yeux. Un gardien nous fait pénétrer dans une volière. Un perroquet minuscule, de plusieurs verts, dont chaque plume est comme lisérée d'or. Il y a sur les branches des taches mauves qui glissent au violet, puis au turquoise. Des paquets d'ailes hérissées, d'un vert malachite, nous frôlent le visage... Et les cris redoublent, tous ces cris qui demandent l'espace, des espaces, si lointains, si différents de ceux-ci...

Dans l'air africain de cet après-midi de juillet, trop de captifs ailés ou à quatre pattes, dans ce jardin, au milieu des petits enfants anglais, qui se pressent devant les cages où les singes se blottissent sur les barreaux les plus élevés,... devant les ours du Groenland, devant les lamas du Thibet, les ibis du Nil, les éléphants de l'Inde, les chameaux africains et les

oiseaux du ciel entier... — trop de captifs dont la contemplation enivre ces enfants, encore ignorants du monde et qui, bientôt à leur tour, pour ne point démentir la race, se sentiront chez eux partout, au delà des mers.

***

Soir. — La salle de l'*Hippodrome*, l'un des plus vastes music-halls de Londres. Sur cette scène, Sarah Bernhardt et Réjane ont joué des sketches et, tout récemment, mademoiselle Marie Leconte, la *Venise*, de Robert de Flers... Du haut en bas du balcon et de l'orchestre, pas un spectateur qui ne soit en habit; à peine compterait-on quelques smokings. Les dames en robes du soir où le blanc, le mauve, le rose dominent. Les éventails de papier se balancent aux mains des hommes mêmes. Le spectacle est formé d'une suite de tableaux sans aucun lien, qui ne sont pas, comme ceux d'une revue en France, alimentés par quelques sujets d'actualité, mais seulement des ébauches de vaudevilles et de ballets, des ombres d'opérettes. La danse semble n'être qu'une gigue plus ou moins déformée, mais qui forme le thème unique, développé, repris, poursuivi, à travers toutes sortes d'essais avortés pour en sortir.

Des comiques font éclater des bombes d'enthousiasme, débitent des plaisanteries enfantines, des calembours dont l'humour, qui est certain, nous demeure incompréhensible. Deux qui sont accrochés sur un échafaudage, à l'horloge de Westminster, soulèvent des rafales de rires; un autre encore, c'est même l'un de ceux-là, Billy Merson ou Lupino Lane, vêtu en Apollon, le nez vermillonné, et qui pince de la lyre... Une scène burlesque de ménage causée par un piano qu'on entend, dans une chambre voisine, moudre des gammes... Un ballet, où l'on voit un cardinal, des enfants de chœur, une danseuse affublée d'ailes de plumes noires, des moines, etc... et qui est d'un grotesque incompréhensible...

Mais le public est enthousiaste de tout. A l'entr'acte de ce *Brighter London*, il fait une ovation. La majeure partie des spectateurs est composée d'élèves des grandes classes des collèges d'Eton et de Harrow, dont c'était hier le match de cricket fameux et qui se sont donnés le mot d'ordre de venir

ici ce soir. Lorsque le comique vêtu en Apollon a laissé tomber le bandeau bleu qui lui ceignait le front, des cris se sont élevés pour qu'il ramasse ce ruban qui est la couleur d'Eton et qui ne pouvait décemment demeurer par terre.

A peine le *God Save the King* a-t-il été joué par l'orchestre, comme partout à la fin de la soirée, devant l'assistance levée, que des cris stridents déchirent l'air : *Eton*! *Harrow*!... Les vainqueurs du match sont dans une loge... *Eton*!... *Eton*!... Les bras se lèvent dans leur direction... *Harrow*! *Harrow*! crient les adversaires... Je ne vois que bouches ouvertes dans des visages rasés. Nous n'imaginons pas à Paris une salle, comble ainsi, de jeunes gens en habit, gilet blanc, qui hurleraient en conservant la tenue du gentleman.

Dans les couloirs, l'animation se fait émeute. Une émeute de chapeaux haut-de-forme luisants, ces jeunes gens ne mettent point de pardessus par une telle température. Sous la marquise, les groupes s'épaississent. *Harrow*!... *Eton*!... Des appels comme de coqs enroués. Et, derrière, dans la profondeur du théâtre, un cri de guerre : *Harrow*! Un cri de victoire : *Eton*!

— Ruppert! s'écrie une mère vêtue de mauve, en essayant de retenir un jeune homme qui lui glisse entre les mains, les basques de l'habit levées.

Des autobus d'un rouge de homard passent bondés jusque sur l'impériale et s'arrêtent devant le flot pressé qui ne s'écoule pas... Les gosiers s'éraillent : *Eton*!... *Harrow*!... Nez à nez, dans la figure. La foule des music-halls voisins, *l'Alhambra*, *l'Empire*, autour de *Leicester Square*, vient grossir la masse compacte et grouillante des jeunes habits noirs... C'est *Harrow!* qui déchire le plus les oreilles...

Plus loin, vers *Piccadilly Circus*, dans *Coventry*, les façades des immeubles louées à la publicité lumineuse ressemblent à des constellations de féerie, ce ne sont que soleils qui s'allument et s'éteignent, serpents qui rampent d'un étage à l'autre, étoiles concentriques, mouvantes comme le cœur profond d'un kaléidoscope... La trombe juvénile se répand sur la chaussée, parmi les véhicules, les taxis... Je vois des chauffeurs d'automobiles privées rejoints par leurs jeunes maîtres dégingandés qui exultent. Dans une torpédo découverte,

deux élèves d'Eton ont chargé un Écossais qui joue de la cornemuse; le véhicule passe à grande allure, laissant son sillage aigrelet d'airs montagnards, avec son conducteur au plastron blanc qui tient le volant. Dans les coupés, les landaulets, les limousines, des jeunes hommes en habit qui agitent des écharpes bleues, des ladies en toilette de bal. L'une d'elles, un Hogarth, le front étoilé d'une couronne d'astres de diamants, se penche à la portière pour inspecter cette cohue... L'électricité répand ses lueurs polaires, les publicités animées poudroient, rampent, tourbillonnent sur la face complice des maisons... Au rez-de-chaussée du *Lyon's*, une foule en veston se précipite vers les *Fontaines de Soda, open all the night*, tandis que vers *Regent Street, Trafalgar square*, vers *Jermyn Street*, vers les clubs, les gentlemen en habit, qui n'ont pas de pardessus, s'essaiment, le cigare aux lèvres, quelques-uns en smoking, mais coiffés du chapeau haut de forme. Jusqu'à la fin de juillet, le canotier est laissé aux ruraux et aux hommes de rien... C'est la saison, c'est Londres. Je songe aux soirs des dernières années de la reine Victoria, que j'ai pu connaître et qui étaient si particulièrement réservés, peu éclairés... Des femmes du peuple vont au bras de leur mari, des enfants passent. Ne suis-je pas un peu à Paris, un peu à Naples? La guerre mondiale a soufflé sur l'Europe; l'aristocratie n'a plus le privilège d'être internationale... La rue, dans le centre des grandes capitales, la rue de minuit, qui vomit son peuple par les portes des music-halls et des cinémas, la rue est à peu près partout la même; partout, aujourd'hui, aux lueurs que projettent les mêmes mots, les mêmes noms-réclames... Pourtant, à Londres, parmi la tourbe, le gentleman en habit noir et coiffé d'un chapeau haut de forme, conserve devant ce flot qui recouvre le monde, son prestige, son symbole et le sentiment de sa dignité.

***

Les fleurs sur la palette. — Chez deux marchands de tableaux de *Old Bond Street*, qui exposent des *masterpieces of French art* : Manet, Renoir, Berthe Morisot, Monet, Sisley... Après la rue de Londres, encombrée, la rue matinale, chaude, après le policeman luisant, casqué de drap noir, les tableaux-

fleur, les toiles-chair fraîche. Manet, l'épiderme couleur de crème battue, la joue comme mêlée de fraise écrasée, et des vues des environs de Paris, leur verdure acidulée, Seine-et-Marne, pays de canotage, chemins de halage, pommiers de mai, lèvres de vingt ans, regards de femmes errant au-dessus de la table d'un estaminet. C'est une fille vêtue de rose fané et qui a posé les coudes sur le marbre. Est-ce la fraîcheur qui pénètre la chair au gras du bras, qui donne à ses yeux bleus cette expression?

Et ce Renoir, la *Songeuse*, cette prunelle de velours brun au petit empâtement accrocheur de lumière, ce corsage que le sein fait luire, satin sous la mousseline... *Songeuse* qui ne songe point, qui attend, qui espère...

Berthe Morisot : deux jeunes filles assises sur un canapé couvert de housses à fleurs. Elles sont vêtues de robes d'été pareilles, à peu près semblables aux housses, l'une d'elles tient à la main un éventail en papier. Fraîcheur. L'amie qui m'accompagne s'écrie : — Tout de même, on a beau dire, Marie Laurencin, à côté de ça!...

Un certain nombre de ces toiles appartiennent à des Écossais.

Elles sont sans aucu raponprt avec l'École anglaise de l'époque à laquelle vivaient Manet et Cézanne... Dans une pièce voisine, j'ai vu de sages paysages de peintres anglais contemporains, à la verdure crue, l'air de chromos pour accompagner les installations si impersonnelles de Maple. Ces maîtres français du *Nineteenth century* n'ont leur équivalent nulle part, ils ont bouleversé le monde de l'art, ouvert de grandes fenêtres. A l'étranger, on les peut mieux apprécier que rue Richepanse ou rue La Boétie.

Le portrait de madame Cézanne... Je ne parle pas du *Bon Bock* de Manet, qui est là, retour d'Amérique, mais qui a l'air d'un pastiche hollandais, Franz Hals de l'avenue de Villiers et qui fait chef-d'œuvre forcé... Degas, l'âme inquiète, le regard comme un foret qui perce des trous... le trait de pastel qui scalpe.

Tout à l'heure, nous allons déjeuner au *Claridge*, au milieu de chapeaux couverts de feuilles de géranium en mousseline gaufrée et de cassis en celluloïd, de plumes héliotrope et de

rubans groseille... Nous boirons un *gin feels*, puis du *cider-cup*, en regardant passer d'impeccables gentlemen au pantalon rayé, à la jaquette bordée, à la cravate longue. Tous pareils. Admirons nos clairs et indépendants français, qui ont osé peindre des femmes en peignoir du matin, des prostituées dans les cafés, des enfants que n'avaient pas peignés des nurses passées à l'eau de Javel... Regardons Manet, fleur de chair, cette pêche qui naît à l'extrémité du pinceau sur la palette comme à l'arbre chauffé par l'haleine de Dieu et relisons cet autographe si émouvant que le marchand nous tend, encadré, sous une vitre, cette lettre signée des noms de John Lewis Brown, Boudin, Degas, Claude Monet, Pissaro, Renoir, Sisley, Mary Cassatt et Berthe Morisot, adressée à Sir Coutts Lindsay, Grosvenor Galery :

Un groupe de peintres français, unis par les mêmes tendances esthétiques, luttant depuis dix ans contre les conventions et les routines pour ramener l'art à l'observation scrupuleusement exacte de la nature, s'appliquant avec passion à rendre la réalité des formes en mouvement, ainsi que les phénomènes si fugitifs de la lumière, ne peut oublier qu'il a été précédé dans cette voie par un grand maître de l'École anglaise, l'illustre Turner.

Ce glorieux précédent nous a inspiré le très ardent désir de soumettre le résultat de nos efforts à l'élite des amateurs et des artistes d'Angleterre.

. . . . . .

Nul lieu ne serait plus favorable à une telle exposition que les galeries de Grosvenor, où les artistes indépendants reçoivent une hospitalité aussi brillante que généreuse et nous serions très heureux d'être autorisés à y envoyer nos ouvrages. Il dépend de vous, Monsieur, que ce vœu soit réalisé...

Seuls survivent aujourd'hui Claude Monet et miss Mary Cassatt... Mais ce groupe de peintres qui implorait une place à *Grosvenor Galery*, voici quarante ans peut-être, car la lettre n'est pas datée, est aujourd'hui celui qui attire le plus les amateurs et pour la seule femme de Manet, vêtue de rose, accoudée sur le marbre de l'estaminet où elle prend un fruit à l'eau-de-vie : *la Prune*, le marchand demande, en livres, la bagatelle, avec le change, de huit cent mille francs!

***

POCHADES. — Je vois des paysans sortir d'une ferme, coiffés de chapeaux melons. Au loin, au-dessus des épaisses verdures d'une colline, les tours à créneaux du château d'Arundel, au duc de Norfolk, comme un dessin de keepsake 1830, une illustration de Walter Scott... Nous montons au cimetière... « *Eleanor, femme de George Y... Margaret, wife of Edward Z...* » La dépouille des femmes s'endort à l'éternité dans l'anonymat de sa naissance... « Femme de... »

Comme nous redescendons du château, à l'angle de deux rues, un policeman nous indique notre route. On croirait qu'il sort d'une boîte de jouets, tant il est propre, vernissé, impeccable. Nous sommes à 75 kilomètres de Londres; un policeman du *Strand* ne serait pas plus élégant. A rapprocher de ce que sont les agents, dans nos provinces...

Beaucoup de toits de chaume, couverts d'un grillage, comme les cheveux préservés du vent par un filet, des taches de fleurs, des rosiers grimpants; les passeroses qui commencent, les lis et les digitales qui meurent; des anchusas étoilées de bleu... Dans chaque bourgade, l'auberge, *inn*, est comme le policeman un modèle de netteté, de propreté, de brillant; elle est toujours aux armes de la ville, aux armes du château... Respectabilité. Une horloge d'acajou à balancier. Le portrait du souverain, celui de la souveraine en robe de couronnement. On nous offre un poison dans du soda : le poison s'appelle « *Quinine* »...

PLAGE. — ... Petites, petites maisons... *small houses*... Villas lilliputiennes, cottages dont le plancher affleure au sol, dont le toit ne dépasse point la hauteur des troènes environnants, comme pour n'être pas aperçus du vent. Vingt pareils... Même jardin, mêmes ridéaux aux fenêtres... Mêmes enfants sur la même pelouse rase; même clôture...

Magasins ravissants. Des sauces toutes faites dans des flacons, des entremets tout préparés en petits paquets... Une façade jaune d'or, unea utre d'un cœruleum méditerranéen... Des portes passées au ripolin vermillon. Une poissonnerie de marbre avec des turbots, des soles, des maquereaux comme en émail... Un boucher dont les garçons ont des faux cols luisants, des cravates impeccables... En haut de

l'éventaire, cinq jardinières remplies de géraniums-lierres se balancent au-dessus des moutons dépecés et des quartiers de bœuf...

Des banques comme des yachts.

Des vieilles dames extravagantes, formidables, merveilleuses, pareilles à des *sloops*... La dame mûre n'est nulle part ailleurs ce qu'elle est ici. Son chapeau est tout un logis. On garnirait des vases avec ce qui l'orne. Les pieds sont immenses et veulent demeurer confortables, dans des souliers qu'un gentleman corpulent ne voudrait point porter.

Une automobile s'arrête; elle est menée par une de ces quinquagénaires, surmontées d'un auvent sur lequel tous les fruits de l'été et toutes les fleurs du printemps forment apothéose ...Lunettes aux verres bleu de Prusse, séant volumineux, robe de foulard noir à dessins blancs, jaquette jaune en lainage. Un souffre-douleur l'accompagne. L'auto arrêtée, la conductrice soulève ses lunettes pour braquer sur l'accompagnatrice un regard à détonation... La portière ouverte, le pied qui avance dans des bas de grosse laine noire, le pied a l'air d'appartenir à un gendarme.

Les enfants, eux, pourraient encore poser pour Sir Thomas Lawrence...

A une heure de l'après-midi, tout le monde est encore là... Mais, chez les épiciers, des dames entrent acheter des instantanés, des sauces toutes préparées dans des flacons, et des entremets, qu'on obtient en jetant une poudre dans une pinte d'eau bouillante.

Une auto luisante, brillante, bruyante... Une lady imposante... Un jeune homme... Le Prince George, troisième fils du roi, qui ne s'amuse guère à Portsmouth où il est officier, vient faire *week end* ici... trois fois par semaine. Mais la dame, qui a soin d'arborer sur sa cabine de bains le pavillon du prince et donne en son honneur des garden-parties, la dame ne veut surtout point qu'on sache que le prince est là!

***

A LA PORTE DE L'ARSENAL. — *Portsmouth.* L'une des villes d'Angleterre où les paris aux courses sont les plus importants.

Une ville maritime et commerçante, où l'on dirait que n'habite réellement pas un homme qui ne soit là pour vendre quelque chose aux marins ou aux ouvriers de l'Arsenal. Aucun passé visible ne se révèle. L'Hôtel de Ville est battant neuf, la gare, qui lui fait pendant, enjambe la place par un pont de fer traversé d'une réclame pour le *Daily Mail*. Les petites maisons de briques rouges sont alignées sous leurs enseignes voyantes, comme les baraques d'une foire. Des hôtels et des cinémas : *Picture House*; des marchands de denrées alimentaires ou d'habits, des bars, des *chemists*... On dirait une petite ville, dans un pays neuf, au delà des mers.

Surprise. Comme nous sortons de la gare, nous sommes frôlés par une automobile que conduit un seigneur costumé d'un pourpoint et portant la fraise, avec les cheveux en boucles. Personne, cependant, ne semble le remarquer... C'est aujourd'hui le *Pageant* de Portsmouth. Un *Pageant* est une représentation de plein air, dans laquelle des amateurs commémorent, en revêtant des costumes anciens, quelques événements historiques s'étant déroulés sur les lieux mêmes. Les spectateurs du *Pageant*, au *Southsea Castle*, ont cet après-midi la primeur de tableaux vivants retraçant *le Débarquement des Saxons en* 542; *la Prise du Château de Southsea par les Têtes Rondes*; *le Débarquement de Marguerite d'Anjou*, etc. Le programme s'allonge avec *l'Assassinat de l'Évêque de Chichester en* 1428!... un tableau représente Henry VIII, un autre la Reine Élisabeth « venant effacer une ancienne querelle avec la ville »... pour se terminer par un défilé des principaux personnages de Dickens, sous la conduite de l'auteur de *Bleak House* lui-même, en veston de velours noir, car feu Dickens naquit à Portsmouth et l'on y fête l'anniversaire de sa naissance...

Les Anglais ne craignent point le ridicule. Il pourrait y en avoir à s'exhiber par un beau jour d'été sous des oripeaux de la Mi-Carême... Laissons le *Pageant*... Pourtant, une ville anglaise dont la voie principale porte le nom de *Commercial Road*, ne laisse que peu de satisfactions à récolter pour le voyageur qui ne « représente » aucune maison de commerce.

Des marins dont les pantalons s'évasent sur le pied comme des jupes, sortent des bureaux de tabac, harcelés par des

gosses qui leur demandent les gravures contenues dans les paquets de cigarettes, collections qui font fureur dans le peuple. Des officiers de marine galonnés, impeccables, passent... C'est la ville des marins. La ville où les pelouses du jardin public sont hérissées de colonnes et d'obélisques, comme placés au hasard et qui commémorent quelque catastrophe navale, un croiseur coulé sur un point éloigné, vague et mouvant, du globe. Les quatre faces des socles portent les noms des disparus sous une date déjà lointaine... Certaines bases sont revêtues de plaques de cuivre, sur lesquelles ces noms ont pu être gravés en beaucoup plus grand nombre que dans la pierre ou le marbre. Le temps a bruni le métal, mais des mains pieuses le viennent encore frotter à la place de certains noms qui se maintient brillante... Ce nom étroit, gravé parmi tant d'autres et que le doigt d'une épouse, d'un fils ou d'un frère suffit à faire briller, voilà tout ce qui reste ici-bas, un quart de siècle après sa mort, d'un Anglais, d'un marin, qui courait les mers et sur lequel une vague s'est refermée...

J'aurais voulu visiter des navires, surprendre l'activité d'un grand port de guerre. Mais, cet après-midi, l'Arsenal nous est fermé. Quatre heures sonnent; comme nous approchons, les ouvriers franchissent les portes grillées en flot pressé, régulier, massif... Nous voudrions prendre le thé; mais, si les bars sont nombreux, profonds, avec des rangées de bancs et de tables, les maisons de thé semblent inconnues... Sur la façade du *Picture House*, une pancarte : *Tea on terrace*. Nous montons... Il fait chaud et clair. Peut-être, de là-haut, apercevrons-nous la mer qu'on ne voit de nulle part dans cette ville maritime... L'escalier est en colimaçon : *Terrace*. Nous poussons la porte. La nuit des cinémas... Au lieu de soleil, de ciel bleu, d'air vif, l'obscurité, que semblent rendre plus épaisse trois ou quatre lampes voilées, au-dessus de tables préparées pour le thé... On ne saurait dire si, à nos pieds, la salle est bondée ou vide devant le vaste écran lumineux — tandis qu'au piano se succèdent des passages de *Werther* joués dans une sorte d'allegretto ivre. Dans le rayon du projecteur, la *Promenade des Anglais*, avec son public cosmopolite, ses marchands de tapis, ses femmes en quête d'aven-

tures et tout cet ensemble brillant et précaire, superficiellement doré, qui facilite sur la Côte d'Azur la jouissance de vivre et en ôte le plaisir.

Le cinéma contribue à unifier ce qu'un voyageur désorienté peut trouver de distractions dans une ville étrangère. S'il entre au théâtre, au Casino, il voit des costumes, il entend parler ou chanter une langue qui n'est pas la sienne. Aux lueurs des lustres, il aperçoit une société dont les particularités l'intéressent. Au cinéma, il est plongé dans la nuit, — cet air privé de contact avec le soleil, qui devient sans vibrations, sans patrie... L'orchestre ou le piano jouent Massenet et Léoncavallo, un fox-trott américain ou la dernière opérette de Londres;... sur l'écran, il retrouve Lilian Gish, Jackie Coogan ou les personnages de la C^le^ *Sweda*... On lui montre Nice et Chandernagor, New-York ou les paysages artificiels des villes cinématographiques de Californie...

Au changement de film, un peu de lumière fugitive... Des cols bleus de marins aux fauteuils; des officiers qui ont l'air prostré... Sur nos tables, dans des vases, des fleurs artificielles qui n'imitent point la nature, grappes de petits disques colorés, pelucheux, dorés, pampilles de coton qui semblent importées du rayon *Primavera*... Toasts, thé... Auprès de nous, dans la pénombre, un homme et une femme, à voix basse, parlent allemand...

***

Passengers. — Le bassin, au fond des docks de Southampton. Un grand miroir calme sous le ciel d'amiante de neuf heures et demie du soir, heure d'été... Le premier croissant de la lune à notre épaule droite. Il y a des moments au crépuscule où l'on demeure accoudé, comme si le poids du monde pesait à la nuque. Les yeux se perdent dans l'horizon offert. Sait-on seulement ce qu'on regarde? Rien. Peut-être notre *contemplation* n'est-elle que la fatigue qui suit l'effort persistant d'une longue journée... Le navire est moyen, étroit. Les voix au crépuscule d'été s'en vont à la surface de l'eau comme des nacelles de nacre.

Derrière moi fume l'Angleterre, verte et noire. Adieu. Aux

secondes ou troisièmes classes, à l'arrière, séparées par une traverse, des religieuses grises. Quelle délicatesse, dans ce soir aquatique, maritime, lunaire, que ces sœurs couleur de pluie, à la coiffe mouvante, si blanche. La « mère » les accompagne avec une suivante, pour dire au revoir. Les sœurs grises parlent anglais, parlent français. Chacune répond dans sa langue maternelle. J'en vois une qui ressemble à une Japonaise d'Outamaro. Étrange impression sous la coiffe, que ce Memling de Yokohama. J'écoute parler. C'est plutôt un chuchotement : « Vous enlèverez votre corset, ma sœur... Le mal de mer ne vient qu'au moment où le bateau enfonce dans la vague... Jusqu'après l'île de Wight, vous serez tranquille... *Cup of tea...* »

Il faut partir... La *mère* dit adieu... La voix est calme, dépouillée... Insensible et claire comme une vitre... Pourtant ces voix de cloître et de prière, subitement, ont des intonations... Mystères... Grands mystères des êtres et de la nature... Soir interminable de juillet, sur l'eau dormante de ce bassin. Dans un moment, cependant, ce sera la nuit, ce sera la grande mer, la séparation... Chères voix françaises, seules voix françaises, sur ce bateau chargé de baigneurs soucieux du change, pensionnaires pour les hôtels de Saint-Malo, Dinard, Saint-Énogat, et Paramé... — « Allons, adieu !... Je vous défends de pleurer... — J'essaie, ma mère, j'essaie... — Soyez bien raisonnables... Au revoir... »

Elle s'éloigne avec ses hanches comme des paniers pour des provisions du ciel, son visage couleur de linge, sa coiffe à reflets de porcelaine, ses yeux gris vert, ses mains potelées, son chapelet, sa croix de métal... Le Memling japonais poursuit les deux partantes. La *mère* s'est retournée. La sœur s'arrête et baisse le front... Quelle scène émouvante pour un film. Je m'en veux de cette pensée. La *mère* et la suivante aux grandes cornettes franchissent la passerelle. A quai, la *mère* seule, encore une fois, tourne la tête, puis lève la main gauche... Adieu... Adieu...

La sœur s'est enfuie, elle est venue se réfugier au milieu des cornettes silencieuses. Mais une voix anglaise parmi elles : *Cup of tea?...*

Sur le quai disparaissent entre les mâts et les cheminées des cargos, les deux sœurs grises...

Le mouchoir dans un poing... Puis, la discipline est plus forte...

Autour de nous les lumières se sont multipliées, le ciel s'emplit de légères et glissantes ténèbres, l'eau enivrée de jour s'assoupit et reflète, domptée par la nuit, les feux blancs, les feux bleus, les feux rouges... Manœuvre. Sur l'eau, une petite barque entraînant un câble sombre..., celui qui nous retenait. L'avant du bateau oblique sur la gauche... L'arrière à présent se décolle du quai... Ombres chinoises, passes franchies, transatlantiques immenses, cinq, six, dix étages, illuminés sur l'eau. Et puis, la longue baie de Southampton, comme un lac, un lac sans l'Italie, les rives basses, piquées de lueurs... Des bateaux à l'ancre, espacés à égale distance, comme pour une revue que nous passerions. Au loin, vers le Sud, un projecteur balaie l'horizon de sa large palette de clarté. Nous frôlons des bouées surmontées d'un feu tournant... Derrière nous, l'eau est plus claire vers le couchant, remuée par notre hélice; à droite, les reflets de la lune, qui a l'air maintenant d'une tranche de pastèque, les cornes en l'air... Les religieuses sont demeurées en petit groupe frileux, à la même place, essayant de percer la nuit, ne paraissant point sentir la fraîcheur venue, le grand souffle qui relève les ailes de leurs cornettes sur les tempes. Et puis, la baie s'élargit encore. Nous avons devant nous l'île de Wight, les feux de Cowes; vers la gauche, les lueurs de Portsmouth... Le pont est devenu désert, les sœurs sont descendues, le vent se lève, pénétrant, glacé...

Une demi-heure plus tard, nous laissons l'île tempérée, nous abordons la « grande mer ». Le navire plonge lentement de l'avant, puis avec un mouvement de recul en deux temps comme une femme qui fait la révérence... La lune a disparu, plus une lumière à l'horizon... Sur sa dunette, le capitaine donne des ordres dans le porte-voix...

ALBERT FLAMENT

LA NOTE ANGLAISE

ET

LA NOTE FRANÇAISE

Trois faits dominent les événements de la dernière quinzaine. Le gouvernement britannique a fait connaître le chiffre exact de ses réclamations qui s'élèvent à 14 milliards. Le gouvernement français d'autre part et la plus grande partie des représentants de l'opinion anglaise ont manifesté le souci de ne pas interrompre les conversations entre Alliés. Enfin, en Allemagne, le Gouvernement de M. Cuno a disparu et a fait place à un ministère de coalition où sont entrés les socialistes.

Tels sont les éléments principaux qu'il faut retenir pour juger de la situation. Si l'on voulait s'arrêter à telles ou telles manifestations qui se sont produites en ces dernières semaines, la matière ne manquerait pas. Le gouvernement britannique a cru devoir publier une note qui n'a paru heureuse ni par le fond ni par la forme et qui a soulevé en Angleterre même de vives critiques. Le gouvernement français a répondu point par point aux remarques trop souvent inexactes et même en vérité inattendues que contenait la note anglaise. Puisqu'on était entré dans la polémique, il était utile de ne rien laisser passer sans réplique. Mais en vérité, ce sont là des incidents de la route. Ce serait se tromper que de s'y attarder, de se satisfaire un jour des succès de la controverse pour s'émouvoir le lendemain d'une manœuvre nouvelle, et de réduire un grand problème à une discussion de chancelleries. C'est l'ensemble qui importe, et c'est toujours la solution réelle qu'il faut avoir en vue. Nous ne sommes pas au bout des difficultés. Tout ce

qu'on peut dire aujourd'hui, c'est que la conversation continue, et que, à mesure que le temps passe, la question essentielle est dépouillée de l'accessoire, et que les conditions d'un règlement apparaissent avec un peu plus de clarté.

La note britannique par son exagération même exprimait un certain désarroi. Elle était rédigée en termes qui ont été relevés avec vivacité par toute la presse française, et qui le méritaient : nous n'y reviendrons pas. Mais le mémorandum en douze points qui suivait l'introduction véhémente était plus intéressant parce qu'il contenait une proposition précise. Pour la première fois le Cabinet britannique citait un chiffre. Il limitait ses revendications, tant sur l'Allemagne que sur les Alliés, au montant total de quatorze milliards deux cents millions de marks-or, valeur actuelle, montant de sa dette à l'Amérique, le principe étant implicitement posé que cette créance sera indifféremment recouvrée sur l'Allemagne et sur les Alliés. Les revendications françaises et belges étant d'autre part déjà connues et conduisant à additionner le montant de cette réclamation aux sommes minima demandées au titre de réparations, les précisions anglaises, si elles étaient défendues dans un esprit de véritable conciliation, qui semble faire défaut pour le moment, pourraient aider à une estimation commune des charges de l'Allemagne. La proposition britannique, à vrai dire, n'allait pas sans conditions exprimées avec rigueur. Dans les cinq derniers articles du mémorandum, l'intention apparaît, sans déguisement, d'exercer sur nous une pression, en nous menaçant de revendiquer, à nos détriments et dans un délai qui semble à peine différé, les droits du créancier. Une réflexion à noter est inscrite dans le douzième paragraphe : « Quoique le gouvernement anglais, en continuant à renouveler ces bons au-delà de la période prévue par le contrat, ait reconnu tacitement que le moment n'est pas encore venu de mettre son intention à exécution, il faut qu'il soit bien entendu qu'en l'absence d'un nouvel accord l'exécution de ce contrat reste pour le gouvernement français une obligation qu'il ne peut pas normalement répudier : qu'en attendant, la pratique actuelle d'ajouter des intérêts au capital ne peut pas se poursuivre indéfiniment et qu'il faudrait commencer à payer tout au moins une partie de l'intérêt dès que la valeur du franc par

rapport à la livre sterling deviendra raisonnablement stable. » Évidemment ces commentaires ne sont pas de nature à être très appréciés des puissances européennes qui comme la France sont débitrices de l'Angleterre. Mais ce n'est pas la polémique qui compte le plus, c'est le fond des arguments.

Le gouvernement français ne pouvait manquer de s'apercevoir que dans la note anglaise il y a, sur ce sujet des dettes, une base de discussion. Il se trouve une suggestion positive dans l'estimation nouvelle des revendications totales de l'Angleterre. On remarque qu'en additionnant les trente et un milliards et demi demandés par la France et la Belgique aux revendications des autres créanciers, il resterait, à condition de fixer la dette allemande aux alentours de cinquante milliards, une marge suffisante pour que l'Angleterre obtînt de l'Allemagne la totalité des sommes qu'elle réclame. On serait ainsi fort près d'un règlement général, à condition de renvoyer à une date ultérieure, ainsi que l'a déjà suggéré le gouvernement français, le règlement de la dernière créance, celle de l'Amérique sur l'Europe, et de la partie de la dette allemande qui y correspond. Il n'est pas douteux que cette question des quatorze milliards tient une place capitale dans les préoccupations britanniques. M. Baldwin est l'auteur de la négociation à la suite de laquelle l'Angleterre s'est engagée à verser 14 milliards à l'Amérique, comme paiement de sa dette de guerre. En réglant cette affaire, M. Baldwin a agi selon des méthodes industrielles : il a voulu fixer une fois pour toutes la dette britannique et les conditions de paiement. Il a été félicité par les uns, mais vivement critiqué par d'autres. Il a le souci aujourd'hui de ne pas laisser peser sur le Trésor anglais et sur les contribuables anglais cette dette. Rien de plus explicable. Mais rien ne se trouve au fond plus accordé à la thèse que nous soutenons. Que cherchons-nous donc, si ce n'est à faire payer l'Allemagne et à obtenir non seulement ce qu'elle nous doit, mais ce qu'elle doit à nos Alliés? En affirmant son intention de recevoir 14 milliards, l'Angleterre fournit un argument de plus à notre politique. Nous n'avons jamais prétendu nous dérober à payer ce que nous devons; mais nous nous refusons, nous nous refuserons toujours, à payer à la place de l'Allemagne.

***

Il est remarquable que la note britannique à peine connue, beaucoup d'Anglais ont manifesté qu'ils ne l'approuvaient pas. Bientôt même la presse qui était la plus ardente pour entrer en polémique avec la France et prêcher une action isolée de l'Angleterre a paru s'adoucir. C'est que chaque fois que l'Entente est sérieusement menacée, apparaissent les inconvénients incalculables d'une rupture. Un article retentissant de Lord Rothermere, intitulé « l'Europe dans l'Entente », a rappelé avec éclat le péril de la politique où se lançait une partie de l'Angleterre. La rupture de l'Entente, remarquait l'auteur, obligera le pays à remanier tout son système de défense, en vue de faire face à des conditions toutes différentes. Les armements dépendent de la politique extérieure. L'accroissement déjà prévu de l'aviation ne suffira pas. Il faudra des préparatifs militaires. La grande guerre a montré que l'Angleterre n'était plus une île. Ramenée aux mêmes conditions que le Continent, elle aura désormais à se mettre à l'échelle du Continent. La conscription est inévitable. Avant de donner leur assentiment à une politique qui leur imposerait des fardeaux aussi intolérables, les Anglais feront bien d'y réfléchir à deux fois. C'est maintenant qu'il faut crier halte. Ceux qui critiquent le Ministère n'obéissent pas seulement à des sentiments d'amitié pour la France; ils défendent une politique qui est, au sens le plus vrai du mot, une politique pro-britannique. A part l'époque napoléonienne, écrit Lord Rothermere, c'est un axiome ancien des plus grands hommes d'État de l'Angleterre que l'alliance avec la France est la véritable base de la paix de l'Europe. Ce que je dis, ce n'est pas qu'étant vulnérable et relativement sans défense, nous n'avons plus qu'à nous mettre à la remorque de nos voisins. Ce que je dis, avec toute mon énergie, c'est que nous ne sommes pas en situation d'adopter un ton hautain et querelleur envers la France sur un point où la plupart des Anglais croient que la France a raison; c'est que ce serait de la folie, et pire que de la folie de rompre l'Entente dans l'intérêt de l'Allemagne, alors que nous sommes à peine plus en état d'entreprendre une action séparée que la principauté de Monaco; c'est que, puisque

nos gouvernants s'entêtent dans leur dessein, c'est à la volonté populaire de sauver l'Entente, ou de savoir à quelles conséquences elle s'expose; conséquences qui ne seraient rien de moins qu'une nouvelle guerre mondiale.

Par une coïncidence digne de remarque, l'ancien Ministre, et ancien leader du parti unioniste, M. Austen Chamberlain, recevant chez lui à Birmingham, les membres de l'Association Unioniste locale, condamnait en termes analogues la conduite du gouvernement. A ses yeux, Belges et Français ont commis une erreur en occupant la Ruhr. Mais à quoi bon déclarer aujourd'hui que cette occupation est illégale? Si c'est exact, il ne fallait pas attendre six mois pour le déclarer; il fallait le déclarer dès le premier jour. Aujourd'hui l'honneur et l'amour-propre exigent qu'on aille jusqu'au bout. Des deux côtés de la Manche, ce qu'on veut, c'est que l'Allemagne paye, qu'elle paye tout ce dont elle est capable. Des deux côtés de la Manche, il y a eu des maladresses et l'on ne s'est pas suffisamment préoccupé de comprendre le point de vue l'un de l'autre. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a urgence à rétablir la paix en Europe et que seule l'Entente peut le faire, une Entente maintenue en dépit de toutes les difficultés, de toutes les incompréhensions mutuelles, de toutes les différences de points de vue. Or l'Entente ne tient plus qu'à un fil. Pour briser ce fil et défaire l'œuvre des douze ou quinze dernières années, il suffirait d'une gaucherie. Et M. Chamberlain concluait que la situation est pleine de péril pour les Anglais, pour les alliés, pour l'Europe. Sachons voir devant nous. Sachons où nous allons. Avant de faire un pas de plus, pesons bien la portée de nos actes; examinons les diverses hypothèses qui peuvent se réaliser, sur un terrain si dangereux, ne marchons qu'à la réflexion et à coup sûr. Le *Daily Mail* commentait ces paroles en félicitant l'homme « qui a dirigé le parti conservateur jusqu'en octobre dernier et qui maintenant en reprend la conduite avec l'active approbation de beaucoup de conservateurs qui étaient contre lui à l'automne dernier ». Un mot de remontrance, parti de Downing street, aurait depuis des mois arrêté la résistance passive; et nous n'en serions pas où nous en sommes : quel malheur, ajoutait le journal, que ce mot n'ait jamais été prononcé.

Peu après la publication de la note anglaise M. Poincaré prenait la parole et prononçait un discours où il affirmait notre volonté inébranlable d'obtenir le paiement des réparations, où il se montrait aussi d'une fermeté courtoise et où il manifestait son désir de maintenir la solidarité nécessaire entre la politique française et la politique britannique. « Il faut, déclarait M. Poincaré, que nous obtenions enfin de l'Allemagne les paiements auxquels jusqu'ici elle s'est systématiquement dérobée. Aussi bien somme-nous résolus à poursuivre sans défaillance la politique que nous avons adoptée, qui a reçu l'approbation des Chambres et qui répond, nous en avons la certitude, à la volonté générale du pays. » Mais en même temps, il se gardait bien de répondre avec vivacité à la note britannique, et il avait bien raison. Une argumentation ne perd rien de sa force en demeurant mesurée par le ton. Un chef de gouvernement a le devoir de regarder plus loin que les controverses particulières et ainsi le discours annonçait la note française publiée le 21 août, laquelle maintient tous nos droits, et reste conçue en termes conciliants.

La note française ne contient pas à proprement parler l'exposé d'un plan de règlement. Mais elle dégage certains principes, et si on la rapproche des différents documents contenus dans le précédent Livre Jaune, on s'aperçoit que sur un certain nombre de sujets, M. Poincaré a marqué des solutions positives. C'est ainsi qu'interrogé sur les avantages que nous consentirions à l'Allemagne, en échange de l'abandon de la résistance passive, M. Poincaré a rendu publique la lettre où il exposait à M. de Saint-Aulaire quels seraient ces avantages (Lettre du 12 juin 1923). C'est ainsi qu'interrogé sur les grandes lignes du plan français des réparations, il a, dans une lettre à MM. de Saint-Aulaire et Herbette, énuméré les gages qu'il considérait comme une garantie suffisante de paiement des réparations (Lettre du 10 juin 1923). C'est ainsi enfin que sur la nature de notre action dans la Ruhr, il a déclaré que, l'occupation de la Ruhr ne lui apparaissait que comme un moyen de pression, et, en tous cas, point comme un moyen de paiement (Lettre à M. de Saint-Aulaire du 30 juillet 1923). Plus on étudie, hors de la polémique, le fond même du problème, plus on s'aperçoit que la question a été peu à peu

serrée de plus près, et que, si des deux côtés les gouvernements ont le désir d'aboutir, il n'est pas impossible d'arriver à une solution.

***

Les événements, en attendant, se sont précipités en Allemagne. Le chancelier Cuno n'a pas été en mesure de résister à l'exclusive lancée contre lui par la social-démocratie. La grande coalition, qui avait été le rêve de Wirth à son déclin, et dont l'échec avait précisément amené au pouvoir le ministère purement bourgeois de Cuno, est sur le point de se réaliser dans le Reich comme en Prusse. Le populiste Stresemann, qui s'est toujours présenté comme l'homme de la raison et de la modération, a été chargé de former la nouvelle combinaison. Le cabinet allemand, représente une « grande coalition » qui va des populistes, qui fournissent le chancelier, aux membres les plus avancés de la social-démocratie, qui lui donnent le ton et le font apparaître au premier abord assez haut de couleur. Ce sont les socialistes qui, par leur intervention, ont donné au cabinet Cuno le coup de grâce. C'est sous le signe de la social-démocratie, qui reçoit les deux postes essentiels de l'Intérieur et des Finances, que s'est dessinée la nouvelle combinaison. Ces circonstances donnent une signification particulière à la résolution publiée par la fraction social-démocrate du Reichstag et où elle posait les conditions de sa collaboration éventuelle au futur gouvernement. Cette résolution déclarait que la social-démocratie ne donnera sa confiance qu'à un gouvernement constitué sur les bases suivantes : Exécution énergique du programme financier; réforme financière profonde sur la base de la contribution de l'économie allemande, avec une taxation garantie des valeurs réelles; réforme monétaire; arrêt rapide de l'inflation; crédits-or; mesures préparatoires au retour à la monnaie-or; salaires à valeur constante; assistance suffisante, et calculée sur une valeur constante, aux pensionnés des assurances sociales et aux sans-travail; séparation de la Reichswehr et de toutes les organisations illégales; politique extérieure active en vue d'une solution de la question des réparations, garantissant

l'intégrité et l'unité de la nation, ainsi que la souveraineté de la république allemande; demande d'entrée à la Société des Nations. Il n'y avait pas un mot sur la résistance passive.

C'est qu'en effet ce qui domine actuellement en Allemagne, ce sont les préoccupations économiques et monétaires. La situation a rapidement empiré. D'après les documents fournis par le *Bulletin de la Société d'Études économiques*, les dépenses et la dette flottante du Reich ont pris des proportions inouïes. Le 30 juillet, la dette flottante s'élevait à 60 trillions de marks-papier. Le 10 août à 110 trillions. Le 17 août à 220 trillions. Les dépenses du Reich pendant la première décade d'août ont dépassé 61 trillions. En regard les recettes se sont élevées à 1 trillion 791 milliards. Les dépenses de cette décade ont été 868 438 fois supérieures à la moyenne des décades de 1913. Les recettes n'ont été que 31 043 fois supérieures à la recette moyenne des décades de 1913. L'exécution des engagements en monnaie étrangère et des obligations du Traité de Paix n'a cependant coûté au Reich dans cette première décade d'août qu'un trillion 610 milliards. C'est naturellement la presse à billets qui permet de combler le déficit. L'escompte des bons du Trésor à la Reichsbank était passé de 53 trillions 752 milliards le 31 juillet, à 79 trillions 646 milliards le 7 août.

La circulation des billets de la Reichsbank est passée de 43 trillions 594 milliards le 31 juillet à 63 trillions 326 milliards le 7 août. A cette date l'émission des billets était en retard et les moyens de paiement étaient insuffisants. La Reichsbank a forcé depuis la vitesse d'émission. Le Président de la Reichsbank déclarait le 17 août au Reichsrat qu'on était arrivé à une émission de 20 trillions par jour dont 5 trillions en grosses coupures, et que la semaine suivante (c'est-à-dire celle qui s'est écoulée du 20 au 26) on arriverait à 46 trillions par jour, dont 18 en grosses coupures. Il ajoutait que par là la crise des moyens de paiement serait rapidement résolue.

Mais cette émission forcée entraînera une nouvelle dépréciation, par suite une nouvelle crise et ainsi de suite. On s'en aperçoit déjà à la nouvelle et forte baisse du mark. Le dollar qui avait baissé il y a quinze jours à 2 millions et

demi de mark, est remonté à 5 millions. Quant à la rentrée d'argent au moyen de nouveaux impôts et de l'emprunt-or, elle apparaît matériellement impossible dans les proportions prévues par le programme financier. On ne voit pas où les contribuables pourraient trouver l'argent liquide nécessaire, à moins de faire appel au crédit de la Reichsbank, ce qui augmenterait de nouveau l'inflation. Dans ces conditions que fera M. Stresemann? Osera-t-il prendre l'initiative d'une proposition aux Alliés? Attendra-t-il les événements? Dans son discours de Charleville, M. Poincaré n'a voulu adresser au nouveau Cabinet berlinois rien qui pût être interprété ni comme une invite, ni comme une sommation. Il a tenu à laisser aux initiatives éventuelles du nouveau Chancelier la route largement ouverte. Que décidera le Chancelier? Nul ne le sait. Nous ne poursuivons rien que de raisonnable et de juste, et ce n'est pas nous qu'une longue attente gêne le plus.

La note française, publiée il y a quelques jours, expose avec autant de clarté que de modération la thèse de notre pays. Nous ne savons pas encore, au moment où nous écrivons, quelle impression elle produira en Angleterre. Mais nous serions étonnés si elle ne suffisait pas à montrer dans le monde entier, à tout lecteur impartial que nous ne demandons rien d'impossible. L'Allemagne a son sort entre les mains. Si elle tient vraiment à une solution, si elle ne cherche pas uniquement et par tous les moyens à se dérober, elle sait désormais ce qu'elle doit faire. Nous demeurons persuadés qu'elle le fera le jour où elle n'aura plus, à tort ou à raison, le sentiment que l'Angleterre l'encourage à la résistance et se résigne aux continuels manquements par où le Reich essaie d'éluder l'application du traité.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

M. **Paul Thoulouze**, dans l'étude qu'il vient de consacrer à **Gaston Boissier**, évoque d'abord vie laborieuse de ce grand historien, son séjour à l'École Normale, ses années de professorat à mes, puis à Paris au lycée Charlemagne, enfin ses cours au Collège de France. Il insiste sur la belle té de cette existence. Dès sa jeunesse, Boissier eut l'ambition d'écrire dans la *Revue des Deux ndes* et d'entrer à l'Académie française : il n'y a en effet qu'à s'incliner devant l'austérité du but rsuivi et l'heureux succès de l'entreprise. Nous nous en tiendrons ici au frivole et soulignerons lement ce détail imprévu : en 1847, à Biarritz, un jeune homme, excellent danseur, valsa à intes reprises avec mademoiselle Eugénie Teba de Montijo : c'était le futur auteur de l'*Opposition s les Césars*; ayant une voix fort agréable, il eut aussi l'occasion de chanter quelques duos c celle qui allait bientôt devenir l'Impératrice... Quelles furent les raisons qui déterminèrent Boissier à s'occuper particulièrement d'histoire romaine? Il a répondu lui-même à la question affirmant que l'étude de notre théâtre de la Renaissance, à laquelle il s'était adonné, l'amena à le du théâtre latin. M. Thoulouze démêle divers autres motifs dont un est certainement à retenir : beau-père de Boissier, M. Clairin, avait le goût des études cicéroniennes et, dès 1857, écrivit plurs mémoires sur Cicéron et sa famille. — L'analyse des divers ouvrages de Boissier qu'a entrise son biographe est excellente. Il montre fort bien l'importance exceptionnelle de *La religion maine d'Auguste aux Antonins* et de la *Fin du Paganisme*, où Faguet voyait un complément de uvre de Renan. Quant à l'influence exercée par les *Promenades archéologiques*, il la met pleinent en valeur. Ce fut réellement un genre que Gaston Boissier rénova. Pour finir, on lira avec rêt l'exposé des idées de l'historien sur la réforme de l'enseignement de 1902. Il participa aux scussions qui la précédèrent et, en dépit de la vivacité de ses préférences, fit preuve d'une tolénce et d'une largeur de vues qui, en l'an 1923, nous apparaissent particulièrement louables.

La **Possédée** de **Léandre Vaillat** n'a, en dépit de son titre, rien de moyenâgeux. Il s'agit d'une ne veuve de guerre chez qui le regret sensuel inspiré par la disparition du mari prime toute autre nsation. Ce qui manque à cette possédée, on le voit, c'est précisément la possession et, durant ses ures de délire, elle prononce devant un père horrifié « les paroles les plus crues, les mots les plus alistes ». Pour apaiser sa douleur, elle va visiter une « voyante » capable, lui a-t-on dit, d'évoquer tourmentant défunt. Piteuse tentative qui, bien entendu, ne mène à rien. Enfin apparaît, permisonnaire, un camarade d'escadrille du pauvre mort. Par une prodigieuse coïncidence, Pierre Soulaine t la vivante image du disparu. La possédée en est si troublée — ce qui se conçoit — qu'elle tombe ns ses bras. Mais Soulaine que, d'après ses démarches antérieures, on eût plutôt supposé pourtant voir être enchanté de l'aventure, repousse doucement la jeune femme... Triste situation : la malheuse « n'a plus le droit » de pleurer son mari et elle n'a pas la possibilité de se consoler de sa mort : e sort de cette impasse par le suicide Une excellente nouvelle : *Le peintre et l'amant*, est jointe ce curieux roman.

Les Compères du Roi Louis constitue le trentième volume des ballades françaises de **Paul Fort**. n'est pas positivement une pièce de théâtre, en ce sens qu'il n'y a pas d'intrigue centrale, au éveloppement duquel l'auteur nous fasse assister, mais bien plutôt une suite de tableaux historiques ettant en scène Louis XI et ses compères Tristan l'Ermite, Olivier le Daim, Comines, etc. Bien n'une certaine Mariane de Cordes introduise dans cet ensemble, par sa folie vengeresse et ses échelements, un élément mélodramatique dont se dégage difficilement le drame moyenâgeux, l'œuvre ste fort originale par la tentative faite de restituer au milieu évoqué son vraisemblable caractère e brutalité, de truculence et de simplicité. Nous sommes ici aussi loin que possible de la traditionelle et majestueuse fresque historique. Louis XI, après ses heures machiavéliques, a ses minutes belaisiennes. Quant à ses compagnons — hors le fin Comines — ce sont animaux assez farouches. e ce point de vue leur maître ne le leur cède en rien et Louis, après un festin offert à quelques seineurs et bourgeois, en son château de Plessis-lez-Tours, pour célébrer la naissance de son « poupard », it massacrer tous ses invités pour des raisons qui nous demeurent assez mystérieuses. Si par ailleurs s superstitions et les cruautés de Louis XI ne nous surprennent guère, son lyrisme patriotique emble bien un don généreux de Paul Fort et nous touchons ici au danger d'une telle entreprise. omment un poète eût-il pu retenir, fût-ce dans les caves de Loches, les mots ailés qui montent e son cœur? Par delà ces ténébreux gaillards, Paul Fort voit tous les riches champs de France, ous les beaux arbres de France, et, soudain balayant tous ces rudes bonshommes, un grand souffle asse, venu des bois, venu du ciel, qui nous entraîne loin de Louis XI *homme considérable*, nous fait ublier même la finesse des hypothèses de psychologie historique de Paul Fort, et la vigueur et le nturel de son dialogue, pour ne plus nous laisser songer qu'à Paul Fort, poète.

Les vers de **Charles de Saint-Cyr, le Livre d'Iseult**, ont de la grâce et de la légèreté : octorllabes limpides d'une gentille fluidité qui font songer à nos poètes du XVIe siècle. Quant aux thèmes raités, ils ont de la variété et Tristan et son « amante » ne sont pas seuls mis à contribution. Maints rsonnages historiques inspirent au poète des vers passionnés et tout particulièrement Henry VIII uquel les invectives ne sont point ménagées. Nos préférences vont aux pièces émouvantes dédiées u « petit frère » tué pendant la guerre. Cette circonstance explique ce que le patriotisme de l'auteur parfois d'implacable. Les chants de haine perpétuelle s'excusent qui sont des chants de douleur.

MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **4** fr. **50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.